

L'ART
DE PARLER:

AVEC
UN DISCOURS
dans lequel on donne une idée
de l'Art de Persuader.

SECONDE EDITION.

21-86 *Revisé et augmenté.* ~~1796~~



A PARIS
Chez ANDRÉ FRALAND, de
S. Jacques, à l'Oratoire.

M. DC. LXXVI.
AVEC PRIVILEGE DE ROI

1031 bis
82490

THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF NATURAL HISTORY

1880



P R E F A C E.

N se forme ordinairement cette idée de la Rhétorique, que pour parler eloquemment, il suffit de remplir sa mémoire des préceptes qu'elle prescrit. Dans cette pensée, plusieurs lisent avec ardeur les Livres qui se font sur cette matière; mais comme après cette lecture, ils ne se trouvent gueres plus eloquent qu'auparavant, ils se persuadent que c'est la faute de l'Auteur qui n'a pas découvert le secret de l'Art qui il avoit entrepris de traiter; ainsi ne reculant par le fruit qu'ils espéroient, ils n'ont que du dégoût & du mépris de ses Ouvrages.

Je ne me flatterois pas d'un meilleur sort pour cet Ouvrage, si celui qui en est Auteur n'avoit écrit un dessein très-considerable, qui fait que l'on ne voit presque aucun fruit des Livres de Rhétorique. Il ne propose pas comme on le fait ordinairement une suite de préceptes, qui ne font que charger la mémoire

P R E F A C E.

Il s'agit d'éclaircir l'esprit : il travaille à faire connaître le fond de l'Art qu'il traite, & ses principes naturels, qui étant bien compris, font qu'on n'a pas besoin d'une multitude de règles qui s'échappent de la mémoire presque aussi-tôt qu'elles y sont entrées.

Pour faire comprendre les véritables raisons des principes de la Rhétorique, l'Auteur commence d'abord par expliquer comment se forme la parole : & pour apprendre de la nature même, la forme que doivent avoir les paroles pour exprimer nos pensées, & les inconvénients de celles qui sont mal formées, il se propose de nous en donner une idée dans un nouveau monde, sans le secours d'une langue naturelle pour s'entre-communiquer leurs pensées. Il cherche ce que seroit cet Idiome. Il montre qu'ils l'appercussent bientôt de l'avantage de la parole, & qu'ils se feroient un langage. Recherche quelle forme ils lui donneroient, & par cette recherche il découvre les fondemens de toutes les Langues, & rend raison de toutes les Règles que prescrivent les Grammaticiens. Peut-être que cette recherche paroîtra peu considérable à quelques-uns qui seroient rebattus de la lecture de cet Ouvrage, quand ils verront dans les premières pages que l'on y parle de

P R E F A C E.

nom, substantif, d'adjectif, de démonstratif, de verbe, de conjonctif, &c. Mais outre que la suite fera voir que cette recherche est utile pour apprendre les Langues avec plus de facilité, & pour les parler avec plus d'excellence; l'auteur ne pourroit pas de passer sans s'arrêter sur quelques choses, qui sont la partie la plus importante de l'Art de Parler, comme Quintilien, l'un des plus excellentes Maîtres de Rhétorique qui ait jamais été. Il reconnoît en les comparant avec fondement d'un labreur, qui ce sont la partie la plus nécessaire, quoiqu'ils ne paroissent point.

Après que ces nouveaux Romains ont jetté leur persévérance; l'Auteur découvre qu'il n'est la véritable origine des Langues, & que ce n'est pas le hasard qui a fait croquer aux Hommes l'usage de la parole. Il fait voir néanmoins que le langage est soumis à leur volonté, & que la coutume ou le consentement commun des Hommes excite au coeur absolu sur les mots. C'est pourquoi après qu'il a montré quelles sont les Loix que la raison prescrit, il donne des règles pour enveiner garder sans les Loix de la Coutume, & ce qu'il faut faire pour les ébranler.

Dans le second Livre, il faut remarquer

P R E F A C E.

que les Langues les plus riches ne peuvent fournir des termes propres pour exprimer toutes nos idées, & qu'ainsi il faut avoir recours à l'artifice, empruntant des termes de choses à peu près semblables, ou qui ont quelques liaisons & quelque rapport avec celles que nous voulons signifier, & pour lesquelles l'usage ordinaire ne donne point de noms propres. Ces expressions empruntées se nomment Tropes. L'on parle de toutes les espèces de Tropes, & de leur usage. L'on remarque dans ce même Livre, que comme la nature a tellement disposé notre corps qu'il peut être performé propre à faire ce qui lui peut nuire, & qu'il se dispose naturellement de la manière la plus avantageuse pour recevoir ce qui lui fait du bien, aussi la nature nous porte à prendre de certains sons en parlant, susceptibles de produire dans l'esprit de ceux à qui nous parlons les effets que nous souhaitons, sans que nous voyions les porter à la colère ou à la douceur, à la haine ou à l'amour. Ces sons se nomment Figures. L'Auteur traite des Figures avec un soin tout particulier, ne se contentant pas de proposer leur nom avec quelques exemples, comme on le fait ordinairement; il fait connaître la nature de chaque Figure, & l'usage que l'on en doit faire.

P R E F A C E.

La facilité avec laquelle l'on parle, & le plaisir que donne au discours bien prononcé aux gens les plus sages, comme le remarque l'Auteur au commencement de son Ouvrage, à se servir de la parole plutôt que d'autre chose se font pour exprimer leurs pensées. Ils se font de même à trouver dans l'arrangement des mots, ce qui fait que le discours se prononce plus facilement, & qu'il est entendu avec plus de plaisir. L'on parle avec égard à dans le troisième Livre de ces choses, de ce qu'il faut éviter, de ce qu'il faut observer dans l'arrangement des mots pour la facilité de la prononciation, & pour donner du contentement aux oreilles. C'est en ce lieu-là que l'on traite des Périodes, que l'on explique l'usage de la Prosodie; & après avoir fait remarquer ce qui peut plaire aux oreilles dans le son des paroles, l'on marque avec ces règles que les Maîtres preservoient pour la composition des Périodes, & la structure des Vers en toutes les Langues, ce qui peut se faire trouver dans le discours les conditions qui en rendent la prononciation facile & agréable.

Le dernier Livre traite des Ecrits, ou manières de parler que les Romains prennent selon leur inclination, & leurs dispositions

P R E F A C E.

naturelles. On propose quelques Avis pour régler ces Styles ; et parce que chaque matière veut être traitée d'un autre manière que les autres, l'Auteur expose convenablement l'un dans l'autre, ou s'adresse à proportion que la manière qui se traite est petite ou grande ; et comme la qualité de discours doit exprimer la qualité du sujet, il veut donc au sujet, au style ou genre, selon que la nature de ce sujet se demande. Il examine quel doit être le style des Orateurs, des Poètes, des Philosophes, des Historiens. Enfin dans la conclusion de son Ouvrage, il parle des avantages de discours qu'il fait valloir une suite de l'examen de ce qu'il appelle un discours à des usages selon les Regles qu'il a prescrites.

Ces quatre Livres de l'Art de Parler sont suivis d'un Discours dans lequel l'Auteur donne une idée de l'Art de Persuader. Il veut revenir à l'examen de ce discours pourquoy il a séparé cet Art de l'Art de Parler. Il n'est pas nécessaire que s'allègue ces raisons. Quoy que ce discours soit fort court, et que néanmoins que l'on y trouve une connaissance plus parfaite de l'Art de Persuader que dans les trois Livres que l'on a composés sur cette matière. Ainsi l'Auteur découvre les véritables fondemens de l'Art de Parler,

P R E F A C E.

Et de Persuader, qui sont réservés à tout l'art que nous avons de la Rhetorique, j'espère que ceux qui liront cet Ouvrage en retireront au moins ce qu'on ne se rencontre point dans les Rhetoriques ordinaires, où l'on ne propose que des règles dont on ne fait point connaître les principes.

Quand cette nouvelle Rhetorique ne donneroit que des connaissances spéculatives, qui ne rendent pas plus utiles ceux qui les possèdent, la science n'en seroit pas inutile. Car pour découvrir la nature de cet Art, l'on fait plusieurs réflexions importantes sur notre esprit dont le discours est l'ouvrage, qui pourroit contribuer à nous faire entrer dans la connaissance de ce que nous sommes, et de ce que l'on y fait de mal.

Quant à cela je suis persuadé qu'il n'y a point d'esprit curieux qui ne soit bien aise de connaître les raisons que l'on rend de toutes les règles que l'Art de Parler prescrit. Lorsque l'Orateur parle de ce qui plaît dans le discours, il ne dit pas que c'est un je ne sais quoi, qui n'a point de nom, et de nomme. Et conduisant jusques à la source de ce plaisir, il fait appercevoir les principes des règles que suivent ceux qui sont agréables. Ce qui doit donner plus de satisfaction que les

P R E F A C E

Ouvrages mérités de ceux qui plaisent en pratiquant ces règles. Car enfin les plaisirs de l'esprit sont préférables à ceux qui touchent le corps. Ce seroit un déreglement, dit S. Augustin, que de préférer le plaisir que cause la cadence des Vers à la connaissance de l'écriture avec lequel on les compose, puisqu'on seroit une marque qu'on seroit plus d'être des versilles que de l'esprit. Nonnulli per verbum, magis aurant verbum, quam autem ipsum quod continetur verbum; quo plus auribus quam intelligentia sese delectant.

Cet Ouvrage sera particulièrement utile aux jeunes gens, parce que l'admirer parait tenir chassé dans le ordre naturel. Et conduisant l'esprit des Lettrés à la source même de l'Art qu'il enseigne, par une suite de réflexions faciles, et que les Méthodes ne font pas avec assez de soin. L'on se plait avec les gens qu'il ne travaillant point à rendre juste l'esprit des jeunes gens, qu'il les instruisent comme l'on seroit de Jean Perroquet, qu'il ne leur apprennent que des noms, qu'il ne retiennent point leur jugement en les interrogeant à raisonner sur les points chassés qu'il leur enseignent. De là vient que les Sciences perdent assez souvent l'esprit, et qu'elles entraînent ce bon sens naturel que l'on re-

P R E F A C E.

marque plus indistinctement dans ceux qui n'ont point d'Esprit.

L'on n'a pu veule greffer ces Ouvrages de plusieurs exemples qui seroient accessoires, parce que les Maîtres y pourroient aisément s'opposer eux-mêmes, en faisant remarquer à leurs Disciples les beaux endroits de ceux qui ont excellé dans la pratique de l'Art de Parler.

Cet Ouvrage ne regarde pas seulement les Orateurs, mais généralement tous ceux qui parlent, & qui écrivent, les Poètes, les Historiens, les Philosophes, les Théologiens. Quoique cet Art de Parler que l'on devoit lui composer en François, ce n'est pas seulement un Ouvrage pour la Langue Française; On y recherche le fondement de tous les Langues, & les Règles qui y sont propres, se font particulièrement à l'égard de la Langue.





TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

- CHAP. I. **D**es Concepts de la voix, Com-
ment se forme le parole, p. 1
- II. Le sonne est un tableau de ses pensées.
Avant que de parler il s'est formé dans
vostre esprit le dessin de ce tableau. 4
- III. Pour marquer les différents traits du tableau,
dont on a formé le dessin dans l'esprit, on
a besoin de mots de différents genres. 7
- IV. Des noms substantifs, & Adjectifs, des ad-
verbes, Du verbe & de tous les noms. 10
- V. Des Verbes, de leurs personnes, de leur
temps, de leur mode, de leur voix active
& passive, &c. 13
- VI. Ce grand nombre de Substantifs des noms &
de conjugaisons des verbes n'a été pris abso-
lument nécessaire, Propriétés d'une nou-
velle Langue, dans la Grammaire se pour-
rait apprendre en moins d'une heure. 15
- VII. Comment l'esprit exprime les autres opéra-
tions de vostre esprit, & les passions ou af-
fections de vostre volonté. 18
- VIII. Constructions des mots, règles de
leur construction. 23

TABLE DES CHAPITRES.

IX.	<i>Il faut exprimer toutes les principales idées en trois du Tablées qui s'en affectent dans son esprit.</i>	18
X.	<i>De l'ordre & de l'arrangement des mots. De la beauté & des vices qui y font défaut.</i>	40
XI.	<i>De l'origine des Langues.</i>	41
XII.	<i>L'usage est le maître des Langues.</i>	44
XIII.	<i>Les Langues s'apprennent par l'usage.</i>	46
XIV.	<i>Il y a un bon & un mauvais usage. Il s'en faut bien distinguer.</i>	48
XV.	<i>De la beauté de langage.</i>	50
XVI.	<i>De l'éloquence.</i>	58

LIVRE SECOND.

CHAP. I.	I l n'y a point de langue aussi riche & aussi abondante, pour former des termes capables d'exprimer toutes les différentes forces sous lesquelles l'esprit peut se représenter une même chose : il faut avoir recours à de certains signes de parole qu'on appelle Tropes : on en explique ici la nature & l'usage.	61
II.	<i>Liste des espèces de Tropes qui sont les plus remarquables.</i>	63
III.	<i>De l'usage des Tropes, & de leurs effets clairs.</i>	70
IV.	<i>Les Tropes doivent être proportionnés à l'idée qu'on veut donner. Cette idée doit être remarquable.</i>	71
V.	<i>Usage des Tropes.</i>	73
VI.	<i>Les passions ont un langage particulier. Les expressions qui sont les caractères des pas-</i>	75

T A B L E

	<i>font font appellez Figures.</i>	77
VII.	<i>Les figures font utiles & necessaires.</i>	79
VIII.	<i>Celle des Figures.</i>	82
IX.	<i>Le nombre des Figures est infini. Et chaque Figure se peut faire en trois maneres differentes.</i>	89
X.	<i>Les Figures font espouse les autres de l'air. Parallele d'un soldat qui combat avec un Cavalier qui perle.</i>	100
XI.	<i>Les Figures solides font les veritez obscures, & rendent l'ajoye obscure.</i>	103
XII.	<i>Les Figures font propres à exciter les passions.</i>	108
XIII.	<i>Rejoicez sur le bon usage des Figures.</i>	110

LIVRE TROISIEME.

I.	D	<i>Est Lettre avec les autres que compose.</i>	114
II.		<i>Ce que font avec dans l'arrangement des mots.</i>	117
III.		<i>En parlant la voix se repete de temps en temps. On peut rememorer avec facilité ce qu'on a dit par la voix de la voix.</i>	125
IV.		<i>La repetition des figures des lettres font, des mêmes lettres, & des mêmes mots, est un moyen de rendre la pronunciation des mots égale.</i>	128
V.		<i>Les mots font des vers. Conditions necessaires aux vers par des mots. Premiere condition, un son certain & determiné, un son certain plus.</i>	132
VI.		<i>Ce que les vers distinguent dans le poe des paroles, & ce qu'ils y peuvent apporter.</i>	136

DES CHAPITRES.

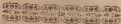
	<i>particulière avec plaisir.</i>	137
VII.	<i>Comment il faut distribuer les inventaires de la respiration, afin que les corps de la voix soient proportionnés.</i>	141
VIII.	<i>Composition des Vowels.</i>	141
IX.	<i>De l'arrangement figuré des voyes. Et quel consistence figure.</i>	147
X.	<i>Recherche sur les Figures.</i>	152
XI.	<i>De la mesure des temps. De la Francisation.</i>	156
XII.	<i>De la prononciation des Vowels.</i>	160
XIII.	<i>Comment les Latins allongent leurs voyes. Causes de leurs de mesure observés dans la prononciation des Vowels.</i>	168
XIV.	<i>De l'égalité des Mesures.</i>	172
XV.	<i>De la variété des mesures. Et de l'allongement de l'égalité avec une variété.</i>	174
XVI.	<i>Comment les Romains rendent flexible l'égalité des mesures de leur Vers.</i>	177
XVII.	<i>De la Poésie Française.</i>	178
XVIII.	<i>Il y a une figure particulière attribuée avec nous aux. Et les nombres. Et que d'œil que nous ont.</i>	179
XIX.	<i>Lesque les nombres attribués aux choses qui sont exprimées, et rendent la des vers plus vifs. Et plus significatifs.</i>	179
XX.	<i>Moyens de lire ses discours par des nombres qui répondent aux choses qui passent.</i>	177



T A B L E

LIVRE QUATRIÈME.

CHAP. I.	I L faut prendre au fils qui condescend à la matière qu'on craint. 187	
II.	Les quatrez de l'âme dépendent de quatrez de l'Imagination, de la mémoire & de l'esprit de ceux qui s'instruisent. 189	
III.	Quatrez de la folgarie de certains, & des esprits vicieux, nécessaires pour faire une bonne Imagination. 191	
IV.	De ce qui rend la Mémoire défective. 194	
V.	Quatrez de l'esprit nécessaires pour s'acquiescer. 195	
VI.	La diversité des inclinations & de rampans cause diversité le fils. Chaque personne, change d'avis à son fils que l'on est particulier. 198	
VII.	Chaque fille a son fils. 201	
VIII.	La manière quel'on traite doit être différente dans le choix du fils. 203	
IX.	Règle pour le fils subit. 205	
X.	De fils en caractère simple. 207	
XI.	De fils en divers. 210	
XII.	Sulapropos à certaines matières, & de leurs raisons à certains fils. 212	
XIII.	Quel doit être le fils des Courtans. 217	
XIV.	Quel doit être le fils des Riches. 219	
XV.	Quel doit être le fils Dignitaire. 220	
XVI.	Quel doit être le fils des Princes. 223	
XVII.	Des artemens naturels. 227	
XVIII.	Des artemens artificiels. 230	
XIX.	Des faux artemens. 232	
XX.	Règles que l'on doit suivre dans la distribution des artemens artificiels. 236	



DISCOURS

DANS LEQUEL ON DONNE
une idée de l'Art de Persuader.

CHAPITRE PREMIER.

- I. **Q**u'elle soit la portée de l'Art de Persuader. 143
- II. De l'Intention des Præceptes. 145
- III. Des lieux Communs. 145
- IV. Des lieux propres à certains sujets. 148
- V. Reflexions sur cette Méthode des Lieux. 151

CHAPITRE II.

- I. **S**ezal Moyen de Persuader. 153
- II. **S**avoirs requis dans la profession de celui qui veut parler avec à qui il parle. 154
- III. Ce qu'il faut observer dans les choses sur lesquelles on parle. Et comment on peut s'acquiescer dans l'esprit des Auditeurs. 155
- IV. Les qualités que l'on a même sans s'en apercevoir à son Orateur, ne demandent pas de soins. 164

CHAPITRE III.

- I. **I**l est permis d'exalter avec ceux à qui l'on parle des passions que les passions peuvent être les vrais conduits. 167

I. DE L'ART DE PARLER,

pour donner des signes sensibles de ce qu'ils pensent,
& de ce qu'ils veulent.

La disposition de ces Organes est merveilleuse :
Non-seulement une Organe nouvelle dont la Trachée-
artère, qui vient des poumons & répond aux racines
de la langue, est le canal. Les poumons servent
de soufflet, & de ressort. L'air en s'étendant, & se
le repoussant en se retirant. La partie de la Tra-
chée-artère qui est proche de la racine de la langue,
s'appelle le Larynx qui est composé de Cartilages
& de Muscles, qui servent à l'ouvrir, ou à le fermer.
C'est en ce lieu-là que se forme le son de la Voix.
Quand l'ouverture du Larynx est fermée, l'air s'en-
tasse avec violence & frappe, & repousse avec violence
qui fait le son de la Voix, mais qui n'est point enco-
re articulé. Cette voix est reçue dans la bouche, où
la langue la modifie, & lui donne diverses formes,
selon qu'elle la pousse ou contre les dents, ou contre
le palais, qu'elle lève ou la laisse caquer, que la
lèvre est plus ou moins ouverte.

Les hommes trouvant tout de facilité à expri-
mer leurs sentimens par la Voix, ils se font appli-
quer à considérer toutes les différences qu'elle a en
quelques parties. Ils ont remarqué diverses des Organes de la
prononciation. Ils ont remarqué chacune de ces arti-
culationes particulières par une lettre ou caractère.
Ces lettres sont les Sons du langage. Parfois de
deux ou de trois lettres qui se joignent se trouvent de
quelques différenciers & facilités, fait une
Syllabe. Une ou plusieurs syllabes font un mot ou une
parole. Dans la suite de cet Ouvrage je parleray
des lettres, & de leur nombre plus exactement que
je ne l'ai pu ici; cependant je remarqueray en pas-
sant, que quelque le nombre des lettres soit petit, il
en suffira néanmoins pour composer les mots,

Je ne dis pas seulement des langues qui se parlent aujourd'hui dans tout le monde ; mais de celles qui ont été usitées, & de celles qui pourroient naître dans la suite des siècles. Car quand il n'y auroit que vingt-quatre lettres différentes, l'on peut démontrer qu'en les combinant on feroit les mots possibles, l'on peut présentement faire un mot septante-deux fois de deux lettres ; qu'on pourroit en faire vingt-quatre lettres trois à trois, l'on peut faire un nombre de mots de trois lettres, qui sera vingt-quatre fois plus grand ; c'est à dire 1080. Et quand les pressent quatre à quatre, cinq à cinq, six à six, le nombre des mots de cinq lettres sera vingt-quatre fois plus grand que celui de quatre ; celui des mots de six lettres sera vingt-quatre fois plus grand que celui des mots de cinq lettres. Ainsi le nombre des mots de six, de sept, de huit lettres, de dix lettres suivent également dans la même proportion ; ce qui va si loin que l'imagination se confond, & qu'elle ne peut comprendre ce nombre prodigieux de dix-sept cents mots possibles qui sort de la combinaison de vingt-quatre lettres. Il est vrai que l'on ne pourroit pas se servir de tous ces mots, parce qu'il y en auroit plusieurs qui ne se pourroient prononcer distinctement, & facilement ; mais c'est le nombre de ceux dont on pourroit se servir, et proportionnellement, & sans doute assez d'admettre la figure de Dieu, qui ayant donné l'usage de la parole aux hommes, pour exprimer leurs différentes pensées, a voulu que la fécondité de la parole obéisse à celle de leur esprit.

La parole est un assemblage de sons de la voix que les hommes ont établis pour être les signes de leurs pensées ; & que par conséquent sur la trace de plusieurs les idées, auxquelles ils les ont attachées.

4 DE L'ART DE PARLER.

Il est important de bien marquer la distinction qui est entre l'ame des paroles, & leur corps, c'est à dire entre ce qu'elles ont de spirituel, & ce qu'elles ont de matériel, & ce qu'elles ont de matériel, c'est que les organes qui produisent la voix des hommes, ont de commun avec nous, & ce qui nous est particulier. Les idées qui sont produites à notre esprit, lorsqu'il entend ses Organes de la Voix de former les sons qui sont les signes de ces idées, sont l'ame des Paroles : Les sons qui forment les Organes de la Voix, & qui n'ont rien de semblable en eux-mêmes à ces idées, ne laissent pas de les signifier, sous la parole matérielle, ou le corps des paroles.

CHAPITRE II.

*La parole est un tableau de nos pensées.
Avant que de parler il faut former dans
notre esprit le dessin de ce tableau.*

PUISQUE les paroles sont des signes qui représentent les choses qui se passent dans notre esprit, l'on peut dire qu'elles sont comme une peinture de nos pensées, que la langue est le pinceau qui trace cette peinture, & que les mots sont les couleurs. Auch comme les Peintres et sculpteurs leurs couleurs qu'après qu'ils ont formés leur esprit l'image de ce qu'ils veulent représenter sur la toile, il faut avant que de parler former en nous-mêmes une image réglée des choses que nous voulons, & que nous voulons peindre par nos paroles. Ceci qui nous concerne ne peut être plus approuvé comme nous le que nous voulons nous dire, si nous ne l'approuvons nous-mêmes dans fait nécessaire. Notre dis-

ceux n'est qu'une copie de l'original qui est en ré-
 sulté : il n'y a point de bonne copie d'une machine
 originale. C'est donc à cet original qu'il faut d'abord
 travailler. Avant que de retracer le discours, c'est à
 dire la langue, & que d'appliquer les caractères qui
 font les paroles. Il faut bien s'assurer que l'on veut
 dire, & se le déposer d'une manière réglée, & faire
 que l'esprit le discours exprimera fidèlement ses
 pensées. Les Lecteurs y voyent un tableau laca-
 démique de ce que nous avons voulu leur représenter.

C'est à ceux qui traitent l'art de prescrire, de por-
 ter de cet ordre naturel qu'il faut garder dans l'an-
 tiquité de nos prescrites. Chaque art a ses bornes
 qu'il ne faut pas passer ; je récomprendrais donc plus
 de prescrites sur des règles touchant l'ordre qu'on
 doit donner aux choses qui font la matière des dis-
 cours. J'entends seulement, que l'on doit méditer
 son sujet, faire des réflexions sur les réflexions, recueillir
 son esprit, & ne pas oublier que quelle contribution à son
 bien-être, & qu'on garde aussi de ne pas accu-
 bler l'esprit des Lecteurs par une trop grande mul-
 titude de choses, & de ne pas rendre les discours
 ennuyeux par des explications trop étendues. L'Ar-
 t de prescrire est souvent la source de nos vices que les
 Lecteurs craignent à une grande seconde des
 grandes choses en veul qu'ils la prennent, & qu'ils
 en font un art de leur vie, & de leur mort.

Ne nous contentons jamais une science, un art, un
 métier, si notre esprit ne supplée les choses néces-
 saires, & si nous ne nous en faisons que des suppléments.
 Un Artiste doit épargner toute peine à ceux qu'il
 veut servir d'instruction, & de leur dire que la con-
 naissance des choses, ne donne que des connaissances im-
 parfaites, mais aussi un grand volume est un
 grand mal, & de même, & de même, & de même.

• DE L'ART DE PARLER,

on s'y perd , à peine 2-1- on le parvient de se
faciliter. Après avoir donc ramassé avec exacti-
tude toutes les choses qui regardent la matière que
l'on traite, il faut les réduire , leur donner de justes
bornes , & faire un choix sévère de ce qui est absolu-
ment nécessaire , & rejeter ce qui est superflu. On
doit envelopper commodément le sens où l'on veut
arriver , & prendre le chemin le plus court , évitant
tous les détours. Si l'on ne passe rien par dessus les
chaînes de peu d'importance , & qui ne font pas en-
fermé les idées, l'esprit du Lecteur est dérangé de l'appli-
cation qu'il doit donner à celles qui le sont.

Cette manière si nécessaire pour rendre un Ou-
vrage net & fait , ne consiste pas dans le seul re-
tranchement de tout ce qui est inutile ; elle deman-
de que l'on fasse entrer dans le discours , de certain-
es circonstances qui en relevent l'éclat , & qui
renouvellent de plusieurs choses que l'on en dit par-
ti. Il faut avoir pour cela l'artifice dont se servit Vi-
ronien dans le roman Peintre de l'antiquité , pour re-
présenter dans une petite table la grandeur qu'on
prouve d'un Géant ; il le peignit couché par terre ,
dominant au milieu d'une troupe de Nains , qui se
jetoient autour de lui. Un architecte fit voir, un autre
appliquoit un Thyrse à son porte , l'autre connoître
par que invention ingénieuse qu'on devoit la gran-
deur de ce corps , dont les plus petits parties étoient
entourés avec le Thyrse d'un Satyre. Ces inventions
demandent beaucoup d'esprit , & d'application. C'est
pourquoi un Auteur doit exécuter qui avoit cette ad-
resse de rassembler beaucoup de choses en peu de
pages , & de se faire agréablement de ce que l'on de
les termes est trop longues , & qu'il n'y avoit pas
eu le loisir de le faire plus court.

CHAPITRE III.

Pour marquer les differens traits de tableaux, dont on a formé le dessein dans l'esprit, on a besoin de mots de differens ordres.

Comme l'on ne peut pas achever un Tableau avec une seule couleur, & distinguer les differens traits des choses qu'on y veut représenter ; il est nécessaire aussi de marquer ce qui se passe dans notre esprit, avec des mots qui soient tous d'un même ordre. Apprenons de la nature ce que quelle doit être cette distinction ; & voyons comment les hommes ont formé leur langage, & la nature les a fait faire autre separation, ils se trouvoient assés dans un même lieu. Unes de la librai des Poëtes ; & faisons sortir de la troupe descendue du Ciel une troupe de nouveaux hommes qui parcourent l'usage de la Parole. Ce spectacle est agréable : il y a plaisir de se les imaginer parlant tous ensemble avec les mains, avec les yeux, par des gestes, & des contractions de tout le corps ; mais apparemment ils se lasseroient bientôt de toutes ces postures, & la nature en la prévoyant leur ménageant ce peu de temps l'usage de la parole.

Nous ne pouvons découvrir quelle forme ils donneroient à leur langage qu'on croiroit ce que nous faisons, si nous étions dans cette compagnie. La diversité des voix étoit donc nécessaire qu'à cause des differens choses qui se passent dans notre esprit, & que nous voulions faire entendre ; faisons attention à ce qui se passe en nous-mêmes, & d'apprenons ce qu'à long faire pour parler au-

2 DE L'ART DE PARLER.

tiennent tous les différens sorts de nos pensées.

Tout ce qui se passe dans notre esprit est ou une action ou une passion. Les passions sont ces mouvements d'un nous de haïr, de craindre, &c. les autres que nous ressentons dans de certaines occasions. Toutes les actions ne sont que des idées d'esprit se représentant successivement à nous par les sens, dont la première est la perception, par laquelle nous appercevons ce qui est dans nous-mêmes, & par le moyen de nos sens, ce qui est hors de nous. La seconde est le jugement; jadis c'est affaiblir d'une chose, ce qu'elle est, ou ce qu'elle n'est pas. La troisième est le raisonnement. Il s'appelle idée le facras d'une pensée qui est l'objet d'une perception. Par exemple, lorsque le Soleil frappe nos yeux par sa lumière, ce qui est pour nos sens à nous objecter, &c. ce que l'apparence en nous-même, est l'idée du Soleil, laquelle demeure dans un intervalle, lorsque cet objet se présente plus. Ainsi nous avons l'esprit plein des idées d'une infinité de choses sensibles que nous avons vûes, &c. de plusieurs veritez qui n'y sont point entrées par la porte des sens.

Sans doute ces nouveaux hommes dont on a fait leurs premiers livres a fait des livres pour leur être le guide de leurs idées, qui sont les objets de notre perception, qui est comme nous venons de le dire la première opération de l'esprit. Dans l'histoire variée des mots, il n'est pas difficile de trouver des signes particuliers pour marquer chaque idée, & les donner au monde. Comme l'on se voit naturellement de ces premiers conseils, nous pouvons croire que lorsque d'autres choses se présentent à leur esprit qui seroient semblables à celles à qui ils auroient donné un nom propre, ils ne prendroient pas la peine de faire de nouveaux mots, ils se servi-

semble des premiers mots en les changeant en peu
 peu, marque la différence des choses auxquelles ils
 les appliquent. L'expérience ne le persuade,
 lorsque le mot propre ne veut pas aller-*vis* à la
 branche, on se sert de mot d'une autre chose qui a
 quelque rapport à celle-là. Dans toutes les langues
 les mots des choses à peu près semblables diffèrent
 peu entr'eux : l'On voit nos plus beaux arbres nous
 donner leur racine, comme d'alliance de *il* voir
 dans les Dictionnaires des langues qui nous sont étran-
 gères.

Un mot ne peut se peut distinguer en plusieurs ma-
 nières : par la transposition, par le renversement
 de quelqu'une des lettres qui le composent, ou par
 l'addition d'une nouvelle voyelle ou d'une conso-
 nante ; par le changement de l'intonation : de sorte
 qu'il n'est pas difficile, lorsqu'on entend un mot le
 mot propre d'une chose à mesme celles qui lui sont
 semblables, de remarquer par quelque petit change-
 ment de que ces choses ont de particularité, de en
 que ces différences de celles dont elle ne peut le
 nom.

Après cet établissement les mots qu'ils veulent
 choisir, de qui par eux-mêmes ne signifiaient rien,
 avoient la force d'exprimer les idées des choses au-
 queltes ils les avoient appliquées. Car les mots pro-
 pres ont, *il* croit de proposés servent lorsque ces
 choses les mêmes présentes, les idées de ces choses.
il de ces mots si étaient liés de sorte que l'un ne
 pourroit pas être employé sans l'autre. Comme quand
 nous nous vîs nous est une personne avec un certain
 habit, d'abord que nous pensons à elle, l'idée de
 cet habit se présente à nous, de la seule idée de cet
 habit fait que nous pensons à cette personne.

CHAPITRE IV.

*Des noms Substantifs, & Adjectifs, des
articles. Du nombre, & des cas
des noms.*

Les mots qui signifient les objets de nos pen-
sées, c'est à dire les choses, sont appellez
Noms. On considère en chaque chose son lieu, ou
sa manière d'être. L'esse d'une chose, par exem-
ple, l'être de la cire, est la substance de la cire :
la figure ronde ou quarrée, laquelle se peut chan-
ger sans que'elle cesse d'être cire, sont les ma-
nières d'être. Être ignorant ou ignorant, sont des
manières de s'être être. Il faut deux modes ouest
qu'étre les Noms, les uns soient destinés à signi-
fier la substance de l'être, & que les autres expriment
la manière de l'être. Nous appellons pour ce-
la noms *Substantifs*, ceux qui marquent l'esse
général d'une chose ; & *Adjectifs* ceux qui en
marquent que la manière, parce qu'ils ne s'entendent
que par le nom substantif auquel on les ajoute.
Dans ces deux mots Terre Rote, le premier est
un nom substantif, & le second qui ne signifie que
la manière de l'esse de la terre est adjectif. Les
noms substantifs deviennent adjectifs, ou plutôt
les choses qui sont des êtres simples, & des sub-
stances, sont exprimées par des noms adjectifs,
lors que l'on considère qu'elle sont appliquées à
d'autres êtres, dont elles deviennent la manière d'être.
Les Noms sont des Substantifs, mais parce
qu'on les applique à d'autres substances, on en fait
des adjectifs, comme font ces adjectifs, *duré, 41^e*

général, *affand ploudi*, de lazarres.

Les noms signifient évidemment les choses d'une manière vague & générale: Les articles dans les langues où ils font en usage, croissent dans l'usage, & dans la Grèce, désignent avec signification, & s'appliquent à une chose particulière. Quand on dit, c'est un bon-homme que d'être *roy*, cette expression est vague, mais si vous ajoutez l'article, le, devant *roy*, *un-roy*, c'est un bon-homme que d'être le *roy*, cette expression est déterminée, & ne se peut entendre que du Roy de quelque peuple particulier dont on a déjà parlé. Ainsi les articles contribuent merveilleusement à la clarté du discours: c'est pourquoy il ne peut être que ces nouveaux hommes ne se fussent en langage si les obligations pas, & que la nécessité de déterminer la signification vague des noms, les leur feroit trouver.

Les différents manières de servir un nom peuvent servir lieu d'un autre nom. Nous voyons dans toutes les langues que les noms ont deux attributions, dont l'une fait connaître que la chose dont on parle est singulière, c'est à dire seule en nombre; l'autre qu'elle n'est pas seule, mais qu'elle fait partie d'un nombre; ce qui fait dire que les noms ont deux nombres, le singulier, & le pluriel. Ce mot, *homme*, avec la terminaison du nombre singulier marque un seul homme, mais avec la terminaison du nombre pluriel, *hommes*, il signifie tous ou plusieurs hommes. La confusion, & qu'on ajoute à la terminaison du nombre singulier sans lieu dans cette occasion de ce mot sans, est évidente.

Nous ne considérons par conséquent simplement les choses qu'à l'égard des objets de nos pensées, mais les

12 DE L'ART DE PARLER,

comparons avec d'autres, sans s'écarter reflexivement sur le lieu où elles sont, sur le temps de leur durée, sur ce qu'elles ont, sur ce qu'elles ont pas, & sur tous les rapports où les qu'elles peuvent se voir. On a besoin de termes particuliers pour exprimer ces rapports, de la force & de la hauteur de toutes les idées que la considération de ces choses excite dans notre esprit. Dans quelques langues les différences nécessaires d'un même mot, qui font que les choses ou choses en sont différentes, suppléent à ces mots qui sont nécessaires pour exprimer les rapports d'une chose. C'est ainsi que l'on trouve redoublément des. sans être dans chaque mot, dans le Singulier & dans le pluriel. Le *Manneuf*, le *Genitif*, le *Pluriel*, le *Genitif*, le *Pluriel*, le *Genitif*, le *Pluriel*. Un même mot, outre la principale idée de la chose qu'il signifie, présente un rapport particulier de cette chose avec quelque autre, selon qu'il est ou se prend en un d'ici; *De* le *Nominatif* signifie simplement la chose, le *Genitif* son rapport avec celle à qui elle appartient, *Patris* même *Dei*; le *Datif*, le rapport qu'elle a avec celle qui lui est profitable ou nuisible, *Amici* même *Dei*; le *Accusatif*, le rapport qu'elle a avec celle de qui agit sur elle, *Caesar* même *Interficiat*. On met le nom au *Pluriel*, lorsqu'on adresse son discours à la personne, ou à la chose que ce nom signifie; le *Ablatif* a une infinité d'usages. Il est impossible de les rapporter tous.

Les langues dont les mots ne suffisent point ces choses différentes, se servent de certains petits mots qu'on appelle Particules, qui font le même effet que ces choses, comme sont en même langue *de*, *de*, *de*, *de*, *de*, *de*, *de*, *de*, *de*, *de*. Les Arabes aussi ont en usage peu différemment de la chose

des noms) est ils importent avec eux la force d'un de ces particules. Ces Adverbes, *scilicet*, à la force de ces deux mots, *avec* *scilicet*. Les différents rapports que les choses ont entre elles, de lieu de situation, de mouvement, de temps, de distance, d'appétition, de comparaison sont indiqués. On ne peut parler un moment sans avoir besoin d'un exprimer quelques-uns à l'occasion des choses dont on parle. Nous ne pouvons donc pas douter que ces langues que nous faisons passer de comparaison à l'indivisibilité des des moyens de marquer ces rapports, ou par des particules, comme dans une langue dont les mots n'ont point ces idées différentes, ou par les différentes terminaisons des noms des choses mêmes, comme dans la langue Grecque, & dans la Latine.

CHAPITRE V.

Des Verbes, de leurs personnes, de leurs temps, de leurs modes, de leur vraie active & passive, &c.

SI nous faisons attention à ce qui se passe dans notre esprit, nous remarquerons que l'on considère d'abord les choses sans en faire quelque jugement; ainsi après que ces nouveaux hommes auroient trouvé des mots pour signifier les objets de leur perception; ils chercheroient sans doute des termes pour remarquer leurs jugemens, c'est à dire avec action de l'esprit par laquelle on juge ou affirme qu'une chose est telle, ou qu'elle n'est point telle. La force du discours qui exprime un jugement, s'appelle proposition. Or une proposition

certaines nécessités dans toutes, l'un appelle *Je*, qui est ce dont on affirme ; le second qui est ce qui est affirmé, que l'on nomme attribut ; comme dans cette proposition, *Dieu est juste*, *Dieu* est le sujet, *juste* qui est le second terme est appelé attribut, que c'est ce qu'on affirme, ou ce qu'on attribue au sujet de la proposition. Outre cela une proposition est composée d'un troisième terme qui lie le sujet avec l'attribut, & qui marque ceux deux de l'esprit par laquelle il juge, affirme l'attribut du sujet. Dans toutes nos langues nous appelons *Verbe*, les mots qui marquent une action. Les *Verbes*, comme l'usage de la Grammaire grecque & latine de l'a judicieusement remarqué, sont des mots qui signifient l'affirmation.

On s'est vu souvent pour marquer toutes les opérations possibles de notre entendement, tel qu'est ce Verbe *Est*, qui est le signe naturel de vérité de l'affirmation ; mais si nous jugeons de ces nouveaux hommes par ceux qui ont vécu dans tous les siècles passés, le desir d'abréger leur discours, les portoit à leur donner à donner à un autre sans la foie et de signaler l'affirmation de l'attribut, comme l'on a fait dans toutes les langues, qui ont une action de mots qui marquent l'affirmation, de ce qui est affirmé ; par exemple, celui-ci je *dis*, marque une affirmation, & on entend ce qui l'action que je dis dis que je dis. Ces mots, comme nous avons dit, sont appelés *Verbes*. Quand on leur fixe la force de signaler l'affirmation, ils entrent dans la classe des noms, aussi on en fait le même usage que des noms, comme quand on dit *Je dis*, *Je dis* ; Ces mots sont de véritables noms.

Comme la répétition trop fréquente des mêmes

mon est délaissable de choquans, & que cependant on est obligé de parler souvent des mêmes choses, en tant que les langues qui nous sont connues, on a voulu de trois noms, pour tenir la place de ces noms qui pour être mêmes sont appelés Pronoms. On compte trois personnes : Le premier de la première personne, tient lieu de nom de celui qui parle, comme *Je, Tu*. Le second de la seconde personne tient lieu de celle à qui l'on parle, comme *Toi, Vous*. Celui de la troisième personne tient lieu de la personne, ou de la chose dont on parle, comme *Il, Elle*. Ces Pronoms ont deux nombres, comme les noms ; le Pluriel de la première personne au pluriel, tient la place des noms de ceux qui parlent, comme *Nous*. Celui de la seconde personne au pluriel tient la place des noms de ceux à qui on parle, comme *Vous* ; & le Pronom de la troisième personne au pluriel tient la place des noms des personnes, & des choses dont on parle, *Ils, Elles*.

Pour éviter encore la répétition inutile de ces Pronoms qui reviennent sans cesse dans les anciennes langues l'on a joint aux verbes quelque terminaison qui tient lieu de ces Pronoms. C'est pourquoi un seul verbe peut faire une proposition entière. Ce verbe s'entend comme le lieu de cette proposition : *Ego sum verberans* ; ouve qu'il marque l'assertion, & la chose affirmée, il signifie encore la personne qui s'agit, qui est celle qui parle d'elle-même ; parce que ce verbe a une terminaison qui tient lieu du Pronom de la première personne.

Ce que l'on appelle du sujet d'une proposition est ou passé, ou présent, ou futur. Les différentes inflexions des Verbes, ont la force de marquer la cir-

considère de temps de la chose qui est affirmée. Les circonstances du temps font un grand nombre. On peut considérer le temps passé par rapport au présent, comme lorsqu'on nous dit : Je lepis hier qu'il étoit dans ma chambre. L'action de me le dire est passée au regard du temps auquel je parle ; mais je la marque présente au regard de la chose dont je parle, qui est l'objet d'un tel. On peut considérer le temps passé par rapport à un autre temps passé. J'ai vu jusqu'ici qu'il est arrivé, ces deux actions font passées l'une au regard de l'autre. Nous pouvons considérer le temps passé en deux manières, ou comme défilé, ou comme arrêté ; marquer précisément quand une action s'est faite, ou dire simplement qu'elle s'est faite. Nous employons le futur en la même manière, en désignant un certain point de défilé dans le futur, de quelquelier qu'il vienne aucun bon.

Nous ne pouvons sçavoir si dans cette nouvelle langue, dont nous parlons, toutes ces différentes circonstances des temps y soient marquées par autant d'inflexions particulières ; ou nous ne voyons pas que les peuples qui distinguent avec la même exactitude toutes ces circonstances du temps. Les verbes chez les Hébreux n'ont que deux temps, le présent ou le passé, & le futur ; on n'a que deux inflexions différentes pour exprimer la diversité du temps. On se sert de l'inflection du futur pour signifier le temps passé. Les Grecs font plus exacts, leurs verbes ont tous les temps dont nous avons parlé. Je ne doute point que les auteurs de ce nouveau langage ne portassent un grand intérêt de quelques-uns de ces circonstances, puisque dans leurs propositions il faut déterminer le temps de l'assertion, & que le désir d'a-

longer le discours est naturel à tous les hommes. Quand je dis, *l'homme*, l'indication du temps fait que je donne à ce verbe, *avoir*, un génère de la prise de deux oues longues pluriel. Il survient au temps que je dis, *avoir*. Quand je dis, *l'homme*, cette indication du présent n'épargne ni grand nombre de paroles, ni à dire un temps passé par le présent.

Les Modes ont des modes, c'est à dire qu'ils se greffent sur les circonstances du temps, les matières de l'affirmation. Le premier mode est l'*indicatif* qui détermine & indique simplement ce que l'on affirme. Le second mode est l'*imperatif* dont le nom marque l'office, qui est de faire entendre que l'on veut que l'on a qui l'on parle, de faire une telle chose. Le troisième est l'*optatif*, qui se fait ainsi que chez les Grecs: celui-là suppose le desideratum qu'on a qu'une chose arrive. Le quatrième mode est le *subjonctif*, ainsi nommé, parce qu'il y a toujours quelque condition jointe à ce que l'on affirme; les autres, c'est au nombre de ces conditions étoient exprimés après le subjonctif, le sens s'en suspend. Le cinquième mode est l'*infinitif*. Un verbe dans ce mode n'a aucune signification sans énoncé, & fait indéterminé, comme *avoir*, *avoir*, *avoir*, *avoir*. Nous venons dans les lois que les infinis ont la force de leur deux premiers, & que c'est le principal usage que l'on fait des infinis.

Le sixième mode est le *participe*. Un verbe dans le participe ne marque simplement que la chose affirmée, & ne signale point l'affirmation. C'est pourquoi les participes sont aussi appelés, parce qu'ils servent du verbe & du nom, signifiant la chose que le verbe affirme, & étant en même temps dépendants

les de l'affirmation. Le participe *frappé*, marque la chose que signifie le verbe *frapper* ; mais qui dit *frappé* n'affirme rien, ni n'ajoute rien au sujet nominal *est*, ou *il a été frappé*.

Tous les verbes, excepté le verbe, *Être*, *Son*, &c. *est*, ont deux sens, celui de l'affirmation, & de quelque action qui est affirmée. Or une action a ordinairement deux termes, le premier celui dont elle part, le second celui qui la reçoit. Dans une action on considère celui qui en est auteur, qui agit, & celui sur lequel on agit, qu'on appelle communément le *patient*. Il est nécessaire de déterminer quel est le terme de l'action dont on parle : si c'est le sujet de la proposition dont on affirme cette action qui est agissant ou patient. C'est pourquoi dans les langues anciennes les verbes ont deux terminaisons, & plusieurs différenciers, qui marquent si le verbe se prend dans une signification active ou passive. *Verbum amari*, & *Verbum amare*. *Verbum* est aimé. Dans la première proposition le verbe qui est à l'actif, marque que c'est *Verbum* qui porte de l'amour : Dans la seconde ce verbe joint avec l'inflexion du passif, marque que c'est *Verbum* qui est le terme de l'affection dont on parle.

Il se pourroit donc faire que les verbes de la nouvelle langue aient aussi deux inflexions, une active, & l'autre passive. Peut-être qu'ils ne s'engageront de convenir dans un seul verbe plusieurs autres circonstances d'une action : si elle a été faite avec diligence, si l'auteur de cette action agit sur lui-même, s'il l'a fait faire par quelqu'autre ; ce que les Hébreux signifient par deux verbes, les uns les inflexions qu'ils leur donnent. Il y a aussi maniere de s'exprimer qui ne sert point à faire

les, & qui font particulières à certaines langues. Je ne puis pas sçavoir si c'est une nouvelle troupe les négligeois, & le commencement de celles qui font effrénées, & sans lesquelles on ne peut sçavoir en-chaîner.

CHAPITRE VI.

Ce grand nombre de déclinaisons des noms & de conjugaisons des verbes n'est point absolument nécessaire. Préposées à une nouvelle Langue, dans la Grammaire se peuvent apprendre en moins d'une heure.

Les langues valent s'exprimer d'une manière plus ou de facile ; et qui leur a les caractères dans le langage ont une grande diversité de déclinaisons des noms, & une multitude de conjugaisons. Il est vrai qu'on trouve dans beaucoup plusieurs choses, afin qu'ils puissent s'exprimer plus proprement, pour cela ils ont donné plusieurs inflexions à un même verbe comme nous voyons de le voir. Il est en aussi égale à la facilité, & à la douceur de la prononciation, ce qui a aussi dans les langues une facilité de choses, dont on se peut voir parler s'il n'y aient quelques que de faire comprendre ce que l'on veut. Les noms & les verbes ne peuvent pas être sans composés des mêmes lettres. Or les noms qui ont des lettres différentes, ne peuvent souffrir sans violence les mêmes choses, & les mêmes inflexions. C'est pourquoi dans la langue Latine & dans la Grecque on les noms ont de différents classes ou cas, l'un est

placés & mis à décliner les noms. Dans ces mêmes langues, & presque dans toutes les autres il y a une grande multiplicité de conjugaisons des verbes, que la seule douceur de la prononciation rend nécessaires, car elles se marquent avec une évidence particulière del'adieu que le verbe affirme. On peut compter trente-six différentes conjugaisons dans la Grammaire Hébraïque. Il y a même des conjugaisons de verbes réguliers chez les Grecs, dont chacune a trois voix, l'actif, le passif, & celle qu'on appelle le neutre. Les verbes qu'on nomme accorans ou irréguliers ont aussi d'inflexions particulières qu'à peine les Grammaticiens les peuvent-ils compter : il en est de même de la langue Latine, & de plusieurs autres langues. C'est ce qui grossit les Grammaires de ces langues, & ce qui en rend l'étude difficile.

Dans ce pays on ne sçait, comme j'ai déjà dit, si ces langues barbares ne se feroient point une manière de parler moins délicate, mais plus simple. Les Tartares, Mongoles ou Mogols n'ont qu'une conjugaison ; tous leurs verbes n'ont que deux temps, savoir le passé & l'avenir, qu'ils distinguent par deux particules. Sa est la marque du passé, & *sa* est celle du futur. La marque de l'infinitif est *kae*, c'est aussi celle du gérondif. Le marque de l'imperatif est *ii*. Celle de participe adjectif est *oi*. Les premières, secondes & troisièmes personnes plurielles & singulières des verbes se font pour marquer par des inflexions particulières en joint pour les distinguer les pronoms avec le verbe. Les noms n'ont point d'autre changement dans leur déclinaison que celui qui marque la différence du singulier au pluriel. *sa* pour un cheval, *sa* pour les chevaux. Les comparatifs se forment en

ajoutant la particule *Tesme*, qui signifie plus. *La-tiva*, le Très-éminent de la lignee. *At-tava* ou *At-tava* sans *ava* sans cheval. *Manai* sans *ai*, son cheval. *Tes-tava*, son cheval. Les noms des personnes se terminent en *Gi*. Les diminutifs se font en ajoutant *Gase*. *At-tava*, un cheval. *At-tava-gai*, un petit cheval.

L'on peut apprendre tout cette Grammaire en moins d'une heure. On a proposé quelquefois de faire une nouvelle langue, qui pourroit être apprise en peu de temps des uns commença à tous les peuples du monde et qui seroit très-utile pour le Commerce. Pour faire cette langue, il est le plus point établi d'imiter Grammaire, que celle de la langue des Turques; mais avant que d'avoir vu une relation de cette langue dans le Recueil des Relations curieuses que Monsieur Thevenot a fait assembler, en parlant de cette proposition d'une nouvelle langue; voilà ce que j'en avois dit dans la première édition de cet ouvrage. On a quelquefois proposé de faire une nouvelle langue qui pourroit être apprise en peu de temps des uns commença à tous les uns. Je conjecture que le secret de ceux qui faisoient cette proposition consistoit à faire que cette langue n'eût qu'un petit nombre de mots; ils avoient marqué chaque chose par un seul terme, & avoient fait que ce seul terme avec quelques petits changements eût pu signifier toutes les autres choses qui se rapportent à celle-là. Ils avoient fait tous les noms indéclinables, mais qu'ils leurs différens cas par des particules, de les tous par un ou deux terminaisons. Ils avoient fait que deux conjugaisons, l'une pour l'actif, & l'autre pour le passif; & que chaque temps n'auroit point eu ces différens terminaisons, qui rendent bien de peine;

de faire que toute la Quintaine de ces langues se puisse apprendre en tres-peu de temps.

CHAPITRE VII.

Comment l'on peut exprimer les autres operations de nostre esprit, & les passions ou affections de nostre volonté.

NOUS avons vu comment l'on marque les deux premières operations de l'esprit, les perceptions ou idées que l'on apperçoit, & les jugemens que l'on fait des choses que l'on a apperçues. Voici de quelle manière nous pouvons exprimer la troisième operation qui est le raisonnement. Nous faisons toujours d'abord ou de deux propositions claires & évidentes, nous concluons la suite ou la fausseté d'une troisième proposition obscure & incertaine. Comme si par exemple que Milan est une ville, vous sçavez; il est permis de représenter la suite par la suite: Milan en tant que Clodius, n'a fait que représenter la suite par la suite; donc Milan n'est pas Clodius. Le raisonnement n'est qu'une succession de la seconde operation, & un enchaînement de deux ou plusieurs propositions. Aussi il est évident que nous n'avons besoin que de quelques particules pour marquer cet enchaînement, comme sont les particules, *ideo*, *ergo*, *ergo*, *propterea*, *propterea*, *ergo*. Quelques Philosophes recommandent une quatrième operation de l'esprit, c'est de appeler une chose *absolu*. Par cette operation on dispose, & on reconnoit plusieurs raisonnemens. On peut appeler cette disposition, & cet ordre par quelques autres particules.

Toutes les autres actions de notre esprit, comme font celles par lesquelles nous distinguons, nous différencions, nous comparons, nous offrons les choses, se rapportent à quelqu'une de ces quatre opérations, & se marquent avec des particules qui reçoivent différens noms selon leur différent office. Celles qui unissent sans appeller conjonctives, comme & ; celles qui divisent separent, & sub-rejettent, comme ou, mais. Les autres sont relatives, des, comme si. Or Toutes ces particules ne servent point pour les objets de nos pensées, mais quelquefois de ces actions dont nous venons de parler.

Le discours est si qu'on voit de plusieurs propositions, c'est pourquoi les hommes ont cherché les moyens de marquer la liaison de plusieurs propositions qui le suivent. Nécessairement, par. Parquoi qui répond à l'εἰ des Grecs, lui est affecté. Comme quand on dit : Je croy que Dieu est bon, il est évident que ce mot, par, unit ces deux propositions. Je croy, & Dieu est bon, & marque que l'esprit les entend ces deux propositions. Pour abréger, on met le verbe de la seconde proposition à l'infinitif ; & c'est un des plus grands usages de l'Hebreu de lier ainsi deux propositions : par exemple, *Pierre croit que il fait tout*.

Nous savons de quelle manière on peut signifier les actions de notre esprit, voyons à présent ce que la nature ferait sans à cette époque de nouveaux caractères, pour donner des signes de leurs passions, c'est à dire, de l'absence ou du présent, de l'absence ou de la haine, qu'ils avoient des choses qui seroient l'objet de leurs pensées & de leurs affections. Le discours est imparfait lorsqu'il ne porte pas les marques des mouvements de notre volonté, & si ne ressemble à notre esprit, dans il doit être l'i-

imagé, que contene des idées réfléchies sur
certs vivans; ainsi ils seroient obligés de char-
cier les objets d'exprimer leurs passions.

Il y a des mots qui ont deux idées, celle qui
doit nommer l'idée principale, représente la chose
qui est signifiée; l'autre que nous pouvons nom-
mer accessoire, représente cette chose vue sous
certaines circonstances. Par exemple, et moi, et so-
tant, signifie tant une personne que l'on reproche
de s'être pas dit la vérité; mais outre cela il faut
convoier que l'on regarde celui à qui l'on fait ce
reproche, comme une méchante personne, qui par
une honnête malice a caché la vérité; & qui par
conséquent est digne de haine & de mépris.

Ces sortes d'idées que nous avons nommées ac-
cessoires, s'attachent d'elles-mêmes sur certains
choses, & se lient avec leur idée principale, ce
qu'il faut avouer. Lorsque la coutume n'est ac-
coutumée de parler avec de certains termes de ce que
l'on entend, ces termes acquiescent une idée de
grande; de sorte qu'au lieu d'être qu'une passion les
emploie, l'on conçoit qu'elle efface les choses
dont il s'agit. Quand nous parlons sans nous
de quelque passion, par, le ton de la voix, &
plusieurs autres circonstances font assez connoître
les mouvements de notre cœur. Or les mots dont
nous nous servons dans ces occasions, peuvent dans
le fait de nous-mêmes ne pas en avoir l'idée
de ces mouvements: Comme lorsque nous avons
vu plusieurs fois en une même d'une certaine manie-
re, on croit de vérité on est capable de nous don-
ner l'idée de ces mots. De là vient que presque tous
les mots propres des choses naturelles ont des idées
accessoires liés, parce que les ébranchemens de l'âme
sur de ces choses que d'une manière insensible &
distante

dehors, les sales images de leur esprit se font attachées à ces mots, comme au lige Pape d'un est plus il y a long-temps. Néanmoins, dit-il, priez plus de nos chaires & nos livres. *Manife*
stissima peritissimas.

Ainsi les mots contradictoires eux-mêmes ont des acceptions, c'est à dire qui représentent les choses, & la manière dont ces choses sont conçues, & une nouvelle troupe s'arrête par la prise de quelques des mots pour marquer des idées accessoires. Il se trouve en fait unific, que dans cette nouvelle langue, il y auroit des termes qui exprimentent les différents mouvements de haine ou d'amour, de mépris ou d'estime qui se partent en ceux qui parlent. Outre cela il y auroit aussi des termes pour dans la suite de cet Ouvrage les passions & les passions d'elles-mêmes dans de discours, & elles ont des caractères qui se forment sans étude & sans art.

CHAPITRE VIII

Contractions des mots ensemble. Regles de ces contractions.

Avis avoir regard aux les termes d'une langue, il faut penser à l'ordre & à l'arrangement de ces termes. Si les mots qui se suivent se font, se perçoivent des marques de la liaison qu'ils doivent avoir, & si on s'aperçoit où ils se rapportent, le discours se fait sans aucun sens raisonnable dans l'esprit de celui qui l'écrivent. Parmi les mots, comme nous avons remarqué, les uns signifient les choses, les autres les manières des choses. Les premiers

Sont appelés substantifs, les seconds sont nommés adjectifs : Ainsi comme les manières d'être appartiennent à l'être, les adjectifs doivent dépendre des substantifs, & porter les marques de leur dépendance. Dans une proposition le terme qui en est l'attribut se rapporte à celui qui en est le sujet : ce rapport doit donc être exprimé.

Dans les langues coraïtes, les noms sont différenciés par des terminaisons différentes en deux genres : Nous appellons le premier le genre Masculin, le second le genre Féminin. La manière de l'usage est troublée dans cette distribution : car s'il a été déterminé le genre par le sexe, l'usage du masculin les noms d'hommes, & tout ce qui appartient à l'homme ; & de genre féminin les noms de femmes, & ce qui regarde ce sexe, n'ayant regard qu'à la seule signification : de sorte que considérer, ni la terminaison, ni la signification, il a donné aux noms le genre qu'il lui a plu. Les noms adjectifs, & les autres mots qui signifient pluriel les manières des choses, quels choses, ont aussi deux terminaisons, une masculine, l'autre féminine. Les verbes Hebraïques sont capables de différents genres, aussi bien que les noms.

Cette différence de genre sert à marquer la liaison des verbes au discours, & la dépendance qu'ils ont les uns des autres. On donne toujours aux adjectifs le genre de leur substantif ; c'est à dire que si le nom substantif est masculin, son adjectif a une terminaison masculine & c'est cette terminaison qui fait connaître à qui il appartient. Les uns ont été multipliés, les autres sont restés multipliés : il faut donc croire que les adjectifs suivent le nombre singulier ou pluriel de leur substantif. Les verbes ont deux nombres, com-

tra les noms : au singulier ils marquent que le sujet de la proposition est un ou nombre ; au pluriel leur signification est toute la pluralité de ce sujet par conséquent les verbes directs font tous dans le nombre de cette espèce ou sous-entendu qui est le sujet de la proposition.

Les hommes font quelquefois si occupés des choses, qu'ils ne font pas attention sur leurs actions de ne prendre pas garde quel est le genre de ce nom, quel est leur nombre : ils regardent leur destination par les choses : ils placent le verbe au pluriel, quoique le nombre auquel il se rapporte soit singulier, parce qu'ils conçoivent par ce nom une idée de pluralité. Ainsi Virgile dit : *Pater vocat ar-
vum vocat, pater pater vocat* ar-
vum parce que *arvum* étoit égal à ce nom, *pater*, qui est de féminin & au singulier, il conviendroit homi-
nem deux il parle. Neantmoins en François, il est
seu vocat, considérant ce *seu* *vocatur*, comme un
tout temps différent, qui est venant *seu* *vocatur*.
Quelquesfois on omet un mot, parce que ceux à
qui on parle peuvent le supplier. On dit en Latin,
triste super sabulo, sous-entendant ce mot *negati-
vum*.

Les Maîtres de l'art nomment Fierres les ma-
nières de parler qui sont caractérisées. Il y a des
figures de Rhétorique, il y a des figures de Gram-
maire. Les premières expriment les beautés ou or-
nemens des Lignes elles sont dans les paroles,
et elles font une cadence agréable. Les figures
de Grammaire se font dans la construction logique
l'arrangement des règles ordinaires, par exemple
une manière de s'exprimer, *triste super sabulo*,
dont nous venons de parler, est une figure que les
Grammaticiens appellent *Chiasmus*, ou *Casus*.

puce que pour les uns, conçoit le sens autrement que les autres ne peuvent, & qu'ainsi l'on fait la construction selon le sens, & non selon les paroles. On peut quelquefois se servir d'expressions différentes qui donnent une même idée, de sorte qu'il semble indifférent de se servir de l'une plutôt que de l'autre, comme avec plusieurs autres on peut dire *classez ces livres*. Exposer les notions au vœu, ou leur faire recevoir le vœu, sont deux expressions qui sont peu différentes. Lorsque de ces deux façons de parler on choisit celle qui est mieux entendue, cela s'appelle *bon usage* ou *bon goût*.

CHAPITRE IX.

Il faut exprimer toutes les principales idées, en tant qu'elles se trouvent dans le Tableau que l'on a formé dans son esprit.

L'ÉLÉMENTS est un art et un langage. On ne peut pas tous les mots de la forme des paroles de celui qui parle. Il faut donc quand nous parlons, que chacune de nos idées que nous voulons faire connaître, ait dans le dictionnaire un signe qui la représente. Mais aussi il faut observer qu'il y a des mots qui ont la force de signifier beaucoup de choses, & qui entre leurs idées principales, peuvent en renfermer plusieurs autres, du nom desquelles ils font par conséquent l'usage. Lorsque toutes nos idées sont exprimées avec leur signes, il est impossible que l'on n'apparaisse ce que nous pensons, puisque nous en donnons tous les signes nécessaires. C'est pour quoi ceux-là parlent clairement qui parlent bien.

plures, qui expriment les peccédians mêmes
naturelle, dans le même ordre, dans le même écu-
adé qu'elle est dans leur esprit. Il est vrai qu'on
désigne en Langue les choses quand on donne à chaque
chose qu'on veut signifier des termes particuliers :
On croit tout ce qui se croit, & on ne s'aperçoit
point. C'est ce qui s'observe que l'on a de faire
attention et que l'on pense, on s'aperçoit pas ce grand
nombre de paroles ; on croit tout ce qu'il est ; par-
telle, s'explique par un seul mot ; c'est pourquoi
on choisit des termes qui passent en ces plusieurs
idées, & par conséquent on se place de plusieurs
paroles : Une phrase est une qui est oubliée ne
peut pas même d'oublier. La règle que l'on doit
tenir, c'est d'avoir égard à la qualité de l'esprit
de ceux à qui on parle : si ce sont des personnes
simples, il ne faut pas laisser à deviner, & à dire
les choses abondamment.

Le retranchement de quelque partie du discours
qui se peut suppléer, est une figure de Grammaire,
qui se nomme *Ellipse*. Cette expression Latine
Parce et vale, ou sans supprimez ces paroles, *Præ-*
termissio, est une *Ellipse*. Cette figure est fort
commune dans les Langues Orientales : les peuples
d'Orient sont courts & prompts, ainsi l'Indien
avec laquelle ils parlent, ne leur permet pas de di-
re ce qui se peut suppléer. Notre Langue ne se
fait point de cette figure, ni de toutes les autres fi-
gures de Grammaire, elle aime la netteté & la
simplicité, c'est pourquoi elle exprime les choses au-
tant qu'il se peut dans l'ordre le plus naturel, & le
plus simple.

Les gens qui parlent, sont devenus avec un
sein particulier des principales choses, & choisit
pour elles des expressions qui passent sur l'esprit de

ceux qui écartent de leurs expressions, soit par la multitude des idées qu'elles contiennent, soit par leur étendue. Les Peintres grossissent les traits principaux de leurs Tableaux, ils en augmentent les couleurs, & affoiblissent celles des autres traits, afin que l'importance de ces derniers n'aye l'effet de ceux qui doivent paraître. Les petites choses, & qui ne font pas de l'essence d'un discours, ne veulent être dites qu'en passant. C'est une sorte de jugement à la grande d'employer pour elles de longues phrases; c'est égarer les yeux du Lecteur de ce qu'il est important qu'il considère, & les arrêter à une bagatelle. On peche en deux manières bien différentes contre le juste choix que l'on doit faire d'expressions simples ou compliquées, telles que la nature la demande. Les uns font dures, les autres font faibles une prodigieuse phrase, les autres les abrègent trop; les uns sont heurtés, les autres sont trop faibles. Les grammairiens représentent que la cacophonie des choses, & leurs ouvrages sont semblables aux paroles denses ou *épaisses* d'un Tableau dans lequel le Peintre n'a fait que marquer par un léger crayon la place des yeux, de la bouche, & des oreilles du Portrait qu'il veut faire. La trop grande simplicité des derniers évanouit les choses. Il faut appeler un juste tempérament. Après que le Peintre a été sans les autres accessoires, ceux qu'il ajoute en suite garnit les premiers. Les paroles superflues obscurcissent les nécessaires; elles empêchent que le discours ne soit conduit, elles lassent les oreilles, & s'échappent de la mémoire.

1.° *Cette figure occupe plus de place de papier blanc.*

2.° *La parole d'un discours est faite en partie d'un*

Un orateur ne se livre de toutes ces paroles perduës qui en font comme les ordures. Un corps n'est poli qu'autant qu'on a ôté avec la lime les principales qui couvrent la surface extérieure.

Les Grecs nomment *Taxologie* cette répétition des mêmes choses, qui se fait qu'il faut être le discours plus long & plus court. Les lois que l'on se beaucoup plus qu'il n'est nécessaire, & que le discours est chargé de paroles superflues & de fait est nommé *Panglossie*. Néanmoins on n'est pas obligé de mêler ses paroles avec tant de superflus que l'on se peut mettre quelque mot de plus qu'il en faut, comme quand on dit en Latin, *Patres vestros, servos vestros*. Cette manière de parler qui est figurée, se nomme *Pitruage* ou *abondance*.

CHAPITRE X.

*De l'ordre & de l'arrangement des mots.
De la netteté & des vices qui
y sont opposés.*

Pour l'ordre des mots, & les règles qu'il faut garder dans l'arrangement du discours, la langue naturelle inculte s'ordonne et qu'il faut faire, que nous ne pouvons ignorer ce que font ceux à qui nous l'avons donnée pour modèle. L'on ne peut concevoir le sens d'un discours, si on n'a vu de quel côté quelle en est la matière. L'ordre naturel demande donc que dans tous propositions, le mot qui en expose le sujet soit placé le premier, & il est accompagné d'un adjectif, que on a déjà vu la faire de puis; que l'arrangement mis

12 DE L'ART DE PARLER,
après le Verbe qui lient les parties du sujet avec l'hy-
pocrite; que les Particules qui servent à marquer
le rapport d'une chose avec une autre, soient indé-
finies entre-elles; enfin que tous les mots qui lient
deux propositions se trouvent aussi en deux propo-
sitions.

Voilà à peu près quel est l'ordre naturel du dis-
cours qu'il faut suivre ordinairement; car on peut
quelquefois le changer avec vérité. Les Gram-
mairiens appellent *Hyperbate* le renversement de
cet ordre, & il en font une figure; c'est-à-dire un
écartement du discours. Par exemple dans ce vers
de Virgile:

Parce à merveille Palerme habentis
Tranque par se nota.

dont lequel la proposition *par* n'est pas dans son
lieu. Cette *Hyperbole* fait aussi un agrément quel-
qu'on ne se à la fin de la proposition un mot, les
loquel elle n'a accoutumé: Ce vers admette que l'usage
de la *Lectione* soit plus attentif, l'ordre qu'il
a de concevoir les choses devient plus grande,
aussi cette attention fait qu'il les conçoit plus clai-
rement. Parce cela ce peut renverser le tout
proposition, & la renverser en quel que manière; car
le Lecteur est obligé pour l'entendre d'examiner
toute les parties ensemble, ce qui fait que cette
proposition se lit plus vivement. C'est sans
doute cette raison qui a porté les Latins & les
Grecs à mettre assez souvent le Verbe à la fin de
la proposition; & l'usage autorisée ce renverse-
ment, on ne peut pas le blâmer absolument, mais
c'est quand on doit rendre son discours clair &
simple, il faut garder l'ordre naturel ainsi qu'on

à peuc : Toutis autat qu'on se peuc , car quelques-uns est obligé de faire quelque peuc remémorance dans l'arrangement naturel des paroles , pour éviter la confusion de quelques mots isolés qui ne peuvent pas se joindre les uns avec les autres.

L'arrangement des mots n'est pas une application particulière , & l'on peut dire que c'est par l'art de bien placer les parties du discours que les excellens Orateurs se distinguent de la foule ; car excellentes sont dans la bouche de tout le monde . Les Orateurs les font par : il n'y a que la disposition de ces mots qui leur appartiennent , & que l'Artiste doit qu'ils parlent bien.

*Dixit in grege, vixit se collida verbum
Residerit janitibus apertis.*

Je ne parle pas encore ici de cet arrangement qui rend le discours harmonique, mais de celui qui le rend net. La netteté dépend plus d'ordre de l'ordre naturel, mais les vices qui troubles cet ordre artificiel, aussi les vices qui troubles cet ordre naturel, mais le discours ne font pas. Ce n'y a plusieurs vices opposés à l'ordre naturel, & par conséquent à la netteté, ce qu'il est bon de remarquer. Le premier sont les hyperbates, ou transpositions trop hautes & trop fréquentes : Notre langue aime cet la netteté, qu'elle n'en souffre aucun. Ce n'est pas parler François, dit Monsieur de Vaugelas, que de dire : il n'y en a point qui plus que lui à cette réflexion prouver la gloire : il faut dire, il n'y en a point qui plus justement que lui à cette réflexion prouver la gloire. Le second vice est l'embarras de paroles ; il se fait lorsque l'on prend de trop de discours pour dire ce que l'on peut, ou que l'on laisse des paroles inutilisées. Par

exemples de ces mots plusieurs abusent par les jointes en voulant s'en servir de leur usage. Cette expression est qu'on ne dit que par un usage de la langue, elle sera attachée en ce cas à ce qui y est attaché, la relation à ces termes : Le cas plusieurs abusent de leur usage. On tombe dans un troisième défaut, lorsqu'on n'est pas exact à observer les règles de la Syntaxe, ou de la Construction ; ce n'est pas parler correctement que de dire : *Il ne se peut rien espérer, car on ne dit pas se parler, ainsi il faut dire, il ne se peut se rien espérer.* Il y a des termes dont la signification vague se étend à ce que leur dérivé : que par leur rapport à quelque autre terme ; lorsque l'on se sert de ces termes, & que l'on ne fait pas connaître où ils se doivent rapporter, c'est des équivoques. Par exemple, qui dit : *Il a écrit une lettre à son frère dans son intérêt,* il ferait une équivoque car le Lecteur n'apprendrait pas où le Pécuniaire, son doit se rapporter, si c'est à cette personne ou à celle qui a aimé : cette faute est très-considérable. Il y a encore un autre vice contre la netteté, qui sont certaines constructions que M. de Vaugelas appelle *loaches*, parce que l'on croit qu'elles regardent d'un côté, & elles regardent de l'autre comme est ce Vers de l'Orade :

Amor, Mariam, hinc omni vultu, posse.

Pythos fils d'Acide à qui s'adressoit ce Vers de l'Orade de cette manière : *C'est à Mariam se dit avec un visage d'aimer les Romains, & il sera bien que les Romains s'emparent de lui la victoire. Les Grecs appelaient ce vice *Amor à l'opie.* Les Parmédes trop longues, & trop fréquentes sont aussi opposées à la netteté : Les*

exemples n'en font que trop fréquens dans les Antiques.

L'avis que j'ai donné de placer les particules dans les lieux où elles font nécessaires, est très-considerable. Comme nos membres de faculté par un corps à elles étoient liés les uns avec les autres d'une manière insupportable : aussi des paroles de des phrases ne font pas un discours, si elles ne sont liées si étroitement que le Lecteur les croit du commencement jusqu'à la fin, sans sentir qu'il s'en approprie. Or cela se fait par ces petites particules : ce sont elles qui font un corps de toutes les parties de discours qui composent les membres ; c'est pourquoi l'on ne doit point les sapper ; elles font la beauté de la délicate du langage. Ce sont elles qui rendent le discours constant & suivi, sans elles il est semblable à un corps détrempé, troupé & mis en pièces ; c'est comme de l'huile sans chaux, de l'eau sans sel, comme l'Empereur Charles dit de l'Empereur Seneque. Ce qui est un défaut qui rend le langage de délicateux, mais ce que l'on dit. Le méritement des particules est un des grands secrets de l'éloquence.

CHAPITRE XI.

De l'origine des Langues.

SEUL que Diode de Sicile a écrit de l'origine des Langues, soit véritable ; ce que quelques-uns de nos modernes historiens qui se font servis de ce langage, ne font pas une fable, mais une véritable Histoire. Ces Auteurs proposent le sentiment des

Ceux touchant le commencement du monde, et
 qu'après que les éléments eurent pris leur place dans
 l'Univers, & que les eaux se furent écoulées sur
 la terre, comme la terre qui étoit encore humide
 fut échauffée par la chaleur du Soleil, elle devint
 féconde, & produisit les herbes & les arbres
 vivans. Que ces herbes qui étoient dispersées
 sur de côté & d'autre, apprirent par expérience
 qu'il leur étoit avantageux de vivre ensemble pour
 se défendre les uns les autres contre les bêtes. Que
 d'abord ils se étoient servis de paroles cachées &
 grossières, lesquelles ils polirent ensuite, & leur
 firent des termes articulés pour s'expliquer les
 besoins les naturels qui se pressoient. Et qu'en-
 suite comme les herbes n'étoient pas sur dans un
 seul coin de la terre, & que par conséquent il y
 avoit plusieurs espèces différentes, dont cha-
 cune avoit formé son langage, de là il vint
 ensuite que toutes les Nations ne parloient pas une
 même langue.

Ce fut là les conjectures des Grecs qui n'ont
 point aucun véritable conseilleur de l'antiquité
 comme Platon le leur reproche dans l'un de ses
 Dialogues, où il fait dire à Thémistocle, que les Hé-
 breux avoient coutume d'appeller les Grecs des étran-
 gers, parce qu'ils ne s'entendoient plus que des
 petits enfans, d'où ils étoient sortis, & ce qui s'é-
 toit passé avant leur naissance; ainsi nous ne de-
 vons pas nous arrêter à leurs contes. Tous les an-
 ciens reconnoissent de l'antiquité un Dieu créateur
 qui a créé de ce que Moïse raconte dans la Gé-
 nèse de la naissance du monde, & des premiers hom-
 mes. Nous apprenons de ce Livre divin de sa main
 il n'y a point de doute, que Dieu fit d'abord
 d'abord le premier de tous les hommes, & qu'il les

deux un langage qui fut le seul dont les enfans se servirent jusqu'au temps qu'ils eussent sçeu le nom de Nihil, quelques années après le déluge. Leur déclin en Hébreux entre eux étoit de se débiter sans s'en rendre compte, s'il venoit en eux par le monde par un mélange qu'ils apprennent au long pour plus tard lorsqu'ils viennent à s'en servir. Ils parurent à épandres dans leur entropéité, que Dieu voyant qu'ils ne s'entendoient point d'y travailler, mit une telle confusion dans leurs langues, & dans leurs paroles, qu'il leur étoit impossible de comprendre ce qu'ils s'entrediroient les uns aux autres. Ils furent donc ainsi forcés de laisser imparfait cet ouvrage de leur sagesse, & de se séparer en divers peuples.

L'opinion la plus commune touchant cette confusion, est que Dieu ne confondit point seulement le langage de ces hommes, qu'il fit avant de débiter leurs langues qu'ils étoient d'hommes. L'on croit seulement qu'après cette confusion, chaque famille se servit d'une langue particulière: ce qui fit que les familles s'écartèrent, les hommes furent différenciés aussi bien par la différence de leur langage que par celle des lieux où ils se retirèrent. Cette confusion ne confondit pas seulement en de nouveaux noms, mais aussi dans le changement ou transposition, dans l'addition ou retranchement de quelques lettres de celles qui composoient les termes qui étoient en usage avant cette confusion. C'est pourquoi l'un s'entend facilement de la langue Hébraïque, que l'on prendra avec assez de facilité celle d'Assyrie, & que c'est toujours en ce sens, l'origine des langues des villes, des provinces, & des peuples qui les ont produites: habiles, comme plusieurs langues honnêtes pour très-bien parler.

mais particulièrement Sanson Bochart dans sa Géographie sacrée.

- Ainsi ce n'est point le hasard qui a fait naître l'usage de la parole, c'est Dieu qui l'a ordonné, & l'on pourroit dire que c'est de la première langue qu'il donna à Adam, que toutes les langues sont venues continuellement croître de le dire; celle-là ayant été pour ainsi dire, le sillon & le multiplicateur. Mais c'est véritablement que Dieu est dans les paroles de ceux qui voulaient élever la tour de Babel n'est point seule cause de cette grande diversité & multiplication des langues. Celles qui sont en usage aujourd'hui par toute la terre, sont en bien plus grand nombre que n'étoient les familles des enfans de Noë lorsqu'ils se séparèrent, & furent différens de leur langage. Il s'est fait dans les langues, aussi bien que dans toutes les autres choses, des changemens insensibles, qui font qu'après quelque temps elles paroissent être tout autres qu'elles n'étoient dans leur commencement. Nous ne doutons point que le François que nous parlons maintenant ne vienne de celui qui étoit en usage il y a cinq cent ans; cependant à peine pourrions-nous entendre le François qui il parloit il y a deux cent ans. Il ne faut pas s'étonner que ces changemens arrivent que dans une langue. Quant on dit que la langue Romaine à son temps étoit si différente de celle des premiers Romains, que les Poëtes n'entendoient presque plus les Hystoriques que les premiers Poëtes de Rome avoient composés pour être chantés devant leurs Idoles.
- L'insuffisance des hommes est une des principales causes de ces changemens; Paroùs qu'ils ont pour la commodité leur fait établir de nouveaux mots en la place de ceux qu'ils avoient, & introduit des manières nouvelles de prononcer qui

change en jerosca le langage, & qui en font
 un service dans la suite des années. Aussi ceux qui
 recherchent l'Égyptologie ou l'origine des caractères
 les langues, pour faire comprendre comment elles
 viennent des ancêtres, ont soin de rapporter quel-
 les ont été les manières différentes de prononcer en
 différents temps, & comment par ces différentes
 manières les mots ont été changés de telle sorte,
 qu'ils paroissent tout différens de ce qu'ils étoient
 dans leur première origine. Par exemple, il n'y a
 pas grande ressemblance entre *Égypte*, & le mot *La-*
gyptos ; dont vient le François : entre *Égypte*
 & *Pharaon* : mais il y a une telle différence. Mais
 François vient d'origine en prononçant cette let-
 tre *S*, de la sorte comme devant un *E*, comme on le
 fait encore au delà de la Loire. Ainsi au lieu de
pharaon, ils prononcent *pharaon* : *pharaon*,
 pour *pharaon*. L'on a pris le contraire ordinaire de
 un point prononcer la lettre *S*, après *E*, au con-
 traire des autres : ainsi on a fait *Égypte*, *É-*
gypte ; & enfin on a adopté ces mots, soit venus
 des mots François, *Égypte*, *Pharaon*. Les charac-
 tres qui se font faire de cette manière dans la
 prononciation, ont même été appliqués les mots *La-*
tin qu'il s'en est fait une nouvelle langue. Il en
 est de même les langues comme de la Française.
 Cette langue, l'Espagnole, & plusieurs viennent
 du Latin. Le Latin vient du Grec. Le Grec vient
 de l'Hebreu, comme le Chaldéen & le Syria-
 que. Ce sont les différentes manières de prononcer
 qui ont causé cette grande différence qui est à
 présent entre toutes ces langues. L'on s'étonne d'ar-
 rêter quand on se voit d'une langue plus ancienne
 quelque mot d'une nouvelle langue. Par exemple,
 un mot Latin d'un mot Hebreu, il leur différence est

confidérable. Ce changement vient de ce que l'on ne peut pas garder que ce nom Latin, avant que de voir la forme qu'il a, a passé par plusieurs parts, qu'il a été prononcé en différentes manières & Pour Alliéger.

Les peuples ont des inclinations particulières pour de certaines lettres, pour de certaines voyelles, soit par caprice ou par raison, comme que la prononciation de ces lettres & de ces voyelles n'est plus facile, & s'accoutume de même avec leurs dispositions naturelles. Cela se voit particulièrement dans la langue Grecque; & c'est ce qui a introduit dans l'usage moderne de cette langue ces particularités qu'on nomme Dialectes. Les Anciens par exemple au lieu du *α* prononçaient *α* ou *α*. Ils ajoutent cette syllabe *η*, à la fin de beaucoup de mots; ils joignent souvent *α* à la fin des adjectifs; ils allongent les mots au commencement des vers qui les allongent. Les Grecs au lieu de *α* prononcent *α*, presque par tout. Les Latins au lieu de *α*, auant *α* de deux *α*, de trois *α*, de deux *α*, ils changent les *α* en *α*. Il en est de même de la langue Chaldéenne, au regard de la prononciation. Les Indes, les Français, & les Espagnols ont leurs lettres, & leurs terminaisons particulières, comme on le peut voir dans les Grammaires, & dans les Dictionnaires de ces langues. Ces particularités, comme il est manifeste, causent beaucoup de heurts, & même de grandes différences entre-elles; de sorte que bien qu'il y aient d'une même race, s'il n'est permis de parler ainsi, elles ne peuvent point s'entendre. Les langues Française, Espagnole, & Italienne sont d'une autre forme de langage & ont de grandes différences.

Les Changemens qui arrivent aux Langues

est assés des changemens dans le langage. Car dans
 ces changemens plusieurs peuples se sont confon-
 dus, de quel mélange l'on voit naïtre l'occident
 dans le pays hébreu, Apollon n'est François ne
 veut pas se laisser du Latin, il est composé de
 plusieurs mots tirés des sociétés Gaulois, & des
 Allemands avec lesquels les Romains se confondent
 dans les Gaules. La langue Angloise a plusieurs
 mots François, ce qui vient de ce que les Anglois
 ont long-temps demeuré dans la France dont ils
 possédoient une partie très-considérable. Les Es-
 pagnois ont plusieurs mots Arabes, après être demeu-
 rés très-long-temps par les Maures qui parlez
 Arabe. Les Indes des Arts viennent pour l'ordinaire
 se deslinant s'il en été cultivé. Ainsi les Grecs
 ont travaillé avec plus de soin à perfectionner les
 sciences, les arts des beaux Arts viennent pres-
 que tous du Grec. L'Art de naviger a été d'abord culti-
 vé dans le Nord, plusieurs de nos termes de marine
 viennent du Nord.

Les colonies ont fort multiplié les langues. On
 voit que les Tyriens qui trafiquoient avec les peuples
 avec la terre sainte portoit leur langage de con-
 sœur. On parloit à Carthage, c'est-à-dire des Ty-
 riens, la langue Phénicienne qui est une dialecte de
 Hébreu, comme on le peut observer par plu-
 sieurs arguments; mais particulièrement par les
 Vers écrits en langage Phénicien ou Carthaginois qui
 se lissent dans Plutar. Or ces colonies recevoient
 une langue d'origine mais venant de la leur, & sont
 elles en font plusieurs. Car comme que ceux qui vont
 en ces colonies ne sçavent pas assez exactement la
 langue de leur pays, pour la conserver sans la cor-
 rompre; cette langue recevant dans deux diffé-
 rentes pais où on la porte des changemens différens,

elle se divise, & se multiplie nécessairement. Il n'est pas difficile d'observer la véritable origine des langues, pourvu que l'on connoisse un peu l'antiquité; mais très-difficile de ne point en être interrompu long-temps sur cette matière. De ce que nous avons dit, il suit clairement que l'usage change les langues, qu'il les fait ce qu'elles sont, & qu'il exerce sur elles un souverain empire, comme nous le verrons plus amplement dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XII.

L'usage est le maître des Langues.

Nous avons vu ce que les hommes sont obligés de faire nécessairement pour signifier leurs pensées, examinons ce qui dépend de leur liberté. Comme nous avons tous une même nature, quelque langue que nous parlions, nous suivons les mêmes règles que nous avons fait voir être essentielles à l'art de parler; mais aussi il a été en la bonté des hommes de choisir dans cette infinité de sons que l'on peut faire de la combinaison simple des lettres, ceux qu'ils ont voulu. Epicure qui étoit dans la pensée impertinente de ces Philologes dont nous avons parlé ci-dessus, que les hommes étoient d'accord de lier avec comme des prisonniers que les mots leur venoient; & que comme nous voyons que les animaux, à la poursuite de quelque objet étroitement fixé, font de certains sons, les hommes ayant été frappés par les images de choses qui se présentent à eux, l'air qui étoit présent dans leurs poitrines, ayant été détourné

à sentir d'une certaine manière, comme une voix qui dirige toutes les autres choses.

Il est non-certain qu'il y a des voix naturelles, & que dans les passions l'air fait des perceptions d'une manière particulière, & forme les idées, & plusieurs exclamations, qui sont des voix véritablement naturelles. Mais il y a bien de la différence entre ce langage, qui n'est pas libre, & celui dont nous usons pour exprimer nos idées. Il y a plusieurs preuves pour prouver que les mots ne font point entendre. Premièrement ils ne sont pas les mêmes en toutes les langues, ce qui devient bien si la nature nous trouvoit elle-même les mots pour servir au langage. Car les Turcs qui ne parlent pas François ne s'expliquent pas d'une autre manière que les François. Tous les brutes d'une même espèce font le même cri; & conséquemment nous ne voyons rien faire à un homme, qui fait différence de ce que font les autres hommes, que dans ce qui dépend de sa liberté, parce que la nature agit de la même manière en tous les hommes, & les opérations sont les mêmes. Ainsi les peuples des langues différentes, c'est une marque alléguée que le langage n'est point ouvrage de leur nature, mais de leur liberté.

Quel rapport est-ce qu'il y a entre la plus grande partie des choses & leurs noms? Peut-on par exemple appercevoir une si grande liaison entre ce mot *vert* & la chose qu'il signifie, que ceux qui ne voient un *Altre*, n'en ont été détachés à présent plus tôt et avec plus qu'avec autre. Tout le rapport qu'il peut y avoir des mots aux choses, c'est par leur son. Or si leur son n'est que les hommes en cherchant un mot pour une chose, si elle fait un son de plaisir, avoir été portés à lui en trouver un

donc la cadence en prose en quelque lieu. La nature
 Corine dans la langue Latine quand on a voulu
 donner un nom au Crème on a choisi ce mot
Bambarda, dont le son imite celui que fait le
 crain; mais ces mots ne peuvent être qu'un très
 petit nombre, parce qu'il y a peu de voyelles qui
 fassent son. Ce son de la langue d'a la i (si la lan-
 gue ne l'avoient établi) pour être le signe de ce
 Aïlle, n'en résulteroit pas plutôt l'idée que celle
 d'une pierre: il dépendroit d'une de choisir un autre
 mot. Deux personnes se conversent pour leurs par-
 ties avec autres sortes de mots *Bambarda*, quand un
 fois ils sont convenus de ce qu'ils veulent faire
 signifier à ces mots.

Ainsi l'on ne peut pas se dire raisonnable-
 ment que les mots soient naturels. L'expérience
 montre le contraire. L'on fait tous les jours des
 mots nouveaux. L'on en tire quelques-uns des au-
 tres langues; mais aussi on en invente qui n'ont ja-
 mais été. C'est pourquoi ce n'est point la nature
 que nous devons consulter pour approuver d'un
 quel terme on doit employer. L'usage est notre
 maître. Le Public souverain des langues, per-
 sonne ne lui peut opposer contumace. Or cet us-
 ge n'est rien autre chose que ce que les hommes
 avant de leur liberté ont convenu de faire. Un par-
 ticulier s'avisé de proposer un certain terme, si plu-
 sieurs veulent bien prendre le commerce de le servir
 de certains, et s'il fait, ce n'est plus en son nom
 qui se signifie rien sans un véritable mot qui a été
 idéal, qui se lie avec lui par la convention que l'on a
 prise à la chose qu'il signifie, et même avec
 qu'on le prononce, de qu'on l'entend pronon-
 cer. Mais avec ces-ci-dessus convenu la langue n'est
 même formée, ce qui constitue chaque et que

meur difent que le langage dépend de la volonté des hommes, de la coutume & de l'ufage.

La raifon & la néceffité ont obligé de lier le langage; car fi elle de la nature du figne d'être contre toute étre qui s'en fervent, les mots n'étant donc les fignes de nos idées, que parce qu'ils ont été liés par l'ufage à certaines chofes, il est néceffaire de les employer indifféremment pour fignifier les chofes dont étre a qui on parle, ou l'objet de fe fervice, & dont on ignore la fignification. On pouvoit appeller ce cheval que nous appelions, Cheval, un Chien; & celui que nous appelions, Chien, un Cheval; mais l'idée du premier étant attachée à ce mot, Cheval, & celle du fécond à un autre mot, Chien, on ne pouvoit confondre, & les préférer l'un pour l'autre fans caufes ou autres confufion dans le commerce des hommes. Semblable à celle qui vint parmi ceux qui voudroient bâtir la tour de Babel. On méprife la plupart de ceci qui ne feroit peut-être rien que d'un langage & d'un autre langage, c'est une invention plus grande, & qui vient de la fâche, de l'ignorance de l'ufage ordinaire lorsqu'on parle, & dans le temps qu'on veut expliquer les penfées par les paroles, de les envelopper de images ou des termes obscurs & incertains.

Il arrive dans le langage la même chofe que dans les habits, il y en a qui paffent les modes jufqu'à l'excès; d'autres prennent plaifir à s'appeller au terreur de la coutume. Il y a des perfonnes qui affectent de ne fe fervice que des termes, & des expreffions qui font reçues depuis quelque temps; Les autres dérivent le langage de leurs bifacch, & parlent avec ceux de leur âge, comme s'ils confétoient avec ceux qui vivoient; il y a deux ordres; Les uns & les autres parlent contre le bon fens.

Le langage d'usage ne pouvant point de certains peuples pour exprimer ce que nous voulons dire, on a été obligé de rappeler ceux que l'usage a négligés, & à proprement parler. Un homme est estimable quand pour le faire entendre il fait un usage exact : pour nous on doit mériter la pureté de la langue, & soufre la fécondité de l'esprit de celui qui l'a enrichie. Dans ce genre d'ouvrages nouveaux, admettons ceux qui ont voulu s'enrichir que ce nouveau mot soit habillé à la mode, qu'il se paraisse pour étranger; c'est à dire qu'il ait un son qui ne soit pas commun, & des lettres de son air même usé.

CHAPITRE XIII.

Les langues s'apprennent par l'usage.

IL ne sera pas inutile pour donner une idée de l'usage des langues de l'ART de parler, de se souvenir comment il se fait que les langues s'apprennent par l'usage. On s'acquitte de l'usage de la langue de son père, il se fait des mêmes mots, des mêmes manières de parler, & de la prononciation le même son, bien que les père & le fils aient, comme font les nations qui mélangent les langues étrangères, & qui est insensible, c'est que sans parler d'aucun dessein d'apprendre, l'on apprend bien plus facilement à parler, en voulant parler, que lorsqu'on s'applique à écouter les leçons d'un maître. Cela vient, comme je le croi, de ce que dans ces occasions on a la vue pour soi-même, qui de la manière que je vais expliquer, est bien plus estimable que de faire par les autres maîtres.

Les organes de nos sens sont presque tous liés les uns avec les autres ; de sorte par exemple que les oreilles étant unies par un certain mouvement , la langue est affectée à un mouvement proportionné à ce qui se fait dans les oreilles. De là vient que lorsqu'on entend quelque chose ou prononce quelque parole, vers l'entrée des organes de la voix, une disposition à déplacer le même air, à prononcer la même parole. L'ébranlement porté par la nature à arrêter tout ce qu'il voit faire. Il nous observons ce qui se passe dans le mouvement des nerfs ou parties fines qui viennent à cerveau, nous voyons sans doute une admirable liaison, de communication des organes ; nous y remarquons que ce qui se chat d'une part se fait de l'autre des oreilles sont unies d'une certaine manière ; que ce mouvement se communique aux fibres qui servent aux organes de la parole, qui ainsi reçoivent une disposition pour produire le même effet.

Cela étant on conçoit facilement comment un enfant apprend le langage de son père, & comment il prononce avec le même son, & de la même manière les paroles qu'il entend. Son père en lui présentant du pain ou quelque autre chose, à son vent fait soulever à ses oreilles ce mot *pain*. Ainsi comme nous avons dit ci-dessus, l'idée de la chose que l'on entend *pain*, & le son des lettres qui composent ce mot se font liées dans la tête ; de sorte qu'il est porté à dire ce même mot en voyant du pain ; il se trouve disposé à le prononcer, & à le lire, l'expérience lui aient fait connaître que la *figure* présente et mot ou lui ce devant. C'est ainsi que plusieurs enfants apprennent à parler ; mais il y a bien de la différence entre les en-

Il y a trois moyens de le faire. Le premier est l'expérience. On peut connaître sur un double cru qui produit bien : savoir que de quelle manière ils s'expriment : quel usage ils donnent à leurs paroles ; ce qu'ils aiment ; ce qu'ils évitent. Si on ne peut avoir leur conversation, on a les livres où l'on parle ordinairement avec plus d'exactitude, ainsi le scrupule de le faire de corriger les mauvaises façons de parler qui se glissent dans le discours. La manière d'être plus des mêmes mots qu'on entend communément, & est difficile qu'il n'en échappe quelques-uns dans la conversation. Dans la composition lorsque l'on veut son ouvrage, on fait usage de quelques expressions qui y font un accord sur ce qu'on s'en propose.

Le second moyen que nous avons pour connaître le bon usage est la raison, comme je vais le faire voir. Toutes les langues ont les mêmes fondemens que les hommes bestes, si par une avastere favorable à celle qui nous avons choisie, ils ont été obligés de se faire une nouvelle langue. L'on peut par la connaissance que nous avons donné de ces fondemens, se rendre maître de juger d'une langue, condamner les lois de l'usage qui sont opposées à celles de la nature, & de la raison. Si l'on n'a pas droit d'en établir de nouvelles, on a la liberté de ne s'y pas tenir de celles qui sont mauvaises. Les langues ne se peussent que lorsqu'on commence à raisonner, qu'on a une de langage les expressions qu'on usage conçoit y a introduites, qui ne s'apprennent que par des voix humaines, & par une connaissance exacte de l'Art que nous avons. Quand on se sert que d'expressions justes les langues se conçoivent, & le bon usage, & ainsi parait de parler ainsi, des recherches

manière de parler établit l'usage de celles qui sont raisonnables. C'est de cette manière que la langue Grecque s'est polie, & qu'elle est devenue être ce qu'elle est la plus belle & la plus parfaite de toutes les langues. On sçait que les Grecs se donnaient entièrement à la science des mots; leurs Philologes mêlaient la Grammaire avec la Philosophie, & en faisoient une partie de leur étude. Ainsi venoit qu'ils dans leur langue ce qui choquoit la raison & les oreilles, ils cherchoient de l'éviter en cherchant des expressions plus raisonnables & plus convenables. Ce langage qu'ils se formoient dans les cabinets de plusieurs écoles, passoit bien-tôt dans les conversations de peuple; car les Grecs, & surtout les Athéniens, avoient une passion prodigieuse pour l'éloquence. Ceux qui leur présentoient des discours étudiés étoient écoutés avec admiration. Mais si un des grands différenciers d'Athènes étoit ce peuple étant accoutumé à entendre parler d'une manière belle & polie, se parlait que poliment.

Dans l'établissement de langage, la même chose nous arrive si dans les Chapitres précédents ne préfère qu'un petit nombre de lois: les autres dépendent de la volonté des hommes. Tous le monde ne se propose qu'une même fin en parlant, & c'est de se faire entendre par d'autres hommes. Il faut de choisir ceux qui plaissent mieux les discours qui se rapportent entre les manières de se parler d'une même langue. Néanmoins quelques libertés que les gens de cette langue aient pu la souffrir, on y apperçoit une certaine uniformité qui regne dans toutes les expressions, & de certaines coutumes qui y sont observées. Les hommes sont ordinairement les coutumes qu'ils ont coutume d'être; c'est pour quoi bien que la parole

peut presque certainement du caprice des hommes. On remarque comme il a été dit, une certaine uniformité dans son usage. Si on sçait donc que les Grecs qui ont écrit son, font de tel Genre, quand ils doivent du Genre de quelque autre nom, si l'on des le compare avec ceux qui se terminent de la même manière, & dont le Genre est connu. Lorsqu'on se voit être alloué, à la troisième personne du passé simple d'un verbe qui est proposé, se doit tenir en a je considère son infinitif. S'il est en ce, je n'ay plus de difficulté, sçachant que dans cette langue tous les verbes qui ont un semblable infinitif, terminent en a la troisième personne de ce temps.

Cette manière de connaître l'usage d'une langue par la comparaison de plusieurs de ses expressions, & par le rapport que l'on suppose qu'elles ont entre-elles, s'appelle Analogie, qui est un mot Grec qui signifie proportion. C'est par le moyen de l'Analogie que les langues ont été fixées. C'est par elle que les Grammaticiens ont tirés les règles, & le bon usage du langage, ont été tirés des Grammaires qui sont en-elles lorsqu'elles sont bien faites, puisque l'on y trouve ces règles qu'on se voit obligé de chercher par le travail constant de l'Analogie.

Deuxes trois manières pour reconnaître le bon usage, le plus assuré est l'expérience. L'usage est toujours le maître. On doit choisir les expressions les plus raisonnables, & c'est par ce choix que les langues se purifient de ce qu'elles ont d'injure. Mais lorsque l'usage ne nous présente qu'un seul mot, & qu'un seule expression pour exprimer ce que nous sommes obligés de dire, la raison même veut que nous recourons à la coutume qui lui est contraire, & nous ne pouvons point en employer cette co-

gouffes, quelques manières. Car en cette occasion le maître des Jurisconsultes se trouve véritablement d'accord avec son fils. L'Analogie n'est pas la maîtresse du langage. Elle n'est pas descendue du Ciel pour en établir les lois. Elle impose seulement quelques-unes des lois de l'usage. Mais est-elle la seule, & l'obligatoire ?

Pour apprendre parfaitement l'usage d'une langue, il ne faut étudier le genre, & remarquer les idiomes, en manières de parler qui lui sont particulières. Le Genre d'une langue consiste en de certaines qualités, que ceux qui la parlent affectent de donner à leur fils. Le Genre de notre langue est le naturel de la nation. Les François recherchent en quelque façon le fillet, & sont fort différents en cela des Orientaux qui n'ont de l'estime que pour les expéditions militaires, & qui donnent beaucoup à penser. Les idiomes distinguent les langues les uns des autres, aussi bien que les mots. Ce n'est pas assez pour parler François de s'empêcher que des termes François : car si on s'empêche ces termes, & qu'on les dépose, comme seroit un Allemand, de sa langue, c'est parler Allemand en François. On appelle Hébraïste les idiomes de la langue Hébraïque, Helléniste ceux de la langue Grecque, & ainsi des autres langues. C'est un Hébraïste qui de dire *maison des rois*, au lieu de dire la plus grande de toutes les maisons : & de marquer une distinction par la répétition d'un substantif, comme dans ce discours : *Moi le roi dans l'Arche, Roi, & Roi*, de tous les animaux pour dire, *Moi le roi des animaux de tous les animaux*. C'est un Helléniste, qui de se servir de l'adjectif au lieu des noms, mais cet idiome il trouve aussi dans notre langue, qui a une note

grande conformité avec la Grecque. Les expressions qui ont été rejetées par l'usage nouveau, et qui font ainsi particulières aux anciens Auteurs se trouvent de la même. Chaque Princesse a son idiosyncrasie, et il n'est pas facile de qu'on en. Tira-Live dans l'épigramme est le pur, et n'a pas par sa filie de celui de la ville de Padoue dont il tira son nom. La même chose admet Pollio, selon Quintilien.
 * La Tira-Live avec son nom de son pur et son filie admette quand on l'attribue à.

CHAPITRE XV.

De la pureté du langage.

Plusqu'il se faut donc soigner à la pureté de l'usage, nous devons étudier avec soin la voie pour les différents usages. La première chose doit être des mots particuliers, dont il faut se garder avec exactitude les idées propres pour ne les employer que dans leur propre signification : c'est à dire pour signifier exactement les idées auxquelles ils ont été attachés par l'usage. Outre cela il faut faire attention à toutes les idées accessoires du mot dont on se sert, de crainte de prendre le noir pour le blanc, ou donner une idée basse d'un chose qu'on a dessein de relever et de faire paraître.

Il y en a qui croient que pour bien parler il faut de n'employer que des mots qui soient usés par l'usage : il faut remarquer cela prendra le mot dans la signification précise que leur donne l'usage, comme nous venons de le dire. Pour faire le Princesse du Roi, ce n'est pas assez de représenter un usage avec deux yeux, un nez, une bouche ; il

Les exprimer les traits du visage de Roi. On s'est
 toujours servi de quelques couleurs qu'on charge
 la mémoire de plusieurs couleurs dans les livres et
 pour dont l'éloquence est effrayante : On se trompe
 fort, de ceux qui suivent cette méthode ce n'est
 jamais juste. Car ils accommodent les choses qu'ils
 racontent à ces couleurs. Sans le souvenir du lieu où
 les actions de qui ils les ont prises les auteurs se
 plaignent : ainsi leur discours est semblable à ces her-
 bes qu'on achète chez les Juifs, qui ne font
 jamais si justes que ceux que l'on fait pour les
 Leds. Il est aussi bizarre que ces peintures qui
 sont faits de telle pièce rapportée, comme de ce
 qu'il y a de différentes couleurs, et de quantité
 d'autres bagatelles qui n'ont aucun rapport avec
 avec la figure qu'elles représentent.

Les phrases dans le style, sont comme les pièces
 dans un habit, une marque de pauvreté; elle
 servent ou simplifient les pièces vaines et
 discours; ce n'est quand on est gâté de phrases
 on ne dit rien jamais avec. C'est pourquoi on se
 voit Peuples le plus agglomération du chagrin de
 l'âme qui rejette un objet si horrible.

*Et ce si pour dans un a vers indifférent
 De la chose au monde souffrent une phrase spirituelle.
 Le ferois comme un autre, et sans chercher si l'âme
 F'auroit toujours des yeux pour les cœurs au l'âme
 fait;*

*Si je le dirai plus de miracles spirituels,
 Et trouverait lire-ils, à mille autre phrases.
 Si je trouverais un objet spirituel,
 Et trouverais l'âme, plus beau que le Soleil.
 Et je parlais toujours de d'âme, et de monde
 De chef d'œuvre des cœurs, de beaux sans p'-*
 rella

*diret tout ces beaux mots sansment sans au hazard
 le parler aiffément, sans genre, & sans art.
 Et ce n'est pas tout fait, & le beau & le verté,
 Dans ces l'art de ces beaux mots en parler Malherbe.*

Ce n'est pas assez de choisir des termes obscurs, & propres, leur liaison doit être raisonnable, sans celle en discours d'autres autres formes, non plus que les lettres d'impression que les jureurs ont inventé pour une table, car les idées de chaque mot en particulier peuvent être mal-données, & ne faire cependant aucun sens raisonnable; parce que les idées subsistent les uns liés joints par l'usage sans être compréhensibles. Ces deux idées qu'on se veut faire un bon, l'un i l'un sont claires. On conçoit bien ce que c'est qu'être quarré, ce que c'est qu'être rond; mais confondre ces deux idées en disant un quarré rond, on dit une chose qui ne peut pas être conçue. On ne peut pas comprendre qu'on change de genre, cependant ces deux mots heurter, & qu'on soit un-temps, ni qu'on desira le à cheval, quand on y moult. Lorsque la signification de deux idées n'est pas si manifeste, & que la liaison de deux termes n'est pas si clairement connue par l'usage que celle de ces termes change de genre, de l'un à cheval, elle n'est apperçue que par un petit nombre de personnes. La plupart de ceux qui entendent prononcer ces paroles heurter l'un sur l'autre par leur écho, & n'apprennent pas qu'elles ne signifient aucun sens raisonnable. De même, jureurs on parler de l'un de l'autre en d'été des yeux. N'est-ce pas une confusion de belles paroles que ne signifient rien.

Le comble des grandeurs fappe tout soudainement,

Qui est celui qui peut imaginer ce que le
 l'Amour de ce Vain? Les idées de Gassiole de
 Supplément de construction, il est impossible de les dire.
 On sçait bien ce que veut dire le Poète, mais sçait
 sçavoir il ne le dit pas: Cette faute est plus ou
 moins de jugement qu'une ignorance de langage.
 Ce qui fait voir que pour parler juste on doit sçavoir
 sçavoir pour le moins autant à Bonne son jugement
 que la langue.

Pour le rang qu'il faut donner aux mots lorsqu'on
 les lie ensemble, les ordres les instruisent à sçavoir
 librement et qu'il y faut observer, qu'il n'est pas
 besoin que j'en parle. L'usage ne garde pas toujours
 l'ordre naturel dans certains mots. Il veut que
 place les uns les premiers, il veut qu'on éloigne les
 autres. Les Occidentaux qui sont accoutumés à ces
 jugements se aperçoivent les moindres changements
 mots, & elles en font beaucoup. Nous sommes plus
 touchés de ce qui choque nos sens, que de ce qui
 choque la raison. De trois mots choqués d'un mot
 vain nécessairement que de cette disposition
 mot, pour un mot. Ce défaut est le défaut qui
 n'est pas besoin d'auteur que Dieu y prenant garde.

Le défaut est par lequel l'on fait le bon usage,
 le sçavoir de ce qu'il appartient, & rejettant ce
 qu'il conviendrait. Les vices opposés à la pureté
 font le barbarisme & le solécisme: Les Grammaire
 n'est pas d'accord touchant la distinction de
 ces deux vices. Monsieur de Vaugelas dit que le
 barbarisme est aux mots, aux phrases, & aux périodes;
 & que le solécisme est aux constructions,
 conjugaisons, & en la construction. On croit
 barbarisme en disant un mot qui n'est point Français,
 comme parle pour parle, ou un mot qui est
 Français en un sens, & non pas en l'autre, comme

leur pour l'avenir ; on se sert de ces adverbs pour
 une préposition ; comme de dire *deffus la table* ,
 pour *sur la table* ; on s'ent d'une phrase qui n'est
 pas Française , comme d'aller les voir sur le
 Ciel : au lieu de dire *sur les cieux au Ciel* : je
 n'en suis pas pour ce passage ; comme d'aller les
 Cieux , au lieu de dire , *l'air nous est par delà*
et cetera. C'est un barbarisme de laisser les particules
 qu'il faut mettre , et de mettre celles qu'il faut
 laisser. Par le solécisme qui a lieu dans les déclen-
 sions , dans les conjugaisons , & dans la construc-
 tion ; ainsi des exemples de tout les trois. *Les*
deux pour *les deux* : *si elle* pour *si elle* : *pe n'ai*
peut de l'argent , pour *je n'ai point d'argent* : l'un
 grand verre pour *un grand verre* , *l'air* pour *l'air*
celui , pour *vous avez* , *mais cela* .

Monsieur de Vaugelas remarque qu'il y a bien
 de la différence entre la poésie dans nous autres fran-
 çois , & la poésie dans nous autres grecs
 romains. Un langage pareil de que Quintilien ap-
 pelle *caractere crata* , & un langage autre qu'il
 appelle *diversa crata*. Ce sont deux choses si
 différentes , dit Monsieur de Vaugelas , qu'il y a
 une infinité de gens qui s'entendent nettement , c'est à
 dire clairement , & intelligiblement ces sortes lan-
 ges de nous ; c'est à dire qui s'expliquent si
 bien , qu'à la simple lecture on conçoit tout intui-
 tion : & néanmoins il n'y a rien de si creux que
 leur langage. Comme au contraire il y en a qui
 s'entendent parfaitement , c'est à dire sans barbarisme , &
 sans solécisme ; & qui néanmoins entendent si mal
 leurs paroles , & leurs périodes , & entendent mal-
 lument tout cela qu'on a peine à les entendre.

CHAPITRE XVI

De l'Égrot.

Les plus belles expressions deviennent lorsqu'elles sont prophétées par l'usage de la populace qui les applique à des choses basses : plusieurs qu'elle se fait attache à ces expressions une certaine idée de bassesse, qui fait qu'on ne s'en sert plus sérieusement pour dire les choses qu'on en veut dire. Ceux qui boivent ordinairement les expressions, & c'est ce qui fait partie que les langues changent constamment.

Præ seculis fessis primis manant in arbor.
Præ seculis fessis primis manant in arbor.
Et juvenis non fessis in arbor, viginti

Les personnes de qualité, & les seigneurs ne se contentent pas de parler comme elle, ils remplissent leurs expressions qu'elle garde par le même usage qu'elle en fait. Les hommes de bien ne se contentent pas de s'en servir la qualité : ce qui fait qu'on ne perd pas tous les mots que les seigneurs les seigneurs de leur conversation, ce sont en fait qu'ils se servent de parler comme elle, de quitter la Cour & les villes, & de se tenir dans les villages pour n'être plus que le langage des pasteurs.

Mais enfin comme cette coutume à garder les mots de l'usage, & ce sont à remplir que des gens de parler comme il faut à dire que ce qui est en au dessus du commun ceux qu'on admire.

certain art, on un bon-homme qui leur fait souvent des expressions riches & ingénieuses pour dire ce qu'ils pensent. Avec un peu de soin & d'étude on s'en la rendant des Critiques, mais on ne peut plus se queper un bon-homme qui s'écrit bien. Que peut-on blâmer dans les paroles suivantes : C'est à Cadmus que la Grèce est redevable de l'invention des caractères, c'est de lui qu'elle a appris l'art de l'écriture. On ne peut, dis-je, blâmer cette expression, mais on ne doit pas les éprouver, c'est-à-dire la même chose se espère de être avec eux, même de s'attacher.

*C'est de lui que nous nous en sommes inspirés
De peindre la parole, & de parler aux peuples ;
Le peu les traits de leurs de figures tracés
Dont dans la langue & dans le corps on se professe.*

Ce choix d'expressions riches & heureuses, que ce qu'on appelle l'éloquence, mais encore cela pour rendre un discours agréable, il est nécessaire que l'on y fasse approcher une certaine facilité qu'on remarque dans ces belles langues qu'on appelle en Latin *Eligantia scriptura*. Cette facilité, jointe à la suite, ou ce qu'on appelle de plus près la nature, dont les opérations sont bien de grâces. Ces figures précieuses dont les inventions sont ordonnées, & celles les unes entre les autres, regardent l'art, & chaque les part. Quand un homme a peine à s'exprimer, on travaille avec lui, & on s'efforce une peine de le peindre, on s'efforce d'une manière à rendre de si facile, qu'il semble que chaque mot soit venu par lui à la place, sans qu'il ait eu la peine de l'aller chercher, avec facilité plus ingénieuse. Le rôle d'un homme qui se joue, relâche et quelque manière l'esprit de ceux qui l'écrivent.

Cette facilité se fait aussi dans un ouvrage les fois
 l'un se fait d'exposition nouvelles, que l'on voit
 celles qui semblent recherchées, & qui peuvent le
 manquer sous les deux espèces qui font les choses au
 point. Ce n'est pas que pour le service de romans ou
 romans & romans, il ne soit besoin de travail, mais
 ce travail ne doit pas paraître. L'ouvrage parait
 d'abord & revulsiu. Avant qu'on le voit de qui
 la nature qu'on traite le point, il faut donner à
 son discours ce tout être des conversations. Les
 deux que les lettres parlent dans l'écriture
 avec un air facile & agréable, cela ne sert pas peu
 à être connu dans les sciences, le plaisir qu'on
 prend dans la conversation avec les choses autres.




DE L'ART DE PARLER, LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Il n'y a point de langue assez riche & assez abondante, pour fournir des termes capables d'exprimer toutes les différentes faces sous lesquelles l'esprit peut se représenter une même chose. Il faut avoir recours à de certains moyens de parler qu'on appelle Tropes : on en explique ici la nature & l'invention.



L'étendue de l'esprit des hommes est si grande, qu'ils trouvent souvent les langues  plus bornées. Ils donnent les choses en tant de variantes, ils se les représentent sous tant de faces différentes, qu'ils ne trouvent point de termes pour toutes les diverses formes de leurs pensées. Les mots ordinaires ne sont pas toujours

41 DE L'ART DE PARLER.
justes, ils sont ou trop forts ou trop faibles :
pour exprimer exactement ce que l'on pense, on
est obligé de se servir de cette méthode dont on
quand on s'exprime par le son propre de cette
l'on veut indiquer, on le fait par des signes & par
des circonstances qui sont tellement attachées
pendance, que ces signes & ces circonstances ont
une idée qu'on n'a pu signifier par un son pro-
pre. C'est un soldat, dit-on, c'est un Magistral
c'est un pauvre homme.

Cette règle, régner, servir, comme le

Les objets qui ont entre eux quelque rapport
quelque liaison, ont leurs idées en quelque man-
liées les uns avec les autres. En voyant un soldat
se souvient facilement de la guerre. En voyant
homme on se souvient de ceux dans le village
quels on a remarqué les mêmes traits. Ainsi
de d'une chose peut être entendue par le son
toutes les autres choses avec lesquelles elle a quel-
que liaison.

Quand pour signifier une chose on se sert
d'un mot qui ne lui est pas propre, & que l'usage
appliqué à un autre sujet, cette manière de
signifier est figurée, & ces mots qu'on se
sert de la chose qu'ils signifient proprement
à une autre qu'ils ne signifient qu'indirecte-
ment, sont appelés Tropes, c'est à dire
dont on change & on remplace l'usage, comme
leur nom qui est Grec le fait assez connoître
par son sens. Les Tropes se divisent en deux
espèces, on les appelle, qu'à cause de la
& de rapport que ces choses ont avec celles
dont le propre sens, c'est pourquoi on pourroit

par un air d'opéra de Tropes, que l'on peut même
 que de l'histoire rapporté; mais il a plu aux pro-
 pres Maitres de l'Art de nous élever qu'on peut
 rendre.

CHAPITRE II.

*Liste des espèces de Tropes qui font les
 plus considérables.*

METONYMIE.

LE premier entre les espèces de Tropes, la pro-
 mière place à la *Metonymie*, parce que c'est
 le Trope le plus étendu, & qui comprend sous lui
 plusieurs autres espèces. *Metonymie* se signifie un com-
 paraison ou autre. Toutes les fois qu'on se sert d'un ter-
 me pour en dire un autre, qui est propre, cette manie-
 re de composer s'appelle une *Metonymie*, comme
 quand on dit : César a vaincu les Gaulois; tout le
 monde de Cicéron; Paris est allarmé; il est éton-
 nant que l'on veut dire que l'armée de César a vain-
 qué les Gaulois; Que tout le monde lit les ouvrages
 de Cicéron; Que le peuple de Paris est dans
 une grande crainte. Il y a une si grande liaison entre
 le Chef & son armée, entre un Auteur & ses écrits,
 entre une ville & ses citoyens, qu'on ne peut pen-
 ser à l'un que l'idée de l'autre ne se présente aussitôt.
 Ainsi ce changement de nom ne cause aucun
 embarras.

SYNECDOCHE.

LA Synecdoche est une espèce de Métonymie par laquelle on met le nom de tout pour une partie, ou celui de la partie pour le tout : comme quand on dit l'Europe pour la France, ou la France pour l'Europe : le singulier pour le pluriel en général, ou au contraire le pluriel pour une espèce d'autres en particulier, ou une espèce d'autres pour toutes sortes d'autres. On dit : La peste est en Angleterre, quoi qu'elle ne soit qu'à Londres ; qu'elle est à Londres, quoi qu'elle soit dans toute l'Angleterre. On dit en parlant d'un royaume en particulier, d'un château en particulier : Voilà un bel royaume ; voilà un bel arbre : se faire avec vous l'honneur de la partie pour le tout, & du tout de tout pour la partie à partie.

On rapporte à cette espèce de Trope la liberté que l'on prend de mettre un nombre certain de termes pour un nombre qu'on ne sçait pas précisément. On dira : Cette maison est belle, avec l'indiquelle on a plusieurs, & qu'on n'en sçait pas le nombre. Quand on fait un compte on ajoute ce qui est retranché et qui empêcheroit que le compte ne fut exact. S'il y a quatre-vingt-sept ans que nous sommes, quatre jours : on dit : bonjour, il y a cinquante.

ANTONOMASE.

L'Antonomase est une espèce de Métonymie. Elle se fait lorsqu'on applique le nom propre d'une chose à plusieurs autres ; ou au contraire lorsqu'on

Metaphores donne à une chose particulière un nom
 qui s'étend à plusieurs. Sardanapale étoit un Roi as-
 syrien. Nous un Empereur cruel ; c'est par
 Anacréon qu'on appelle un voluptueux un
 Sardanapale , & que l'on donne le nom de Né-
 ros à un Prince cruel. Cato d'Utique , de Pol-
 le , de Philopote font des noms communs , & qui
 se donnent à tous ceux qui font d'une même pro-
 fession ; cependant on applique ces noms à des par-
 ticuliers , comme s'ils leur étoient propres. On
 dit par exemple de Cicéron , l'Orateur donne ce percep-
 teur à la Rhétorique. Le Poète a fait la descrip-
 tion d'une comète dans le sixième Livre de son
 Géorgique , pour dire : Virgile a fait , &c. Le Philo-
 sophes l'a démontré dans la Métaphysique , au lieu
 de dire Aristote l'a démontré. Dans chaque tra-
 vers qui y excelle par excellence commun , s'en ap-
 propriant aussi la gloire & le nom. Toutes les
 fois qu'on parle de l'éloquence , on pense facile-
 ment à Cicéron , & par occasion l'Albe d'Or-
 tise & de Cicéron se lient de terre , que l'une lui
 fait.

METAPHORE.

Les Tropes sont des noms que l'on transfère
 de la classe dont ils font le nom propre , pour
 les appliquer à des choses qu'ils ne signifient qu'in-
 directement ; ainsi tous les Tropes sont des mé-
 taphores , car c'est ce qui est le plus significatif tran-
 sition. Cependant on donne le nom de Métaphore par
 excellence à une espèce de Trope , & pour lors
 on dit la Métaphore un Trope par lequel on
 met un nom étranger pour un nom propre , que
 l'on compare d'une chose semblable à celle dont

46 DE L'ART DE PARLER,
 on parle. On appelle les Rois les Chefs de leur
 Royaume; parce que comme le chef commande
 à tous les membres de son corps, les Rois commandent
 deus à leurs sujets. L'Éternité même appelle éter-
 nellement le Ciel d'un nom sécheresse; en-ciel d'un
 rais. On dit d'une maison qu'elle est saine, lors-
 que la vie en est saine, & formidable en quelque
 manière à ces agresseurs qui passent sur le visage
 de ceux qui meut.

A L L E G O R I E.

L'Allegorie se fait lorsqu'on parle en sens
 d'une chose sans chose que ce que l'on dit et
 elle, ou sans l'énigme de ce mot le marque. C'est
 une conclusion de plusieurs Métaphores. Il y en a
 un bel exemple dans le Poème de saint Prosper, parti
 à chap. 14. en parlant des effets de la Grâce.

*C'est elle qui servant sur invisible loi
 Sert de l'esprit au grain deus doit naître la foi.
 Lui fait prendre racine, & par ses dantes s'épanouit
 Fait passer paisiblement son germe dans nos âmes
 C'est elle qui d'un bon vent pour le navire,
 Qui le garde sans cesse, & qui le fait avancer.
 Elle a soin que l'âme, au lieu d'être égarée
 N'aille point au hasard en ces sentiers de vieilles
 Qu'un vent de complaisance au souffle a volé
 Ne ramène l'esprit que vers les cieux
 Que le voyage heureux des charnelles délices
 N'écarte point de sa foi dans le torrent des vices
 Et n'ait le bec au jar de l'air de le friser au dédain
 Pour l'invincible feu de son désir ardent
 Ou que, lorsqu'il est sur sa tête suspendu
 Il dédaigne de le le la trajectoire de l'herbe.*

par ses paroles ; au lieu de dire, je les respire
volontiers.

HYPERBOLE.

L'Hyperbole est un Trope qui représente les
choies ou plus grandes, ou plus petites qu'el-
les ne sont dans la vérité. On appelle les Hyper-
boles toutes les verbes ordinaires sont, ou trop
faibles ou trop forts. Il ne se trouve pas pro-
portionnés à leurs idées ; ainsi craignant de ne pas
s'être dit, on dit plus. Comme si je veux ex-
primer la vitesse d'un excellent coureur ; je dis
qu'il va plus vite que le vent. Si je parle d'un
personne qui marche avec une cadence lente,
je dis qu'il marche plus lentement qu'une Tar-
tine. On peut dire que ces expressions sont de vaines
frases, mais ces malinages ont fort souvent servi
qu'ils sont opposés la vérité. Ces Hyperboles
comme il paraît dans les exemples que nous venons
de proposer, sont conçues que la vitesse de l'un est
tant grande, & que la lenteur de l'autre est tant
petite l'un de de premier, qu'il va plus vite que
le vent ; & de l'autre, qu'il marche plus lentement
qu'une Tartine.

IRONIE.

L'Ironie est un Trope par lequel on dit tout le
contraire de ce que l'on pense ; comme quand
on appelle un homme de bien son pire ennemi dont les
vices sont connus. Le ton de la voix avec lequel
on prononce ordinairement les Ironies, & la qua-
lité de la personne à qui on s'adresse que la chose qu'on
lui dit n'est connue pas, sont caractères la prin-
cipale de celui qui parle.

CATACHRESE.

Catéchèse est le Trope le plus libre de tous : on prend la liberté d'imposer le sens d'une chose toute contraire à celle qu'on veut signifier, et le pouvoir s'en arrêter ; comme lorsqu'on dit au cheval *se-re large* ou. La raison n'est point cette expression ; mais la nécessité oblige de s'en servir. *Alors à cheval se en bâton ; Espérance en armoire large.* Un bâton n'est point un cheval. Ces expressions inferment une contradiction ; mais on s'en sert bien.

Voilà les espèces de Tropes les plus considérables : Et c'est à ces espèces que les Poètes rapportent tous les Tropes dont on se peut servir. Je n'ay pu prendre enloger le nombre d'un trostre : Car que l'usage en feroit un très-grand nombre : dans le choix de discours, on s'en se sert de tout ce que l'imagination présente : de même dans la passion on se trouve souvent d'expressions, parce que la colere donne l'avidité de s'arrêter de tout ce que l'on rencontre. Pour éviter l'abus ; lorsque l'on a l'imagination échauffée, on se sert de tous les objets qui se trouvent dans la mémoire pour signifier ce que l'on veut dire. Il n'y a rien dans la nature que l'on n'applique à la chose dont on parle, & que ne fournisse des Tropes au besoin, lorsque les termes propres manquent.



CHAPITRE III.

De *bon usage des Tropes. Ils doivent être clairs.*

C'est particulièrement dans les Tropes qu'on confond les richesses du langage avec le mauvais usage des grande, noblesse, c'est le dérèglement des biens & le mauvais usage des Tropes est la source de quantité de fautes que l'on commet dans les discours : c'est pourquoi il est à souhait de les régler. Premièrement l'on ne doit employer les Tropes que pour exprimer ce qu'on ne pourroit pas exprimer avec des termes ordinaires ; de lorsque la nécessité oblige de s'en servir il faut qu'ils ayent une qualité, dont la première est qu'ils soient clairs & faciles à entendre et que l'on soit sûr que l'on ne se soit servi que pour rendre le discours plus expressif. La seconde est, qu'ils soient proportionnés à l'idée, dont ils font la peinture.

Trois choses empêchent les Tropes d'être clairs. La première est lorsqu'ils sont faits de trop peu de mots de choses qui se trouvent pas ensemble. L'autre de partir d'abord à ce qu'il faut qu'ils expriment pour découvrir la pensée de celui qui parle : c'est en si on appelloit une maison de débauche, les fesses de la jeunesse, on ne pourroit pas mettre le sens de cette métaphore qu'après avoir rappelé dans la mémoire que les fesses sont le lieu de l'Ébrieux proche de l'Asieux fort d'usage au contraire de mépriser cette maison l'école de la jeunesse, et que l'on a voulu signifier est

les esprits. Pour éviter ce défaut, on doit siffler les
 Mots qu'on se choisit insidieusement, & se faire presen-
 ter souvent à son yeux, & de se l'imager par con-
 séquent se présente d'elle-même, sans qu'on la
 cherche. Si voulant indiquer une personne, dont
 le nom ne n'est pas connu, je me serois ridicu-
 le si je me serois de certains signes obscurs qui ne
 feroient aucune occasion facile à ceux qui
 ne connoissent de se former une idée de cette per-
 sonne. Mais ce défaut que l'on évite avec une de-
 ssein dans la conversation, est recherché souvent
 dans une poëse un très-grand nombre d'auteurs. Il y
 a des personnes qui pour se plaindre à chercher font
 leur vers les vers allégoriques, & à les enjoliver
 de choses peu connues pour faire paroître leur eru-
 dition. S'ils parlent d'une Province, ils lui don-
 nent par exemple le nom d'une de ses parties qui
 sera la moins connue. Leur Tropes viennent d'un
 usage de l'Asie, de l'Afrique. Il faut pour les en-
 tendre sçavoir le nom des plus petits villages, de
 toutes les fontaines, de toutes les collines de pays,
 & s'ils parlent. Ils ne seroient jamais accu-
 sés par les uns, mais par ceux de l'aveu de ses
 Rivaux; faisant une vaine montre de la connoissance
 qu'ils ont de l'antiquité.

L'usage du Tropes doit être seulement lié avec
 celle du nom propre qu'elles se servent, & qu'on
 reconnoît par ce dessein, l'usage soit renouvelé.
 Ce défaut de liaison est la seconde chose qui rend
 les Tropes obscurs. Cette liaison est ou naturelle
 ou artificielle. J'appelle liaison naturelle, celle
 qui se trouve lorsque les choses signifiées par les
 mots propres & par les Métaphoriques ont un rap-
 port naturel, qu'elles se ressemblent, qu'elles dépen-
 dent les uns des autres; comme quand on dit d'un

homme, qu'il a les biens d'autrui, pour dire que
 les biens sont froids. On peut appeler *antiphrase* la
 liaison que l'on met et Trope, de son nom propre
 s'appelle l'antiphrase naturelle, celle qui a été faite
 par l'usage. C'est la coutume d'appeler un homme
 avec lequel on ne peut parler, un Arabe : C'est ce
 terme usé, la coutume qu'on a de s'en servir dans
 ce sens, fait que l'idée de ce mot Arabe, vient
 celle d'un homme brutal. Une antiphrase artificielle
 se dit plutôt approuvée qu'une antiphrase naturelle, par
 ce que cette dernière ayant été établie par l'usage
 on y est accoutumé.

L'usage trop fréquent des Tropes est la troi-
 sième chose qui les rend obscurs. Les Métaphores plus
 claires ne signifient les choses qu'on veut dire
 même. L'idée naturelle de ce que l'on s'exprime
 par Métaphore se se présente point à l'esprit qu'on
 prend quelque réflexion, on s'efforce de trouver la
 réflexion, & l'on souhaite que ceux que l'on
 écoute évitent la peine de deviner les paroles.
 Mais quand nous condamnons le trop fréquent
 usage des Tropes, nous parlons de ceux qui sont
 indéterminés : Il y en a qui ne sont pas connus
 eux que les termes naturels ; ainsi il ne se peut
 mais obscurcir le discours.

L'homme doit jamais se servir d'expressions Mé-
 taphoriques, qui ne soient pas connues, les
 autres s'appellent Les Obscures. Un Trope doit être
 celui de choses qui les empêchent de prendre
 change ; & la fin du discours leur doit être
 telle qu'il ne faut pas s'arrêter à l'idée naturelle
 qui présente les termes que l'on emploie. Au lieu
 que d'être en usage, ou de vouloir rendre l'usage
 si à propos être usés, on se contentant point de
 puis le commencement d'un discours ou d'un

jusqu'à la fin d'un de propriétés Allegoriques. Nous ne pouvons concevoir la poésie d'un homme que lorsqu'il nous en donne, au moins quelquefois, des signes certains & qui ne sont point équivoques. C'est ainsi qu'un homme qui ne se joue, & ne parle pas sérieusement, & qui paroit que tous l'on voit voir se briser dans d'autres occasions. C'est ainsi d'ailleurs qu'on va à la messe qui fait le jeu, d'avec un jeu véritable. Ne s'il ne paroit que l'on voit que ce l'homme ne joue ce personnage que pour un peu de temps, & qu'on lui est toujours tout. Quelque chose en regardant qu'un Auteur n'a jamais exprimé l'usage de que par des Métaphores, ou le jeu de l'âme d'une extravagance qui est poétique ironie, à moins que quelque trait de Politique ou Publicité à l'égard de son siècle.

CHAPITRE IV.

Les Tropes doivent être proportionnez à l'idée qu'on veut donner. Cette idée doit être raisonnable.

L'usage des Tropes est absolument nécessaire. Le poète qui s'occupe des mots, ou à l'air ne s'occupe pas. Si je veux donner l'idée d'un rocher dont la hauteur est extraordinaire, ces termes grand, haut, élevé, qui se donnent aux rochers d'une hauteur commune, n'en font qu'un plus ou moins : mais disant que ce rocher s'élevé au-dessus de la cime, s'élevé de cime en cime, la plus élevée de toutes la nature, l'idée de ce mot s'élève qui revient à un homme qui est au-dessus des autres, forme l'idée de la hauteur extraordinaire que

je ne pourrai exprimer d'une autre manière que par cette hypothèse. On dit plus, de crainte de ne pas dire assez. Mais il faut appeler beaucoup de simplicité dans ces expressions, & prendre garde qu'il y ait toujours quelque proportion entre l'idée naturelle du Trope, & celle que l'on se donne de devant; autrement ceux qui écoutent s'imaginent toute autre chose que ce que parle l'orateur. Si on parle d'une vallée merveilleusement profonde, on dit qu'elle va jusqu'à aux enfers; en parlant d'un rocher qui est percé, on dit qu'il marche à l'enfer; qui ne veut pas dire qu'il parle d'une vallée d'une profondeur prodigieuse, & d'un rocher d'une merveilleuse hauteur; il faut tout prendre garde que le Trope ne donne l'idée toute contraire à celle qu'on veut donner; que voulant faire pleurer on ne fasse rire, & si l'orateur veut en se fier donner une idée ridicule comme est celle-ci: *Monsieur Caron le Rajah est en enfer.*

Il y a mille manières de transporter les expressions hardies dont on est quelquefois content de se servir. On y peut appeler ces métamorphoses; l'on veut dire à si s'en est servir de ces termes; l'on ne s'exprime plus le plus, présentant au Lecteur, lors on a soin de la répétition; il est évident que le mauvais usage des Tropes est une marque d'un imagination dérangée. Ces figures des expressions font les ouvrages de nos juges & de nos passionnés. Lorsque les objets nous paraissent rares, & que nous les jugeons tels, soit pour leur beauté, soit pour leur utilité grande ou petite nous sommes des novateurs d'images, de mépris, de haïsses d'envie, lesquels nous paraissent par des paroles proportionnées à leur

général, & à indifférence. Si donc les jugemens que nous avons formés de ces objets sont raisonnables, si les sentimens que nous en avons conçus sont raisonnables, si nos discours nous traitent, & découvrent notre faiblesse. Ainsi ce n'est pas assez que les Tropes soient proportionnés à nos idées, mais il faut que ces idées soient justes. Les hommes n'estiment que les grandes choses : c'est pourquoi les Anciens qui prenoient pour fin & pour règle de leur Art la satisfaction de leurs Lecteurs, affectoient de s'exprimer que de grands mots, que de riches Métaphores, que des Hypérboles hardies, pour exciter l'admiration à ceux qui entendoient les choses, & se produisoient aucun effet dans l'esprit de ceux qui les écoutent, qu'une vaine admiration. Les personnes raisonnables se peuvent suffire qu'en bonne mesure d'un regard sur les petites & les grandes choses, que tout les peussent grandir, qu'il étoient aussi bien une faiblesse, que la chose la plus fautive & la plus importante, & qu'il parle de tout avec un style égal.

CHAPITRE V.

Principes des Tropes.

Les Tropes sont une peinture sensible de la chose dont on parle. Quand on appelle un grand Capitaine un *condor de guerre*, l'image du Condor représente sensiblement la force avec laquelle ce Capitaine s'empare des Provinces ennemies, la vitesse de ses conquêtes, & le bruit de sa réputation & de ses actions. Les hommes pour l'ordinaire ne sont capables de comprendre que les choses qui

entrent dans l'esprit par les sens. Pour leur être conues par ce qui est spirituel, il se faut servir de comparaisons sensibles qui sont agréables, plus qu'on ne l'estager l'esprit, & l'exercice de l'application qu'il faut avoir pour dénouer ce qui se sent par les sens. C'est pourquoi les excellents Métaphysiciens prirent des choses sensibles les plus fréquentes dans les sciences. Les figures les Prophètes parlent de Dieu, & se servent continuellement de Métaphores tirées de choses capables à nous être : ils donnent à Dieu des bras, des mains, des yeux, & l'Amour, & de terre, de carreaux, de Rois, & par là font comprendre au peuple le plus simple les idées de spirituelle de Dieu par des choses sensibles & corporelles, comme dit saint Augustin. La figure de Dieu n'a pas dédaigné de parler en quelque manière avec nous qui sommes des créatures paraboliques & nos similitudes. Surtout les gens sans instruction regardent paraboliquement des choses qu'on ne peut pas dire sans de dignes. Les Prophètes ne font pas moins avec de dire de Dieu qu'il habite dans le ciel, & de dire de Dieu qu'il est invisible, & de dire de Dieu qu'il est invisible.

Une seule Métaphore dit souvent plus qu'un long discours. Quand on dit par exemple, que les sens des hommes sont des miroirs de la réflexion, fait par nous. Cette seule Métaphore enferme un sens plus que plusieurs expressions naturelles ne peuvent faire comprendre d'une manière si sensible. Dans ce la par le moyen des Tropes, on peut diversifier le discours. Lorsque l'on parle long-temps de quelque sujet, pour ne pas ennuyer par une répétition trop fréquente des mêmes mots, il est bon d'interrompre les mots des choses qui ont de la liaison avec celles qu'on traite, & de les signifier ainsi par

Les Temps qui font dits le moyen de dire une même chose en mille manières différentes.

CHAPITRE VI.

Les passions ont un langage particulier.

Les expressions qui font les caractères des passions sont appelées Figures.

Our les expressions propres de étrangers que l'usage de l'un s'emprunte pour dire les autres des mouvements de même volonté, aussi bien qu'elles sont parties ; les passions ont des caractères particuliers aux lesquels elles se peignent elles-mêmes dans le discours. Comme qu'on lit sur le visage d'un homme ce qui se passe dans son cœur par le jeu de ses yeux, les rides de son front, le changement de couleur de ses villosités, des les marques folles des mouvements extrêmes de son âme ; les sons particuliers de son discours, les manières de s'exprimer éloignées de celles que l'on prend dans la tranquillité, sont les signes & les caractères des agitations, dont son esprit est ému dans le temps qu'il parle.

Les passions font que l'on considère les choses d'une autre manière que l'on ne fait d'habitude, & dans le calme de l'âme ; elles profitent les objets, elle y attachent l'esprit, et que fait qu'il en est continuellement occupé, & que des objets sont presque comme d'impressions sur lui que les choses mêmes. Les passions produisent souvent des effets extraordinaires ; elles respectent l'âme, & la font passer en faisant par des changements bien différents. Tout

d'un coup elles lui font quitter la considération d'un objet pour en envisager un autre, qu'elles lui présentent, elles le poursuivent; elles l'interrompent, elles le renouvellent; car un mot, les passions font dans le cœur de l'homme ce que font les vents sur la mer: qui semble pousser les vagues vers le rivage, mais les font renverser dans son sein; & quelque dans le même instant s'élever jusqu'au Ciel, & sembler la faire descendre jusqu'au centre de la terre.

Ainsi les passions répondent à nos passions, le discours d'un homme qui est ému ne peut être égal. Quelquefois il est diffus, & il fait une péroraison inutile des choses qui sont l'objet de sa passion; & d'autres fois il est en ces termes différent. Une multitude de discours est corrompue, les expressions en sont presque toutes choisies sans être à la fois; il est interrompé d'interrogations, d'exclamations; il est interrompé par de longues digressions, & est diversifié par une infinité de tours particuliers de de manières de parler différentes. Ces tours, & ces manières de parler sont aussi faciles à distinguer d'avec les figures de parler ordinaires, que le train d'un village semé d'arbres, ou d'un village élevé & escarpé.

Ces tours qui sont les caractères que les passions marquent dans le discours, sont ces figures de lettres dont parlent les Rhétoriciens, & qu'on distingue sous des manières de parler d'origine de celle qui sont nouvelles & artificielles: c'est à dire différentes de celles qu'on emploie quand on parle sans intention. Cette distinction n'a rien d'absolu, & ne mérite une plus longue explication. Nous allons voir l'avantage, & la nécessité de l'usage de ces figures.

CHAPITRE VII.

Les figures font utiles & nécessaires.

Trois raisons obligent particulièrement à l'usage des figures. Premièrement, quand on fait parler une personne émue de quelque passion, si on veut faire une peinture exacte de cette passion, on doit donner à son discours toutes les figures propres, & le rendre en la manière qu'une personne animée d'un mouvement sensible, égaré & transporté son discours. Les habiles Poëtes pour exprimer les passions, & les mouvements de ceux dont ils font le portrait, donnent à leurs personnages les traits qui leur conviennent jamais de laisser ces passions, & ces mouvements, lorsqu'ils par conséquent en font les indices.

Les passions, comme nous avons dit, se peignent elles-mêmes dans les yeux, & dans les paroles. Les expressions de la colère & de la gaieté, se peuvent être sensibles : ces passions ont des caractères distinctifs. C'est donc en vain qu'on les peindrait autrement, ou par des couleurs, ou par des paroles, si on n'exprime dans la Peinture, & dans le discours les traits, & les figures par lesquelles elles se distinguent elles-mêmes de tous des autres.

La seconde raison est encore plus forte pour l'usage des figures, & la nécessité de l'usage des figures. On ne peut pas peindre les actions, si on ne les peint couchés.

Si voir au lieu de l'écriture est,
 l'écriture est voir.

Les hommes se peuvent remarquer que sont formes touchées, s'ils n'apprennent dans nos écoles les marques des émotions de notre âme. Les mais sont concertés des sentiments de sympathie pour une personne dans le village est ainsi : à lui avoir des yeux abîmés ou bangars de larmes peut causer et seruire. Il faut par la même raison que le diable porte les marques des passions que nous ressentons, & que nous voulons communiquer à ceux qui nous écoutent.

Les hommes sont liés les uns avec les autres par une merveilleuse sympathie, qui fait que nous sommes d'une communauté avec nos voisins. Nous nous revêtons des sentimens, & des affections de ceux avec qui nous vivons, à moins qu'il n'y ait quelque obstacle qui rende le cours de la nature : & cela se fait parce que notre corps est tellement disposé par la seule suite d'une personne en celle d'un autre : être long, & nous donne quelque transport de cœur. Une personne qui fait paroître de la tristesse sur son visage d'une de la tristesse, si elle donne quelque marque de joie, ceux qui s'en approchent, prennent part à cette joie. C'est un effet merveilleux de la sagesse de Dieu, qui nous a fait communément pour lui ; & en second lieu les uns pour les autres. Car comme les passions font agir l'un pour rechercher le bien & éviter le mal, la nature par cette sympathie nous porte à combattre le mal que nous voyons avec qui nous vivons, & à leur procurer le bien qu'ils souhaitent. Ainsi presque nous ne parlons presque jamais que pour communiquer nos affections avec les autres. Il est évident que pour rendre notre discours efficace il faut le ligaturer, c'est à dire, lui donner les caractères de nos affections, qui sont

captivées, se commencent comme sous le
 coup de la dire à ceux qui nous entendent parler.
 Quant cela concerne les mouvements des passions sous
 différents aspects, quand ils sont mêlés, &
 qu'ils ne font point accompagner de quelque grand
 de douleur, on auroit les discours naïves, c'est à
 dire, qui servent l'ame, & lui inspirent de diffé-
 rents mouvements : c'est pourquoi un discours qui
 est de plusieurs sortes de figures, est froid &
 languissant.

La troisième raison que nous avons pour pour-
 voir l'usage des figures, est encore très-considéra-
 ble. Les animaux s'avent de défendre, sans nous accu-
 ser de quelque chose par la force ce que leur est utile. Ceux
 qui croient que ce ne soit que des machines, mé-
 ritent également ce nomme. Leur corps est tel-
 lement organisé, que sans avoir besoin d'un es-
 prit qui les dirige, ils peuvent se défendre, & com-
 battre pour leur conservation. Nous-mêmes nous
 sommes ainsi que ces machines. Les parties & par-
 ticulières de l'ame, se disposent en la manière qui est
 propre pour éviter les injures. Le corps prend des
 postures propres à attaquer, & à se défendre ; les
 yeux se lèvent vers le ciel pour conserver la
 tête. Les pieds s'abaissent pour soutenir le corps
 & le rendre capable de résister aux efforts de l'air
 adverse : Les bras se redressent pour frapper
 avec force ; Tout le corps se plie, se courbe, se
 tord, soit pour éviter les coups qu'on lui por-
 te, soit pour se porter lui-même sur son ennemi,
 & le combattre. Tout cela se fait naturellement, &
 presque sans aucune réflexion.

Il ne faut pas s'imaginer que les figures de Rho-
 ritorique soient seulement de certains tours que les
 Rhéteurs aient inventés pour enrichir le discours,

32 DE L'ART DE PARLER.

Dieu n'a pas voulu à l'usage de celui qui a besoin de secours : si le corps agit de lui-même, & se défend naturellement pour repousser les injures ; l'ame aussi se défend : l'a nature ne l'a pas faite sensible aux autres qu'à l'usage. Toutes les figures qui remplissent le discours quand elle est coram, ont le même effet que les postures du corps : si elle leur propre pour se défendre des attaques des autres coupables, les figures de discours pour vaincre ou décrier les esprits. Les paroles sont les armes spirituelles de l'ame, qu'elle emploie pour persuader ou pour dissuader. Je ferai voir l'efficacité de la force de ces figures dans ce chapitre, que j'aurai donné la définition de chacune en particulier, l'on ne peut pas marquer toutes les figures que les passions font prendre au corps. Il n'est impossible de parler de toutes les figures de ma langue se font dans la passion pour couvrir le discours. Je parlerai seulement des plus remarquables, qui sont celles dans les Maîtres de l'art de l'oratoire.

CHAPITRE VIII.

Liste des Figures.

Pour entrer dans une véritable connaissance de toutes ces figures dans notre langue latine, il suffit de remarquer que ce sont des marques ou manières de parler que la passion fait prendre, comme nous avons de le dire. Ces figures sont différentes, les Maîtres de l'art les ont divisés en des noms différents. Il est très-peu important pour le principe de l'éloquence de savoir le nom de

moins ces figures : comme il n'est pas nécessaire pour bien combattre que l'on sache le nom de toutes les parties qu'un corps adroit de bien entendre prend dans le combat. Cependant comme c'est un langage ordinaire dans les sciences, il y a quelque nécessité de ne pas ignorer ce que veulent dire tous ces termes, ainsi l'on ne doit pas trouver mauvais si je m'arrête à les expliquer. Les réflexions que j'ai faites sur ces explications ne seroient peut-être pas inutiles.

EXCLAMATION.

L'Exclamation doit être placée à son tour la première dans cette Liste des figures, puisque les passions commencent par elle à se faire sentir dans le discours. L'exclamation est une voix poussée vers le haut. Lorsque l'ame vient à être agitée de quelque violence inattendue, les esprits s'ébranlent dans toutes les parties du corps surtout en abondance dans les muscles qu'elle remplit vers le conduit de la voix, & les font enfler ; ainsi ces cordes étant ébranlées, la voix sort avec plus de violence & s'éparpille sur tout le corps de la passion dans celui qui parle et frappé. Chaque fois que s'éleve dans l'ame un sentiment d'une exclamation. Le discours d'une personne passionnée est plein d'exclamations semblables : Hélas ! ah ! mon Dieu ! ô Ciel ! &c.

DOUTE.

Les mouvements des passions ne font pas encore changer de incertains que les lois d'une métaphysique, mais ceux qui s'abandonnent à la violence de leurs passions sont dans une perpétuelle

inquiétude. Tantôt ils valent, tantôt ils ne valent pas. Ils peussent un docteur, & puis se quereller. Ils s'opposent, & ils se rejoignent qu'en autre temps. Soit au lieu d'acquiescer mutuellement de leur passion pour le bien d'un différent chose. Elle les tient suspendus dans l'incertitude continuelle, & se joint d'eux comme les vents se joignent des vagues de la mer. La fin de qui représente dans le discours ces incertitudes est appelée doute, dont vous avez vu bel exemple dans la personne que fait Virgile des inquiétudes Dido sur ce qu'elle devoit faire, quand elle se abandonne par Enée.

*Mais à quel point elle, au sein de sa misère,
 Quel projet de fortune me refuse-t-elle à faire ?
 Que les Dieux sur moi, mon sort favorable
 Feroient-il s'opposer au hazard d'un refus ?
 Que dans l'incertitude de son sort d'acquiescer
 Mépris la recherche, & de la voir la pauvre
 Je n'en supplie à la honte des vices
 Implorer la pitié des superbes Troyens ?
 Trop exemple Dido, puis-je après cette injure
 Me puis-je contondre avec ces vaines paroles ?
 Et comment mes soupçons pourraient-ils venir
 Cesse de qu'on me bien-faire n'est pas rien et
 Que bien mal-jouissu jusqu'au bout de la terre
 Et ce tout mes soupçons leur desolent la guerre ?
 Mais comment voudraient-ils à traverser les dards
 Pour faire en moi un grand mal de des bords de la mer ?
 Que que leur dard, & que que leur propre mal
 Ont à peine avancé du sein de leur patrie ?
 Et comment donc, puis-je refuse en l'état où je suis
 La mort d'un homme si mal qu'elle à ces enfants*

E P A N O R T H O S E.

UN homme instruit ne se contente jamais de ce qu'il a dit, & de ce qu'il a fait; l'ardeur de son amour-propre le pousse toujours plus loin: ainsi le moins qu'il emploie ne lui semblant point assez de ce qu'il souhaite; il condanne les premières expressions, comme étant trop faibles, & corrige son discours, y ajoutant des termes plus forts.

Mais, cruel, tu n'es point le fils d'une Déesse;
 Tu sages en nousant le lait d'une chèvre;
 Et le Cantose afferme s'agrandissant en sa vie;
 Tu se l'aveit & le complot dans que ser caillou.

Le son de cette figure est Grec & signifie Corinthe.

E L L I P S E.

UN Me passion violente ne permet jamais de dire ce qu'on veut et que l'on voudroit dire. La langue est trop lente pour suivre la vitesse de ces mouvements: ainsi dans le discours d'un homme que le contentement l'on se trouve qu'on se dit que la langue n'a pu poursuivre dans la précipitation de la passion. Quand le mouvement de conception est interrompu, ou couronné d'un autre état, la langue quitte son propos d'autres paroles qui s'écrit plus de liaison avec celles qui précèdent. Dans l'écriture, ce propos, lequel est si utile comme son objet, se lui dit qu'on se parle amoureusement, que le Traducteur François a rendu si heureusement par ce mot le plus. Car la nature de ce propos est si forte

RÉPÉTITION.

La Répétition est une figure fort ordinaire dans le discours de ceux qui parlent avec chaleur, & qui desirant avec passion qu'on écoute les choses qu'ils veulent faire entendre, quand on est au présent de son discours, ne se souvient pas de les faire avec toute bassesse, en lui jette plusieurs coups, & de crainte qu'on s'en laisse pas passer qu'on n'ait dit, on lui en jette plusieurs. Aussi en parlant, si l'on craint que les propositions passées n'aient pas été entendues, on les répète, ou bien on dit les mêmes choses en différentes manières. La répétition occupe l'esprit de ceux dont elle s'est servie inutilement. Elle inspire souvent les choses qui sont faites dans l'ardeur, & si elle ne fait pas révéler qu'on s'en occupe, on se parle souvent de ces choses. La répétition se fait en deux manières, ou en répétant les mêmes mots, ou en répétant les mêmes choses en différents termes. Des Vers de David dans lesquels il parle de l'insouciance qu'il a fait les nouvelles que Dieu lui a faites de le secourir, servent d'exemple de la première espèce de répétition.

Les larmes de son amour sont des larmes nouvelles,
 Je plains dans mon malheur, je l'attai pour avoir
 Je plains ses deux passés sangs mes querelles,
 Il ne sera nul jour ce qui d'aujourd'hui est.

Pour exemple de la seconde espèce, j'ai choisi ces beaux Vers de Gise Proser, dans lesquels il exprime en différentes manières une seule vérité, que nous et l'homme ont un bien que par le secours de la Grâce divine.

Grand Dieu, quoique l'appaisé aux cœurs accablés
 nait.

Et l'homme fait le bien, Toi seul le lui fais voir.
 Ton Esprit pénétrant dans les replis du cœur
 Penfais la bonté de son Dieu Seigneur.
 Tu le vois tout devant et que tu le vois derrière
 Pour en remplir les vœux, comme tu le vois au
 delà;

Tu nous livres toi dans par tes puissants secours.
 Tu fais notre route, et l'on ne peut s'écarter
 Et dans ce double prix qui nous ouvre le passage
 Chacun par son chemin se rendant à la Cour.

En reprenant les mêmes paroles, on les peut dire
 sur avec une dextérité le répondant les mots
 autres, elles s'élèvent une cadence agréable aux oreilles
 les tendent à parler dans le livre suivant de
 répétitions, qu'on peut nommer des répétitions
 rithmiques.

P L E O N A S M E.

Pleonasme, c'est quand on dit plus qu'il
 n'est nécessaire, comme quand on dit : le
 chemin de nos pères. Ce mot vient d'un
 Grec qui signifie superabundant.

S Y N O N Y M E.

Synonyme, c'est quand on exprime une
 même chose par plusieurs paroles, qui
 ont même signification; ce qui arrive quand
 le langage se suffit pas en soi-même, on le fait
 avec les autres qu'on s'ajoute pour étendre
 le sens.

*Impensé. Allé, regardé, regardé: Il s'en est allé,
et après la suite, il s'est échappé.*

HYPOTYPOSE.

L Et objets de nos passions sans presque être
jamais présents à l'esprit. Nous croyons voir
à nos côtés ceux qui ont fait une suite impensable
de nos vices:

— Illes vides absentes autem videtur,

*Les vides, je les vois d'appeler en langage,
Cause des vices impensable. Cui.*

C'est pourquoi toutes les descriptions que l'on
fait de ces objets les vices de nos vices. Elles sont
appelées hypotyposes, parce qu'elles figurent les
choses, & en font une image qui nous tient
de choses mêmes, c'est ce que signifie ce mot Grec
hypotyposis. David, parlant du Seigneur que Dieu
lui devoit donner contre les ennemis, & que la foi
& son espérance lui tenoient présents: il s'exprime
de, comme si les ennemis étoient de), et non
à sa droite.

Tu es devant, les vides qui tendent

En beaux plans d'espérance:

Tu vois leur être ennemis,

Et malgré leur regard sans te voir ils se regardent.

DISTRIBUTION.

L A Distribution est une espèce d'Hypotypose.
L'on peut être laïque. L'on fait un distributeur.

90 DE L'ART DE PARLER:
 ment des parties de l'objet de la passion. Etant
 nous en serons usés en exemple, lorsque dans
 le mouvement de son indignation, comme les pé-
 cheurs, il fait une vive peinture de leur iniquité.
 Leur parler est comme un javalire envenimé, qui se fait
 servir de sa langue pour frapper avec adresse. Il
 est sur leurs lèvres un venin d'aspic, leur bouche
 est remplie de malédiction et d'aiseux, leurs pieds
 sontelés et légers pour répandre le sang.

ANTITHÈSES ou OPPOSITIONS.

Les Antithèses ou Oppositions, les Compar-
 sons, les Similitudes qui sont des Figures par-
 ties à représenter les choses avec clarté, sont en
 effet de cette sorte impetive que fait sur nous
 l'objet de la passion que nous aimons; de sorte que
 conséquemment il est facile de parler clairement
 exactement, l'un après devant les yeux de l'au-
 tre. On sait que les choses opposées se sont en-
 chevées avec les autres; la blancheur de la
 neige de la noirceur. Voici un exemple d'une
 antithèse que je tire de saint Prosper, qui dit
 parlant de ceux qui agissent sans être guidés par
 le Saint-Esprit,

*Leur ame en cet état trouble au s'avaugant,
 Au ventant monter rapide, & perd sa aveugle.
 Comme elle fait l'attrait d'une lueur aveugle
 Au lumière d'effrayeur, & la rend troubleuse.*

SIMILITUDE.

Pour la Similitude, je ne puis choisir un plus
 bel exemple que celui que je remarque dans

la Paraphrase qu'a fait Monsieur Godeau du premier des Psaumes de David, où il est parlé du Labeur des Justes.

*Comme sur le bord des ruisseaux
 Un grand arbre pleure de sa racine de sa nature
 Malgré le chaud soleil qui consume sa verdure,
 Et de frais vents les ans enrichit ses rameaux,
 Ainsi ces hommes heureux fleurissent dans le sein de
 Dieu, et croissent sans qu'on veuille surplaire,
 Et qui constamment se répandre
 A ses nobles projets, à ses justes desirs.*

II. COMPARAISON.

Il n'y a pas grande différence entre la Similitude et la Comparaison, si ce n'est que celle-ci est plus aisée, comme il paroît dans cette Comparaison, par laquelle David fait connaître qu'il préfère les lois de Dieu à toutes choses.

*L'air me parait moins désiré,
 Que les devoirs Commandez par
 Pour moi les richesses d'argent
 N'ont rien qui leur soit comparable,
 Et le ciel le plus beau est sans d'autant pour moi
 Après de sa divine loi.*

Remarque deux choses dans les Comparaisons : La première que l'on ne doit pas chercher un rapport exact entre toutes les parties d'une Comparaison, & le lier dans ce cas. On y fait entrer de certaines choses qui ne sont plurielles que pour rendre ces Comparaisons plus vives, comme dans la comparaison que Vir-

92 DE L'ART DE PARLER.

Je fis de ce jeune Liguorien unen par Car^{te}
avec une Colombe qui est entre les serres d'
Epervier, après avoir dit ce qui est de principes
surquoi tombe la Comparaison, il ajoute :

Tout ceur, & vusâ l'homme ab arbore plant

ce qui n'est point de la Comparaison, & qui
sero qu'à faire une peinture sensible d'une Colom-
be qui est déchirée par un Epervier. Je fais la
même remarque au sujet de ces admirable Péc-
pour le défendre contre la critique de ceux qui
dissent les Comparaisons comme étant bair-
Mais c'est avec bien de l'art que dans son Dis-
tance les Comparaisons de choses simples, & de
délivrer l'esprit de son Lecteur, que la grande
la dignité de la matière avoit tenu dans une
faire application. Et pour reconnaître qu'il
en ce dessein, on n'a qu'à considérer les Com-
paraisons de les Grecques qui sont au nombre
de grandes de révéler.

S P E N S I O N.

Lorsqu'on commence un discours de
l'art que l'Auditeur ne sçait pas ce que
dire celui qui parle, & que l'attente de quel-
chose de grand le rend attentif, cette figure
appelée Suspension. En voici une de Socrate
les anciens Socratiques. Il parle à Dieu.

Les ombres de la nuit à la clarté de jour :
Les transferts de la rage aux douleurs de l'ame,
Et l'échoit à venir la grande au l'ennemi :
Le plus bruyant etage au celare le plus d'ave :

*Le docteur aux plaques ; le crêpe à la vie ;
 deux lias en une appaître , que le préteur à tout.*

PROSOPOPE'E.

Où dard ton poëlle est violente ; elle tend in-
 lester en quelque façon ceux qu'elle palle-
 de ; pour l'ordonner s'assuetude avec les mots de avec
 les richesses , comme avec des personnes vivantes ;
 ou les fait parler , comme s'ils étoient animés.
 Juste Dieu , possesseur des secrets , protégeant
 par l'ordre de la nature fait crêpé pour au en-
 cour , de que ce crêpé de l'âme sa langue ne
 prenne l'usage de la voix. Il est frêle que Dieu
 crêpe ce miracle à nos paroles ; Ne l'entend-
 pas par , l'effraye , comme il publie ses inven-
 tions , de déclare les secrets de sa main ; si c'est
 un juste effrayement , de-il , contre celui qui n'a
 été dans le crêpé , que veut avoir ; crêpé
 vive crêpé crêpé ce crêpé crêpé qui triomphe
 maintenant dans une œuvre effrayante , après
 avoir chargé ses crêpes de poids de son crêpe.

SENTENCE.

Les Sentences ne sont que des réflexions que
 l'on fait sur une chose qui surprend , & qui
 a une étonnante. Elle se fait en peu de pa-
 roles qui sont évigilantes , & qui réfléchissent un
 grand sens ; comme est celle-ci : il n'y a point de
 acquiescement qui passe long-temps à l'âme
 de il est , en le crêpé de il n'est pas. La réflexion
 que Lucain fait sur l'erreur des anciens Crêpes que
 croyoient que les vents ne sortent d'un corps qui
 peut entrer dans un autre , servira d'exemple d'ac-

Officiers nous que l'agréable insupporte !
Le frayer de la mort, des frayeurs le plus de
N'a jamais fait pâlir en faveur d'autrui,
Qui trouvent leur repos dans leurs réflexions.
De là trait dans leur cœur cette habitude en vie
D'effrayer une mort qui devient sans cesse un
De braver les périls, de braver les combats,
Où l'on se voit en vain au milieu de la mort.

EPIPHONÈME.

Epiphonème est une exclamation qui se fait
quelque sentence ou quelque grand fait se
proposé à la fin d'un discours ; c'est comme
dernier coup de sautoir. Scapper les talons
& une réflexion vive de posséder sur le sujet de
ce-pade. Cet Horatien de Virgile est un Epiphonème.

———— Tentans animis scribentibus ?

Letain fait par une espèce d'Epiphonème
cette plainte qu'il fait faire aux habitans de Rome
en cette situation de leur ville, qui étoit en
deux premiers moments de toutes les guerres
civiles de la république.

Et Rome n'a jamais vu rasser de respirer,
Que leur premier élat d'air se soit levé.

INTERROGATION.

L'Interrogation se fait par une question
libre et sans gêne. La passion peut commander.

LIVRE II. CHAP. VIII. 97

sont vos vœux que l'on veut persuader, & fait
 qu'on leur attribue tout ce que l'on dit. Aussi cette
 figure est merveilleusement utile pour appliquer
 les Auteurs à ce qu'on veut qu'ils accordent.
 Voici l'exemple d'une Interrogation mesurée :
 C'est David qui se plaint à Dieu dans le même
 Hémis, de ce qu'il semble avoir abandonné les
 innocens affligés.

Quel langage, est-ce ainsi que tu veux s'adresser
 Au Juste en sa misère ?

Répond ainsi que tu veux d'un Sauvage & d'un
 Féroce.

Les tendres soins lui s'adresser ?

Il peut sans le faire de son malheur demander,
 Ses causes & sa cause ;

Et dit par le méchant, plus fier que de redire,
 Et de méchant de son plaire.

APOSTROPHE.

L'apostrophe se fait lorsque un homme étant en-
 tendu ou invisible dans le cours de nos ob-
 jets, il s'adresse au Ciel, à la terre, aux rochers,
 aux fleurs, aux choses sensibles, aussi bien qu'à
 celles qui leur sont liées. Il ne fait aucun distinc-
 tion des deux espèces ; il cherche du secours de
 quelque côté ; il s'en prend à toutes choses com-
 me à un relief qui frappe la vue tel est sou-
 vent. C'est ainsi que David, 1. chapitre de 2. Livre
 des Rois & dans plusieurs endroits de la mort de Saül,
 & de Jonathan, fait des invocations contre les
 montagnes de Gelboé ; qui avaient été le théâtre
 de son accident.

Et vous montagnes de Gelboé, que jamais la

DE L'ART DE PARLER.

vous de la plume de votre rasoir, que j'ai vu
au moment de mourir sur vos faibles cicatrices
qui ont servi la suite de tant de Capitaines d'élite
et qu'ont été criblés de leur sang. L'Apollon de la
grâce vous refuse.

PROLEPSE ET PROBOLE.

On appelle *prolepse* deux figures que l'on se
figure l'on présume que les Adversaires
posent des objections ; et *probole* la manière de ré-
pondre à ces objections que l'on a prévues.
Il y a dans l'art de parler un exemple de ces deux figu-
res. Ce sera parler de la destruction future de
Jesse une difficulté qu'on pourra lui proposer, et
répondre. Mais quelqu'un me dira, ce n'est
pas dans les mots, répondez-moi, de quel
de corps dans lequel ils reviennent ? Les figures
sont des, ne voyez-vous pas que ce que vous
avez dans la terre ne reprend point de vie, et
ne se répare point ? et quand vous semez, et
ne semez pas le corps de la plante qui doit naître,
mais le grain seulement, comme de l'herbe qui
ne se répare.

COMMUNICATION.

La Communication se fait lorsque l'on dit
à son Auditeur, qu'on demande quel est
son sentiment, que s'en va-t-il, Messieurs, dans
cette occasion favorable quelle réponse prendrez-
vous que celle que moi-même je disais ?
C'est une espèce de Communication que l'on
fait lorsque dans le même Chapitre de l'Épique
aux Romains, après leur avoir rapporté les

Épée de la Grâce, & les misères qui suivent le Pêché, il leur demande — *Quel fruit tirez-vous donc alors de ces défenses dont vous avez fait votre malheur, puisqu'ils s'avaient pour fin que la mort ?*

CONFESION.

Cette figure est un acte de ses fautes qui engage celui à qui on le fait de pardonner la chose que l'espérance de la douceur donne la hardiesse d'avouer. C'est une figure sur ordinaire dans les Mémoires de David, Principale suivant est dans le Psaume à Dieu dans le vingt-quatrième Mémoire.

*Ne regarde point mes offenses,
 Et suis que de pardon, ils ne valent indigner ;
 Demande ta bonté qui ne se voit jamais
 Plus les pechés sont grands, plus la Grâce est la
 Signe :
 Pour l'amour de toi seul, non pour mon reproche,
 Fais-moi en ta clemence.*

ÉPILOGUE OF CONTENTEMENT.

Quelques fois on accorde libéralement ce que l'on peut refuser, afin d'obtenir ce que l'on demande. Cette figure est souvent malicieuse, comme celle-ci. C'est un Poète Satyrique qui répond à ceux qui le reprochent d'avoir écrité avec trop d'aigreur les Vices d'un bonnet honnête.

*Mais laisse en l'accomplissant le rituel de d'effraye,
 D'un de l'honneur d'honneur d'effraye le poète :
 Et on verra en lui la foi et l'honneur, la probité*

Qu'il ait pris le caducée, Et sa croix d'or ;
 Qu'il ait fait de sa cour, complaisance, affiance, fierté ;
 Où le vent : s'y soufflant, Et fait peser de son tour.
 Mais que pour un mortel qui suppose ses dévies ;
 Qu'il ait fait le miroir exact de tous les devoirs d'un Roi.
 Comme Roy des Rois, qui en l'état de l'empire
 A la tête même s'éleva, Et se bruta d'écarter.

C'est encore par cette figure que pour le cher,
 Et lui donner horreur de sa cruauté, Et
 invier quelquefois un ennemi à faire tout le mal
 qu'il peut faire. Elle est aussi ordinaire dans les
 plaintes qui se font aux amis, comme dans celle
 que fait Aristote dans Virgile à la mère Cyrene,

Quin age, Et d'âge même s'élève avec sagesse,
 Fermais tu m'as vu croître en âge avec sagesse,
 Et sans que je sois devenu maître de mon sort,
 Tu me vois si te reproches de tels lauriers.

Je pris de ce pour exemple de cette figure le Roi
 son seigneur, qui est admirable.

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité,
 Tu ne me ne pourrais plaisir à ceux de ta justice ;
 Mais si tu fais de moi, que parois en de voir
 Ne me parais sans faire obéir la justice.

Où, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
 Ne laisse à mon pauvre que le droit de supplier.
 Tu ne me ne d'appais à ma félicité,
 Et me fais même attendre que je perisse.

Comme ton desir, puisqu'il n'est glorieux ?
 Offense-tu de pleurs qui coulent de mes yeux ?

*Tout s'efface, et est tenu à jamais pour
guerre :*

Palmiers peignent la raison qui s'agrite,

Mais des fleurs quel autre voudra son secret,

Qui se voit tout couvert du sang de Juvénal-

CHRIST

PERIPHRASE.

La Periphraze est un discours que l'on prend pour être de certains mots qui ont des idées différentes ; et pour ne pas dire de certaines choses qui produiroient de nouveaux effets. Cicéron étoit obligé d'écrire que Clodius avoit été tué par Milon, et de son d'adieu. Les professeurs de Médecine, dit-il, étoient capotés de savoir sur Malade, que Clodius disoit avoir été, et le voyant, disoit dans son absence, sans sa participation, et sans son avis, et que chacun avoit attendu de son service d'un air curieux et favorable. Il étoit un romancier, de tout, de de mot à mot.

CHAPITRE IX.

Le nombre des Figures est infini, et chaque Figure se peut faire en cent manières différentes.

Il n'a point été rapporté dans cette Liste les Hypocrites, les grandes Menchises, et plusieurs autres Tropes, parce que j'en ai parlé ailleurs ; et les auteurs de véritables Figures, de quelque sorte des langues oblige d'employer des termes capiteux et bizarres, les mêmes que

Pou est tranquille; cependant on ne s'en sert qu'à l'imitation que durant la passion. C'est dire que les objets nous paroissent extraordinaires, & que par conséquent on ne nous peint de nous dans l'usage ordinaire qui les représentent sans grandeur, ni si peus qu'ils nous paroissent. Quant cela je n'ai pas prétendu parler de toutes les figures; il faudroit d'assez gros volumes pour marquer les caractères des passions dans le discours, que pour copier ceux que les autres passions peignent sur le visage. Les retraces, les plaintes, les reproches, les prières ont en chaque langue leurs figures. Il n'y a point de meilleur livre que son propre cœur; & c'est une folie de vouloir s'en chercher dans les écrits des autres et que l'on trouve chez soi. Si on desire savoir les figures de la colère, qu'on s'en dise quand on parle dans le mouvement de cette passion.

Enfin, il ne faut pas s'imaginer que les figures doivent être toutes semblables aux exemples que j'en ai donnés, & que ces exemples soient comme des modèles sur lesquels on doit former toutes les figures que l'on fera. L'Apôthrophe, l'Interjection, l'Amièble & pareille ont en leur nature un tel point d'art qui les règle; ce n'est point l'Érude qui les doit mouvoir, ce sont des effets naturels de la passion, comme ceux l'ont déjà remarqué. Je la feroi voir encore plus amplement dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE X.

*Les Figures sous comme les armes de l'ame.
Parallele d'un soldat qui combat avec
un Orateur qui parle.*

POUR faire comprendre encore plus clairement ce que j'ai dit ci-dessus, que les figures sont les armes de l'ame, je lecai ici le parallele d'un soldat qui combat les armes à la main, & d'un Orateur qui parle. Je considere un soldat en trois sorts: le premier est lorsqu'il combat avec forces égales, & que son ennemi n'a aucun avantage sur lui: dans le second, il est environné de dangers: & dans le troisieme, étant obligé de céder à la force, il n'a plus recours qu'à la clémence de son vainqueur. Dans le premier état ce soldat est appliqué à trouver les moyens de gagner la victoire, tantôt il attaque, tantôt il repousse, tantôt il recule, tantôt il avance: il fait tout ce qu'il peut pour en venir avec plus d'avantage à bout; il redouble les coups, il menace, il se rit des efforts de son adversaire. Quelquefois il s'excite lui-même, & combat avec plus d'ardeur. Il prévoit tout les desirs de son ennemi: Il songe de son lieu qu'il jugerai être avantageux, ou au moins utile dans un particulier moment, telqu'on d'impulsi, soit à se défendre, soit à attaquer.

Lorsque l'ame combat par les paroles, les passions dont elle est échauffée ne la peuvent pas avec moins de chaleur à se courir de tous costez, pour trouver des raisons, & des preuves des vici-

est quelle inflexion. Dans l'ardeur que l'on a de défendre, & de faire valoir ce que l'on dit, on peut les mêmes choses, ou les dire en différentes manières : On en fait des Descriptions, des Hypothèses ; on se sert de Comparaisons, de Similitudes : on présume et que l'adversaire doit se jocher, & l'on y répond. Quelquefois pour mot que de confiance l'on accorde tout ce qu'on demande, & l'on témoigne que l'on ne veut pas servir de toutes les raisons que la justice de la cause pourroit fournir. Un soldat tient son crâne en balance ; les coups qu'il lui porte continuellement, les allures qu'il lui livre de tous côtés, le tiennent éveillé.

Un Orateur excite l'attention de ses Auditeurs, lorsque leur esprit s'éloigne, il les rappelle à lui par des Apostrophes, par des Interrogations qui obligent ceux à qui elles sont faites, à répondre à ce qu'on leur demande. Il les rappelle lorsqu'il revient de leur aller, il revient par des Interrogations auxquelles il répond.

Lorsqu'un soldat se voit environné d'ennemis sans secours, il est plain, il se plaint à tous sens de leur lâcheté. La colère le porte à dire ce qu'il craint le rappelle aussi. Il demeure insensible à plus d'incertitude ; cependant le desir d'éviter le péril qui le menace, le presse & l'ébranle ; il veut qu'elle tombe, se casse de pierres, il se jette, il s'écrite : la passion le rend adroit, & ingénieux ; elle lui fait trouver des armes : il emploie tout ce qu'il s'envenime pour la défense. Un Orateur pour-à ébranler les sentimens de douleur qu'il ressent, & ne pas les témoigner par des exclamations, par des plaintes, par des reproches, lorsqu'il apperoit que la venue est cause

l'entraîné & obéissant. Dans ces occasions l'auteur que l'on aide la garantir des reproches dont on veut l'insulser, fait que l'on avance preuves sur preuves. Tandis on les explique, on est après les avoir seulement proposées on les abandonne pour répondre aux objections des adversaires. On demeure quelque temps dans le silence, & dans l'insolence on se le choisit de soupçonner. On avance quelque chose, on l'ôte on croit ce que l'on a avancé, comme si l'on n'en avait rien fait. Quand les preuves manquent, ou que celles qu'on produit ne sont pas suffisantes : on apostrophe toute la nation, on fait parler les pierres, on fait sortir des rochers les morts, & on oblige le Ciel & la terre à fournir par leur témoignage la vérité pour l'établissement de laquelle on parle ainsi d'ordinaire.

Pour achever le parallèle que j'ai commencé, je considère ce Jabbat dans le même état auquel il est arrivé, lorsqu'il ne disputa plus la victoire & qu'il est obligé de venir à son camp. Pour lui il n'emploie plus les armes qui lui ont été usées, les traits de son village n'ont plus rien de menaçant; il n'apporte que des lauzes, il s'humilie devant Dieu, & son ennemi ne l'a abaissé : il se jette à ses pieds, & embrasse ses genoux. L'homme est fait pour obéir à ceux desquels il dépend, & dont il est inférieur, & pour commander à ses inférieurs qui reconnoissent sa puissance. Il fait l'un & l'autre avec plaisir. Deux personnes se lient fort d'amour & d'affection quand l'une a besoin d'être soulagée, quelle se désole, & que l'autre la peut soulager. Dieu nous fait les hommes pour nous servir, il les a formés avec des incli-

naïvité naturelle. Une personne affligée peut naturellement toucher les personnes laudables qui font paroître des desirs de ceux à qui elle demande du secours ; & tous ne peuvent sans intérêt se sentir de la même manière à ceux que ces seules laudables le secours qu'ils leur demandent. Nous les secourons avec un plaisir secret, il est comme le père qui nous guide en quelque façon du soulagement que nous leur demandons. Et c'est cette espèce de récompense qui encourage un commerce entre les mal-heureux, & ceux qui les soulagent.

Dans le discours il y a des Figures qui répondent à ces passions d'ambition & d'avarice, auxquelles les hommes ont souvent recours. Les hommes sans liberté, il dépend d'eux de se les persuader. Ils peuvent détacher leur vue pour ne pas appercevoir la vérité qui leur est proposée ou dissimuler qu'ils la connaissent ; mais un Orateur est presque toujours dans ce condition qui nous considère en soldat. Lorsqu'on l'auroit vu courir de ce côté, & que le desir qu'il a de se conserver l'oblige à s'habiller, & à gagner ses points pour qu'il ne peut vaincre par la force de ses raisons ; pour lui il est éloquent à proposer le malheur de l'état auquel il est réduit. Les prières méritent leurs plaintes de desespoir sur la misère de celui qui les fait. Job dit en parlant à Dieu, qu'il n'est qu'une feuille dans les vents, & une paille sèche. C'est une feuille qui se déchire au vent, & une paille qui se brise sous le poids.

*Je fêtais le jour sous les rades attristées
De deux langues de douleurs ;*

*Le corps de la mort est rendu par nos plaintes
Et nous lui agit usage presqu'en nos plaintes.*

En un mot, comme il y a des Figures pour tri-
buer, pour reprocher, pour éperonner ; il y en
a pour prier, pour fléchir, pour flatter.

CHAPITRE XI.

*Les Figures Admettent les verbes abstrai-
tes, & rendent l'esprit attentif.*

O N ne peut douter d'une vérité connue. On
peut bien la contester de bouche, mais le
cœur lui est véritablement assenti. Pour donc
échapper de l'opinion ou de l'ignorance de
ceux qui résistent à la vérité, il faut d'abord à
leurs yeux la hausser, & de l'approcher de si près
que la force insensible les éveillé, & les oblige
d'être sincères. Les Figures considérées inconvé-
nablement à lever ces deux passions, celles qui
reprochent au vice sont très utiles, subsistant
à la fois d'attention. Elles servent à mettre une
proposition dans son jour, à la développer, & à
l'étendre. Elles fixent en Auditeur d'être atten-
tif, elles le réveillent, & le frappent si vivement,
qu'elles se lui présentent par de devant, & de ren-
der les yeux de son esprit fixés sur verbes qu'on
lui propose.

Comme je n'ai dessein de rapporter dans la
Liste que j'ai donnée des Figures, que celles que
les Écrivains y placent ordinairement, je n'y ai pas
voulu parler des Syllogismes, des Inductifs
des Dilemmes, & des autres espèces de raïsons.

avec que l'on entre dans la Logique, cependant
 est manifeste que ce sont de véritables Figures
 qui se trouvent dans les manières de raisonner en
 d'autres qu'on n'emploie jamais que dans le
 lieu où l'on a de parler. Ces Figures
 sont de deux sortes, savoir de celles qui
 consistent en ce que joignant une proposition
 à une autre, avec une autre qui est plus
 claire & qui est connue, la clarté de
 celle-ci dissipe les ténèbres de l'autre ; & de
 celles qui consistent en ce que joignant
 deux propositions l'une étroitement liée à
 l'autre, on se peut servir de l'une sans
 l'autre, & sans que l'on se serve de
 celle-ci que l'autre n'est vraie. Il est vrai que
 l'usage de la passion ne permet pas que l'on
 se serve de ces Figures, mais on se peut
 servir de la passion sans se servir de ces
 Figures, & sans que l'on se serve de ces
 Figures pour faire des Syllogismes vrais.

Un raisonnement solide consiste à dériver
 plus d'une vérité ; les autres Figures sont
 de deux sortes, savoir de celles qui
 consistent en ce que joignant une proposition
 à une autre, avec une autre qui est plus
 claire & qui est connue, la clarté de
 celle-ci dissipe les ténèbres de l'autre ; & de
 celles qui consistent en ce que joignant
 deux propositions l'une étroitement liée à
 l'autre, on se peut servir de l'une sans
 l'autre, & sans que l'on se serve de
 celle-ci que l'autre n'est vraie. Il est vrai que
 l'usage de la passion ne permet pas que l'on
 se serve de ces Figures, mais on se peut
 servir de la passion sans se servir de ces
 Figures, & sans que l'on se serve de ces
 Figures pour faire des Syllogismes vrais.

achetés de leur pain de roses usurers, les opposi-
tion des choses certaines contribués à l'éclair-
cissement d'une vérité; les autres relevant l'éclat
de couleurs.

Il y a chose n'est pas également ouvert à cer-
tains le sujet. Nous comprenons bien plus le-
certaines les choses que se portent à nous
nos, les justes, & qui sont dans l'usage certains
en hommes, que celles qui en sont éloignées,
& dont nous n'osons parler que mesurée-
ment. C'est pourquoi les Comparaisons, & les
allégories que l'on tire ordinairement des cho-
ses sensibles, sont mises évidemment dans l'ordre
des sciences les plus abstraites. Il n'y a
rien de si subtil, & de si subtil qu'on ne puisse
l'expliquer par des images les plus grossières,
par des images les choses qu'on conçoit
si qu'on pourra concevoir, ou en comparant
quelques de semblables à celles qu'on veut en-
seigner.

Il y a beaucoup en exemple merveilleux de
ce genre dans ces discours que fit Monsieur
de la Rochelle à un jeune Seigneur, pour le faire sortir
de son ignorance de la condition. Il
y a de ces Parables.

Il y a un homme qui se perd par la simplicité dans une
forêt immense, dont les habitans étoient en peine
de trouver leur Roi qui s'étoit perdu. Et étant
le temps de recueillir de grains & de village
dans le Roi, il est pris pour lui, & occis en
son pays par tout ce peuple. D'abord il ne sça-
voit point prendre garde à se confondre entre
de se méprendre à la bonne fortune. Il reçoit tous les
louanges qu'on lui vouloit rendre, & il se laisse traî-
ner à Roi.

Mais comme il ne pouvoit oublier sa condition royale, il segeoit en même temps qu'il étoit un roi respecté, qu'il n'étoit pas ce Roy que le peuple cherchoit, & que ce Royaume ne lui appartenoit pas. Ainsi il avoit une double posture l'une par laquelle il apporta ce Roi, l'autre par laquelle il étoit reconnu son être véritable, & ce n'étoit que le hazard qui l'avoit mis en la place où il étoit. Il cachoit cette dernière posture, & se voyoit l'autre. C'étoit par la première qu'il étoit aimé du peuple, & par la dernière qu'il étoit respecté.

Sur ce point Messieurs l'abbé de La Haye & de La Rochefoucauld ont écrit de la manière qui s'a fait grand. Mais, c'est l'usage de la langue qui a attaché à la qualité d'homme d'être de grandeur, & qu'en effet il n'y a point plus grand que les autres, ni apparence de l'être, que les honneurs il doit avoir de la grandeur, & lui faire comprendre des vertus qui existent au dessus de son âge, s'il ne les avoit, pour ainsi dire, lui descendre jusqu'à l'intelligence de ce qu'il vouloit instruire.

CHAPITRE XII.

Les Figures sont propres à exciter le passion.

• **S** I les hommes aimoient la vérité, il faudroit leur proposer d'une manière vive & sensible, les passions, mais ils la hantent, & qu'elle ne s'accorde que rarement à leurs sens, & qu'elle n'éclaire que pour faire paroître

trimes ; ils fuient son délit , & forment les yeux de l'ame de l'appareiller. Ils disposent ces amours de quel que nous avons pour elle , & ils s'opposent-les contre les blessures libérales que font les lois dont elle frappe la conscience. Ils serment toutes les parties des sens , afin qu'elle n'entre pas dans un dépit , ou ils la repoussent avec une d'indifférence qu'ils l'oublient aussi-tôt qu'ils l'ont approuvé.

L'éloquence ne seroit donc pas le maître des hommes , & elle y trouveroit une forte résistance. Elle ne les attaque par d'autres armes que celle de la vérité. Les passions sont les ressorts de l'ame ; ce sont elles qui la font agir. C'est ou l'amour , ou la haine , ou la crainte , ou l'espérance qui conseillex les hommes , qui les déterminent ; & comme ce qu'ils aiment , ils s'éloignent de ce qu'ils haïssent ; celui qui sent le ressort d'une machine n'est pas sans le maître de tous les effets de son machin , que celui-là n'est d'une puissance qui il connaît les inclinations , & à qui il s'agit de donner le bien ou l'aveux , selon qu'il faut le faire servir ou à un objet , ou l'en éloigner.

Or les passions sont excitées par la présence de leur objet : le bien présent donne de l'amour , & de la joie. Lorsqu'on ne le possède pas encore , on le veut ; on le peut posséder , il donne l'ame de désirer ; & on le craint le feu par l'espérance. Le mal qui est présent cause de la haine ou de la tristesse ; & il est absent , l'ame est tourmentée par des craintes , & par des desirs qui se changent en inquiétudes lorsqu'on n'apperoit point le moyen de l'éviter. Pour donc abuser ces passions dans le cours de l'homme , il faut lui en proposer les objets , & il à ceux serment merveilleusement les figures.

Nous avons vu comme les Figures imitant
 l'attention ont vuë, comme elles la dévelopent,
 comme elles l'expliquent : Et fait les employer de
 la même manière pour découvrir l'objet de la pé-
 nse que l'on desire insinuer, & pour faire un
 vers personnel qui exprime tous les états de cet
 objet. Si on parle contre un scélérat qui auroit
 de la haine de tous les Juges, on ne doit point
 pour les parler, ni éviter les répétitions, &
 Ignominies pour frapper vivement les esprits
 l'usage de ses crimes. Les Antitheses font
 faire pour faire concevoir l'innocence de la
 par l'opposition de l'innocence de ceux qu'il
 pénitent. On peut le comparer aux scélérats
 l'est précédé, & faire voir que la crainte est
 grande que celle des figures de deshon. C'est
 la description de cette crainte, & de autres
 vains qualitez de ce scélérat que triomphe
 lorsque. Ce font particulièrement les Hyper-
 poles, ou vives descriptions qui produisent
 que l'on auroit de son discours, qui font éle-
 vers faire les fers de la passion dont on se
 peut faire aller les Juges où l'on veut les mener.
 Les exclamations fréquentes témoignent la
 leur que cause la vue de ces crimes à l'humanité
 leur essent, ont avec les mêmes sentimens
 doulou & d'aveu. Par les Apollotiques, &
 les Prosopopées, on fait qu'il semble que nous
 nous demandé avec nous la condamnation de
 criminel.



CHAPITRE XIII.

Reflexions sur le bon usage des Figures.

Les Figures étant comme nous avons vu les caractères des passions, quand ces passions sont éteintes, les Figures ne servent qu'à peindre sans désigner. Elles sont les instrumens dont on se sert pour ébranler l'ame de ceux à qui on parle; si ces instrumens sont usés par un abus de quelque passion injuste, ces Figures se font dans la bouche, et qu'on ne sçait d'où elles sortent. Il ne faut pas s'imaginer qu'il soit permis de noircir par de fausses accusations ceux contre qui on parle, & que pour parler éloquemment il soit nécessaire d'employer contre eux de fausses Figures dont on se serviroit pour peindre des fautes à condamner le plus criminel, & le plus abominable de tous les hommes. Les Déclamateurs, à qui ce défaut est ordinaire ne travaillent jamais deux fois: On s'accoutume à entendre leurs exclamations, & à leur arrive la raison seule qu'à ceux qui ont coutume de s'écouter qu'ils se trompent. Quand ils le font effectivement, on se les croit pas.

Qu'on progresse, vitale sans reclamer.

Ce défaut dans les uns est une marque de vanité, & dans les autres de légèreté & d'extrême ignorance. Les uns ont plaisir à condamner la vérité, que l'on ne sçait pas ébranler l'esprit de ses auditeurs, mais se trompent par les images de quelques injuste

III. DE L'ART DE PARLER.

passion qui leur dérobe la vue de la vérité, on peut appeler les Figures mal-dressées. On ne peut valloir excuser les Declamateurs de cette malice : souvent ils ne peuvent pas garder les mesures que peuvent faire leurs figures, & de là vient qu'ils ne peuvent pas se persuader, mais seulement se faire paroître éloquent. Pour cela ils s'échauffent, ils emploient toutes les plus fortes Figures de la Rhétorique, quoiqu'ils n'ayent point d'autre motif à combattre, semblables à un phénoque, qui se bat de son épée pour combattre un cancre phalacique, que son imagination trouble de son côté en vain. Ces Declamateurs entrent dans des Postures basses, qui leur font perdre l'usage de la raison, & voir les Choses tout d'une autre manière qu'elles ne sont pas.

Et selon quelques-uns de plusieurs se appellera Tête

1. Ce défaut est le caractère d'un orateur qui se bat sans sujet ; nous avons les Barbares les Grecs y combent, parce qu'on ne croit pas pour voir passer pour éloquent, si on ne faisait des gestes. Il faut pour cela parler avec chaleur sur toutes les matières, le corrompre l'esprit, & percevoir toutes les choses avant qu'elles se fassent. Il faut faire des assertions sur tout ce qui se fait, & ne parler que par sentences. Mais ce qui est de plus ridicule, c'est que dans certains cas il faut dire ces mauvais Discours ne s'achève qu'à l'insu de l'ennemi en peine de combattre, & de perdre leur ennemi par la force de leurs paroles.
2. peut dire qu'en cela ils sont semblables à un Indien, qui dans un combat ne se sauve pas de perdre par son adversaire, & d'en être frappé, pourvu qu'il

qui la fait voir les yeux de ses Spectateurs, qu'il cède-
 rait avec grâce, avec un air paisible & agréable.
 C'est de ces mauvais Discours que l'Esprit raille dans
 l'air de ses Satyres ou la peinture de Pedant.

*Parce, dit Pedant, Pedant quid est trinitas regis
 Libet in Anabasis, dehas pessimi Figuras
 Laudant,*

On affecte de mesurer toutes leurs paroles, de
 leur donner une cadence juste qui flate les oreil-
 les, de proportionner toutes leurs expressions ;
 mais tous ils figurent leur discours, mais de ces
 figures qui sont au regard des Figures fous &
 insensibles, ce que sont les postures que l'on fait
 dans un ballet, au regard de celles qui se font dans
 un combat.

L'éloque de l'art qui paroissent dans un discours
 tropé, ne sont pas le caractère d'un esprit qui
 est vraiment touché des choses dont il parle ; mais
 l'indice d'un homme qui est dégagé de toutes affai-
 res de qui se joue. Aussi on appelle ces Figures mar-
 chées qui ont une cadence agréable aux oreilles,
 des Figures de Theatres, Theatralis Figura. Ce
 sont des figures pour la montre, qui ne font pas d'affez
 leur adresse pour le combat. Les Figures peuvent
 paroitre dans le discours pour être recherchées ;
 mais la chaleur dans ce est unie pour la dé-
 fense de la vérité qui les produit, qui les trace
 elle-même dans le discours, de telle sorte que l'é-
 loquence n'est que l'effet de ce acte. C'est ce que
 dit Saint Augustin de saint éloquent de saint Paul :
 Proci venit, de il, que les Figures de ce grand
 Apôtre sont si admirées, qu'il se fâche, qu'il re-
 prend, qu'il fait des reproches, qu'il blâme, qu'il

nécessaire pour dire la même chose. Il est permis
de faire des Descriptions exactes, de caracté-
riser les choses naturelles & sensibles des Corps
simples, & des Images de ce que l'on dit. On peut de-
mander le secret de ceux qui s'ouvrent, les in-
terpréter pour les rendre plus applicables & pour re-
tourner leur esprit dans l'attention nécessaire, faire
des réflexions sur ce que l'on a dit, ainsi la concep-
tion, comme nous avons dit, a les Figures attachées
à elle, comme les Maximes & les Déclarations.

Le Rôle de ces Orateurs qui font un mauvais
usage des Figures, est appelé *faible*; parce que quel-
ques-uns qu'ils faisoient pour attirer leurs Audi-
teurs, ou les décevoient avec fausseté, laquelle est d'au-
tant plus sensible, que l'on n'est agité d'aucune de
ces fautes qu'ils avoient voulu éviter.





DE L'ART DE PARLER, LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Lettres dont les sons font composés.

Les règles que nous avons données jusqu'à présent de l'Art de Parler, ont regardé que la manière d'exprimer les pensées, qui sont l'ame du discours: les Lettres qui composent les mots par leur assemblage, en font le corps, comme nous l'avons remarqué. Nous devons maintenant à former en corps; c'est à dire à se servir des voyes, de façon que la prononciation en soit facile, & agréable en même temps. Pour cette cause avec une méthode exacte, il seroit à souhait d'appliquer à considérer les mouvements particuliers des organes de la Voie pour déterminer la forme le son de chaque Lettre; mais comme que cette exactitude seroit inutile; car on peut apprendre ces choses sans le secours d'un maître, en faisant un peu d'attention à ce que l'on

les organes dont il se fera point parler. Je n'expliquai ces deux choses que d'une manière générale.

On sçait déjà comment se fait le son. L'air qui sort des poimons excite au son en passant vers l'ouverture par le Larynx. Ce son est reçu du gosier dans la bouche, où il est modifié en différentes manières par les différentes dispositions du lieu qui le reçoit, & par le mouvement de la langue qui le pousse contre les parties de la bouche. Chaque son a été marqué par une lettre. Les lettres composent les mots, de sorte que l'on pourroit faire parler avec facilité, si l'on remarquoit la disposition particulière des organes de la Voix, qui est nécessaire pour former chaque lettre, on feroit un art de prononcer qu'il y a de lettres, & qu'on leur donnoit ces dispositions. On pourroit même faire parler les animaux, en représentant à ses yeux la disposition que prennent les organes de la Voix pour faire telle ou telle lettre, dont on lui feroit voir dans le même temps les caractères. Il faudroit même faire la même prononciation, afin qu'il pût remarquer les mouvements de la langue, l'ouverture de la bouche, comment les dents coupent les sons, comment les lèvres battent l'une contre l'autre, pour être capable au qu'il venroit faire. C'est ainsi qu'on les instruit au son même, quoiqu'ils ne puissent pas entendre pas; ainsi ils ne peuvent pas apprendre à prononcer le son de chaque lettre, autrement que par un accident, qui leur fait voir en quelque manière, ce qu'ils ne peuvent entendre. Monsieur de Menestrey approuve dans son ouvrage d'Angleterre, qu'un excellent Mathématicien d'Oxford se fit lire en sa présence un mot, & que c'étoit le second qu'il avoit fait passer par cette méthode. Il

DE L'ART DE PARLER.

est vrai qu'il ne faut le qu'appeller les lettres. Et qu'il ne peuvent être leurs sons.

Les lettres sont distinguées en voyelles, & en consonnes: Quelques-uns remarquent que le son des voyelles se fait par le seul mouvement de la racine de la langue: D'autres prétendent que ce son est formé par les différentes mouvemens de la bouche. Ces voyelles sont A, E, I, O, U, & les prononçant on peut arrêter quelque temps à la fois l'un, ou quelques-unes d'elles, & les autres laissent se glisser de ce temps, elles sont appelées ou longues, ou brèves, ou très-brèves, & reçoivent différents noms. Comme il dépend de celui qui parle de s'arrêter plus ou moins de temps sur les voyelles, & ainsi de passer entre elles de la différence, cela fait que leur nombre n'est pas le même dans toutes les langues. Les Hébreux en comptent jusques à treize; les Grecs en ont sept; les François prononcent les voyelles dans des temps égaux; ainsi dans même temps de leur ne reçoivent point cette différence que les Latins ont faite du temps pourvu même qu'ils les ont tous les distingués d'une autre manière. Lorsque on ouvre la bouche davantage, le son en est plus fort & plus clair; quand on l'a moins, le son est plus faible & moins clair; différents degrés de force expriment cette différence: on dit un E ouvert, & un E fermé; ainsi un I ou Y. Lorsqu'on lit les sons de deux voyelles qu'il s'en fait un troisième: ce son est ce qu'on appelle une diphtongue; c'est à dire une lettre qui de sa force.

Les lettres consonnes ne peuvent se prononcer sans entendre le son d'une voyelle, ce qui leur fait donner le nom de consonnes. Ces lettres se font

par le mouvement de la langue qui pousse la Voix
 en ce le point, qui la pousse contre le palais. Se-
 lon que la langue en se repliant arrête cet air qui
 forme la voix, en qu'elle le laisse couler en s'écou-
 lant, en elle frappe les dents, de que les lèvres
 la pousse l'une contre l'autre, l'on entend diverses dif-
 férences consonnes. D'où vient que dans les Grecs
 l'on en distingue les consonnes en lettres des lè-
 vres, des dents, de la langue, du palais, du point.
 Voilà les simples consonnes qui sont de cet en-
 tendement le point, B, C, D, F, G, L, M, N, P,
 R, S, T. On pourroit néanmoins ajouter à ces Sons
 B, & F, lorsqu'on prononce ces deux lettres, com-
 me des consonnes.

Ce qui fait que dans les Alphabets des langues,
 on trouve un plus grand nombre de consonnes, c'est
 principalement parce que certains peuples aillent le
 son de différentes consonnes, de telle sorte que l'on
 entend que le son d'une seule, que l'on entend
 double pour deux autres, comme Z, & X. La
 lettre Z, vaut un D, avec S. La lettre X, vaut C,
 avec S. Ces alliage augmente les Alphabets d'un
 grand nombre de différentes consonnes. Toutes
 les langues n'ont pas tantôt un égal de ces lettres
 doubles, dans ces lettres l'on ne prononce que
 seulement une consonne, ce qui fait que le son
 de deux se de l'autre se confond dans un seul son.

En second lieu, lorsque l'on prononce les con-
 sonnes avec aspiration, on change leur son, & en
 changeant leur forme des lettres restent différentes :
 Or l'aspiration se fait quand on pousse la voix con-
 tre le point avec quelque force. Nous marquons
 ce P. l'aspiration avec un H. Cette aspi-
 ration jointe avec les lettres fait celles qu'on nomme
 aspirées. L'aspiration jointe avec le H, des Grecs

fait l'œ *o*, qui est ôtre plus joint avec l'œ *o* et effailement *o*, qui est ôtre ch. Cette remarque fait comprendre pourquoi en certaines langues on trouve à tant de différentes espèces, si l'on peut parler de la sorte : par exemple les Hébreux ont quatre sortes de S : l'aspération peut se faire avec différents degrés ; par conséquent par ces caractères particuliers les différences de la prononciation, il faut expliquer autres de cause les différents.

Lorsque la voix morte jusques au nez, elle reçoit quelque différence : ainsi s'il étoit question de savoir toutes les lettres que l'on pourrait imaginer, comme il y a des lettres du genre, il faudroit établir des lettres de nez. Les Hébreux possèdent un peu de nez l'œ *o* et l'œ *o*, l'œ *o* et l'œ *o* sur les lettres, aussi bien que pour le nez du diaphragme dont les lettres sont les mêmes : il dépendrait des hommes de choisir, soit les sons de la voix qui peuvent être joints au nez, soit les lettres qui sont en usage dans une langue, dont les autres langues ne se servent point.

Il y a des peuples qui expriment par une seule lettre plusieurs sons. Les arabes au contraire marquent un même son par de différentes lettres, de cent plusieurs lettres, dont ils se peuvent passer, comme chez les Latins le K, &c. Q, ainsi que le remarque Marivaux Vichorien, qui a écrit de cette manière à fond. C'est ce qui fait de différence entre les Alphabets des langues soit mortes, soit vivantes. Il n'est pas besoin que je remarque que les sons de la voix, les

Les lettres avec lesquelles on peut prononcer
 les mêmes lettres, peuvent changer leur pronon-
 ciation ; qu'il y a des lettres dont le son n'est point
 distinct, si on n'a le soin de les joindre à celles avec
 lesquelles on de la s'acquiesce. Je passe-régardé-
 la source ces choses, qu'on regarde communé-
 ment comme des minuties. Cependant ces con-
 siderations quoique leur objet soit petit, font en
 quelque façon nécessaires : & l'ordre m'a obligé
 de rapporter ce que j'en ai dit.

CHAPITRE II.

*De ce qu'il faut faire dans l'arrangement
des mots.*

CEST un effet de la Sagesse de Dieu qui avoit
 créé l'Homme pour être heureux, que tout
 ce qui est utile à sa conservation, lui est agréable.
 Le plaisir qui est attaché à toutes les actions qui
 peuvent lui conserver la vie, fait qu'il s'y porte
 volontiers. Nous n'avons pu de plaisir à man-
 ger, le goût que nous trouvons dans les viandes
 nous fait trouver la nécessité de manger agréa-
 ble. Et ce qui avoit été cette remarque, que Dieu
 a joint l'utilité avec le plaisir, c'est que toutes les
 choses qui servent d'alimens ont du goût & les au-
 tres choses qui ne peuvent être changées en autres
 substances, sont insipides.

Ces affections de l'âme avec les délectables
 du passage de la parole ; il y a une
 sympathie merveilleuse entre la voix de ceux qui
 parlent, & les oreilles de ceux qui entendent. Les
 mots qui se prononcent avec peine, cherchent tout

Entre les lettres, les unes se prononcent avec plus de facilité, les autres avec peine; celles dont la prononciation est facile, ou un peu agréable: telles, qui se prononcent avec difficulté ébranlent les oreilles. Les consonnes se prononcent avec plus de difficulté que les voyelles; aussi leur Son est accordant, & moins consonant. Il est bon de remarquer la cadence des uns par la douceur des autres, & que les voyelles entre les consonnes, afin qu'elles se prononcent plus facilement ensemble. La cadence de quelques des consonnes est sensible dans les langues de l'Orient: l'Arabe, l'Anglois sont insupportables à ceux qui n'ont point encore endurci leurs oreilles à la cadence de ces langues.

La cadence fait qu'on ne s'approche pas de ce que les musiciens de mode; auantiers en musique que selon les différents degrés d'inflexion que les peuples ont eu pour la cadence, ils ont composé leurs tons de lettres ou plus ou moins élevés, ils ont eu moins d'égard à faire la cadence qu'à faire les voyelles; c'est pour quoi douceur de la prononciation que les Latins ont dit *suavis* pour *adversus*, *suavis* pour *aversus*, comme l'analogie les oblige de parler. On a observé de l'analogie quelle cadence de les droits en faveur de la douceur de la prononciation; l'inspiratif est à consonnances et *suavis* *suavis* *suavis* *suavis*.

Quand les consonnes sont affrèes, ou qu'elles se prononcent d'une manière toute contraire, on les particularisera en frères le *quadrans*. Il y a des consonnes qui se prononcent la bouche fermée, comme *le P*. Il faut pour prononcer les autres ouvrir la bouche: le *G*, est de ce nombre. Ces consonnes ne peuvent marcher de compagnie: elles ne s'accordent pas, & on ne peut les prononcer en-

deux fois. Quand une des deux voyelles a un son autre son peut se faire distinguer, est inutile d'insister. Ce soin d'arranger les mots doit être la inquiétude : on ne doit pas considérer comme des fautes considérables les manquemens qui se font dans cette partie de l'Art de Parler : *Nam id ut crederetur signum imperitiam est, ac refectio ac neglegentia est hoc, ac delictum si prius.* Je ne suis si que bien doit éviter d'arranger de l'Esquibon de la que la negligence, dit Quercy. La negligence a un avantage qu'elle fait juger qu'on s'applique à ces choses qu'on passe : *Insuper est bene motu de ut magis quavis de verbi laborantur.*

CHAPITRE III.

La parole la voix se repasse de temps en temps : On peut concevoir trois sortes de paroles tout les repas de la voix.

LA nécessité de répéter halient oblige d'interrompre la course de la prononciation, & de le dire de plusieurs distinctement fait qu'on puisse pour les repas de la voix la fin de chaque son : pour distinguer par ces intervalles les différentes choses dont on parle. L'on peut concevoir deux sortes de distinctions tout ces intervalles. Si les répétitions de chaque son sont très courtes, & par conséquent que la prononciation soit toujours interrompue, cette interruption divise tout la force de la voix, & la laisse tomber, l'effet de l'arrêt, qu'on devrait sentir en halient se gelcher, pendant qu'il a le refroidit. Et ce n'est que l'effet de l'arrêt de la voix d'une autre que de la distinction.

avec, & de la faire à trop de reprises : Le récit rend l'ame vigoureuse, attentive ; l'opinion se plonge dans le souvenir, & dure l'assoupissement.

Quand les sens se font point trop occupés, & qu'il faut que l'esprit du Lecteur attende quelque temps pour concevoir, ce ralentissement le rend indolent : ce qui fait qu'on ne s'attache, il est possible même le sens du discours. Nous avons dit dans le premier Livre, que les Lectes pour ce sujet se rapportent à la fin de la sentence quelques fois, de quel dépend l'intelligence des premières termes. Mais dans cette correspondance, & en conséquence l'ordre naturel, il suffit pour empêcher que prononciation ne soit souvent interrompue, choisir des expressions un peu érudites, qui tiennent un assez grand nombre de sens ; ce qui est fait que les choses qu'on exprime soient bien évidemment, que les personnes excellent le plus d'écarter les dernières, & que la voix se repose après chaque sens, de telle sorte que l'on s'occupe quelle distance plus loin.

Lorsqu'un période est exprimée par un trop grand nombre de paroles, on tombe dans un autre défaut. Ordinairement on croit qu'il faut qu'on a un mot, ainsi la voix ne se repose qu'à la fin de la phrase, elle a cependant de prononcer l'expression, si ce n'est composé beaucoup de choses, & le long d'une de paroles adjectives il est eschappé échapper les positions, & après les espères, ainsi prononciation ne est interrompue, & à ceux qui parlent, & à ceux qui écoutent.

Une des plus grandes difficultés de l'éloquence est de savoir tenir un milieu, & de s'élever de en deux degrés. Ceux qui parlent les uns, & qui

l'ouïe par le même genre, certains ordonnent dans le premier défilé ; à plus peuvent-ils dire quatre ans, qui soient liés : chaque sens fait un fil qui se termine. Un rhytme à que des cas, et la poésie est une de-ci, & autres semblables expressions dont ils se servent pour couvrir leurs pensées détachées. Il n'y a point de défaut dans le langage, si on peut dire de l'insupportable que celui-là. Ceux qui veulent s'élever passent dans une autre extrémité. Les poètes marchent comme des bohémes ; eux si ce sont que par hanches & par épaules, de traces de subtilité, de mauvais sujets : ils emploient que de grands mots, *superbia* & de. Et ce se servir que de longues phrases entières de quatre vers d'habiter les plus sages.

Il est facile d'abroger, ou d'abréger le corps d'une sentence ; on peut lier deux ou plusieurs vers, un vers qu'un, & ainsi s'élever le discours par une longue suite de vers qui se font sans nul sens ; il n'est pas besoin pour cela d'avoir recours à des phrases entières & vaines, & d'habiter les détours de paroles vaines ; au contraire si une sentence contient trop de choses qui demandent un trop grand nombre de paroles, il est facile de composer les vers de cette sentence, les épaves, & les épaves par des expressions détachées qui soient de conséquence plus courtes que celle qui exprime tout le corps de cette sentence.

On peut encore remarquer une condition dans toute la juste distribution des vers de la voix. En commençant une sentence on élève la voix insensiblement, ce que les Grecs appellent *ton*, & à la fin du vers ou la chute ; ils appellent ce mouvement *ton* ; les autres jugent à la hauteur d'une phrase par l'élevation de la voix.

un grand élevation de voix, leur fait entendre plusieurs paroles; si ces paroles succédées ne suivent pas, ce surcroissement qui les empêche leur fait de la peine aussi-bien qu'à celui qui parle. Il est difficile de s'arrêter au milieu d'une parole: quand le main ou est arrivé au plus haut bout d'un échelle, sans s'en appercevoir, de que l'on veut pouvoir avancer encore; le premier pas qu'on fait après, on chancelle, & on redescend la même pente que si le plancher sur lequel on est, le détachoit de dessous les pieds. Tous les particuliers expriment comme leur même par, même point, & les autres ont des mots pour tenir la place des mots que l'oreille attendoit. Les Grecs ont un très-grand nombre de ces particularités, qui s'ont point d'autres objets que d'allonger le discours, & d'empêcher qu'il ne tombe trop tôt. Si les oreilles sont éloignées d'un discours qui va trop loin, tous les mots qu'on s'attendoit pas sont importuns. *Quid dicitur si judicantur? Et non admodum exemplis verbis que preposuerunt, ut nihil dixerit, nihil amplius expectant. Ceterum ad veritatem exprimerentem evolunt, cuiusque dicit concludant verba de factis, que postea recipiunt que veritate gaudent? Et cetera sequuntur, ut amant redire ad eam. Idcirco ut cavere solet et quod diciturate servanda. hoc est non ante non per veritate cavendum, ne quasi postquam non servaverit, aut prodessetibus aut invidentibus excipere illis sedantur.*

* Cicero.



CHAPITRE IV.

*La répétition trop fréquente des mêmes
sons, des mêmes lettres, & des mêmes
mots, est ennuyeuse. Moyen de rendre
la prononciation des discours égale.*

E VITE les défauts de l'arrangement des mots.
On compte la Similitude ; c'est à dire une Ré-
pétition trop fréquente d'une même lettre, d'une
même terminaison, d'un même son, & d'une mé-
me cadence. La diversité plaît ; les meilleurs clas-
siques ont évité les répétitions dans leur composition. Ce
défaut est d'autant plus considérable qu'il se corrige
facilement ; à ne faut que repasser les yeux sur les
lettres, les voyelles, changer les mots, les syllabes, les
terminaisons qui deviennent trop souvent. On peut
exprimer les mêmes choses en cent manières ; l'usa-
ge nous offre des expressions différentes pour ex-
primer une même pensée.

Pour rendre le discours égal & cadencé, on brise
quelques des défauts dont nous avons parlé : On
ne se voit pas par un chemin sinueux ; on ne
peut marcher qu'un corps plein d'inégalité. Les souffles
quelques docteurs ; une prononciation est aussi in-
commode & aussi importune, lorsque sans aucune
proportion, elle fait entendre le vers, comme la ra-
quette, d'un d'une extrémité à l'autre. Les mots,
les syllabes qui entrent dans la composition du dis-
cours, ont des sons différents, le son des uns est
clair, le son des autres est obscur ; les uns rentrent
dans la bouche, les autres se prononcent avec un

renfermé. Toutes demandes par une même des-
position des organes de la voix, cette difficulté
fait l'indistinct de la prononciation. Pour éviter
le défaut de la même égal, il faut éviter la cadence
et d'un mot trop faible par celle de celui qui suit
une forte prononciation, tempérer la trop
force des uns par la douceur des autres, faire
la prononciation des mots précédens déposer la voix
pour prononcer les suivans, & que dans les liaisons
de voix se travaille par degrés.

Je pourrois donner quelques autres principes
mais ce que j'ai dit suffit pour faire faire reflexion
à ceux qui veulent écrire avec soin sur ce qu'il
me vient de considérer des l'arrangement
des mots. La principale utilité, à presquer la seule
qu'on retire des principes, c'est qu'on veut se
prendre garde à de certaines choses, auxquelles
on ne pense pas. Pour vous persuader encore d'avan-
te de l'utilité des considérations que vous venez
de faire sur l'arrangement des mots, remarquez
voulant, que les anomalies en orthographe
se sont glissées dans les langues, & sont toutes
pour éviter les défauts que vous venez de voir.
Pourquoi dans l'histoire une multitude de p
qui tiennent lieu de voyelles dans cette langue.
Pourquoi cette différence de points longs, de
trois-points, qui se changent selon les différen-
ces des verbes, & la disposition des mots.
Pourquoi les élévations, les rabaissons, &
repet de la voix? Pourquoi enfin ces lettres
qui sont un point qui rend le prononcé & un
ne se prononce point? Si ce n'est pour rendre
la prononciation la fertile par des points long
quand il en est besoin, & diminuer la force
par la brièveté des points dont on se sert, q

Réguliers de la prononciation le demande.

La délicatesse des Grecs est exercée de tout le monde : confabrez ou palliez convenant pour éviter le choc des trop rudes de deux consonnes aspirées, ils changent la première dans une troisième qui les sépare, d'où par exemple *αἰσῶν* pour *αἰσῶν* : *εὐαἰσῶν* pour *εὐαἰσῶν* et *βαῖσῶν* qui se prononce *βαῖσῶν* dans voyelles, de deux mots à l'ère *βαῖσῶν* qui est le paronyme de *βαῖσῶν* faisant *βαῖσῶν* ou ils joignent une voyelle *αἰσῶν* pour *αἰσῶν* : *αἰσῶν* pour le même point de ces mêmes lettres l'usage de ces voyelles allongées, & qu'elle a un son affecté pour être se faire distinguer comme dans *αἰσῶν*. Vous savez que pour faciliter la prononciation, les Grecs ont souvent construit par une voyelle aspirée, ils changent les voyelles en aspirées dans la fin de mots qui précède comme dans cet exemple, *αἰσῶν* pour *αἰσῶν*, ces mots ont un esprit rude & demande une forte prononciation, qu'il seroit difficile de faire après avoir prononcé les voyelles, & c'est de là que l'on est visible. Les Grecs ont remarqué que les Grecs disent *αἰσῶν* ou *αἰσῶν* du même, pour éviter, afin d'éviter la triple répétition de la même voyelle.

Chacun peut faire les mêmes réflexions sur la langue Latine, & généralement sur toutes les langues qui lui sont connues. Cette grande multitude de voyelles de chaque langue qui sont diversifiées dans leurs prononciations, & dans le nombre de lettres qu'elles ont : cette abondance d'expressions dans les uns sans que les autres langues, aient été inventées qui peut rendre le discours égal, & donner le moyen de choisir dans cette variété les paroles de la plus facile les plus connues, rejetant celles qui ne pourroient pas s'allier avec les autres, ou qui

regard de l'œil, ceux qui les heurtent, sont vus de
de légers objets.

*Seconde condition. L'œil doit être distinct,
par conséquent assés fort pour
être entendu.*

Mais aussi un œil doit avoir assez de force
pour se faire entendre : les viandes qui sont
les plus fortes sont plus capables de faire perdre l'appre-
te que de l'exercer. L'on est obligé de les assai-
ser de d'un relevé le goût avec du sel & du
peu de vinaigre. Il en est des sensations comme des con-
ditions qui se dépendent pour du corps : une
sensibilité imparfaite ne fait que multiplier la
sensibilité, elle est souvent le sentiment qu'on
éprouve quelque chose, on ressent aussi une espèce
de plaisir quand on aperçoit objectivement un ob-
jet de voir d'une campagne que le soleil brille dans
le ciel. Tout ce qu'on aperçoit avec clarté,
soit par les sens, soit par l'esprit, donne du plaisir.
Cela donc dans deux conditions essentielles aux sens,
qu'ils puissent être aperçus. La première, qu'ils
soient pas si violents qu'ils blessent les oreilles,
la seconde, qu'ils soient clairs & distincts.
Ces deux conditions.

*L'égalité des sens contribue à les rendre
distincts ; c'est la troisième condition.*

Ce n'est pas toujours le manque de force qui
rend les sens confus ; mais leur inégalité. Les
sens qui frappent les organes les plus sensibles
sont les plus violents, avec violence & avec lenteur. Les au-
tres, au contraire, sont les plus faibles, comme la di- +

vertité des affaires trouble un homme, qui ne peut pas s'appliquer à servir un même usage. La multitude d'une multitude de différents objets dispose l'esprit entre eux confusément; voyez un cabinet enrichi de bijoux, tant de Tablettes, de Livres, d'Instruments, de Médailles, de Coquilles, la vue de toutes ces richesses n'est point agissante, si elles ne sont disposées avec ordre. Pourquoi est-ce que les autres plantes en échauffant plusieurs davantage que lorsqu'ils le trouvent rangés sans aucun ordre? Pourquoi une cavité d'acier en bataille pleut-elle à la vue en même temps qu'elle résonne? On peut alléguer plusieurs causes de ce plaisir, pour moi je croi que la principale est l'égalité, & l'ordre qui se trouvent en l'un plus distincte; ceux dans avec lesquels l'art apprenoit les choses entre lesquelles il y a de l'égalité & de l'ordre, lui donne une lecture infatigable, elle jouit pleinement de ce qu'elle desire. S'il n'y a quelque ordre entre les lettres dans des livres, elles ne peuvent être distinguées par l'art; dans une allée de plusieurs personnes qui parlent toutes à la fois, on ne peut distinguer encore parole. Dans un concert réglé & composé de plusieurs voix, & de différents instruments, on entend sans confusion de son point le son de chaque instrument, & le chant de chaque Musicien; & c'est cette distinction qui plaît aux oreilles.



Deuxième condition : La diversité est aussi nécessaire que l'égalité pour rendre les sens agréables.

Comme dit agréablement que les oreilles sont difficiles à contenter : *Parvitas est in auribus* ; l'oreille se lève dépit en perdant tout ce qui est égalité ; & sans elle aucun plaisir n'est distinct ; l'on n'appréhend rien que distinctement , & avec un plaisir semblable à celui que l'on reçoit lorsqu'on se joue par plaisir avec des choses que l'on aime , & que l'on desire ; l'égalité seule devient insupportable , surtout lorsqu'elle continue trop long-temps. Les oreilles sont insatiables , comme tous les autres sens. Les plus grands plaisirs sont faits de jeux de quelque durée ; *invenitur voluptas habet finem* ; *in festinatione* ; ceux qui savent l'art de plaire publiquement en musique , se font goûter successivement de différents plaisirs , succédant par la variété cette harmonie si chère des hommes qui s'amusent de leurs choses. Ce n'est pas le seul usage qui soit la variété nécessaire ; la nature demande le changement. Un homme laisse les parties de l'organe de l'ouïe qu'il s'empare trop long-temps ; c'est pourquoi la diversité est nécessaire dans toutes les actions ; parce que le travail sans passage , chaque partie d'un organe se est bientôt fatiguée.

Troisième condition. Il faut allier les conditions précédentes.

Il semble que les deux dernières conditions soient incompatibles , & que l'une détruise l'autre.

que; mais elles s'accroissent fort bien, & l'on peut allier l'égalité avec la variété, sans aucune confusion de ces deux qualités. Il n'y a rien de plus diversifié qu'un parterre de fleurs: l'on y voit des mailles, des tulipes, des violettes, des roses, les compartimens en sont fort différens, il y en a de circulaires, d'ovales, de quarrés, de triangulaires; cependant si ce parterre a été tracé par un habile homme, l'égalité n'y paroît pas avec la variété, & est partagée en des pièces proportionnées entr'elles, & qui font croître de figures régulières.

Neus allons bien voir comment l'on peut allier l'égalité de la variété dans les sons: c'est ce que l'on appelle la mesure & l'agrement des vers de musique; car comme dit saint Augustin, les oreilles ne peuvent recevoir un concertement plus grand que celui qu'elles reçoivent; lorsqu'elles sont charmées par la diversité des sons, & que ce produit élève leur pas probes de plaisir que dans l'égalité: *quid enim mirabor pariter prope quod quibus cum est varietate moderata, non agere deat fraudatur?*

Stabilité condition. Cette alliance de l'égalité & de la diversité doit être stable: ce qu'il faut observer pour cela.

Cette alliance de l'égalité avec la variété doit être stable: il faut que les oreilles apprennent ce concertement: c'est pourquoi tous les dans lesquels elle se trouve, doivent être les mêmes, & il est nécessaire que les oreilles ne tendent sans aucune interruption notable. La symétrie d'un bâtiment ne peut être remarquable que

On ne découvre qu'une petite partie de ce li-
vres : les habiles Architectes réfléchent pour ce
leur ouvrage, de manière qu'il puisse être com-
posé d'une seule voix. Afin que les oreilles appren-
nent l'ordre & la proportion de plusieurs sons, il faut
qu'elles les comparent ; on nous compare les sa-
sons que les termes de la composition soient pro-
pres, & joints les uns avec les autres ; il faut donc
les en faire : ce que les voix plus agréables que
les autres sont septuagés ; parce que cette voix les
autres sont tous en même temps, l'agréable
est le son est plus forte, & par conséquent le
plus qu'ils entendent est plus grand. * Les autres
sont aussi qu'ils se joignent, & peuvent servir
à tout.

* S. Aug.

CHAPITRE VI.

*Que les oreilles distinguent deux le son
des paroles, & ce qu'elles y peuvent
appartenir avec plaisir.*

Les oreilles ont deux sortes de parler dans
le Chapitre précédent sont nécessaires à nous
les sons pour être agréables, soit aux sons de la voix,
soit aux sons des instrumens : cependant je n'ai
pas voulu parler que des sons de la voix humaine :
car je distingue deux sortes de voix, une que
je appelle naturelle, l'autre que je appelle simple
& l'autre. La voix naturelle est celle dont on se
sert en chantant, lorsque l'air qui fait le son fait
avec un autre des personnes. La voix simple est
celle que l'on forme en parlant, qui se fait avec
facilité, & que ne laisse point les regards comme la

pronier. Ce que je dirai dans la suite de ce traité se regarde que le son de la voix simple : il se voit aisément comment on peut faire que l'air, où les sons, après les conditions que les voix usées approuvent aux oreilles.

L'on peut facilement arranger son discours de telle manière, que la prononciation n'en soit ni violente, ni trop faible ; qu'elle soit modérée d'intensité, & que ce discours ait par conséquent deux premières conditions. Le second Chapitre de ce traité traitera à vous instruire de ce qu'on doit faire en énonçant, afin que le discours ne touche point les oreilles, & qu'il puisse être entendu. L'on a fait voir avec quel soin il faut être la prononciation des voyelles pures, comment faire remplir les vides qui se rencontrent entre elles, & le cours de la prononciation finir avec. Avec quelle prudence on doit modérer le son de certaines syllabes par la douceur de celles qui leur sont plus dures ; en un mot, comment l'on peut régler la prononciation, & instruire le son des lettres solides, en les faisant accompagner de lettres molles.

Les quatre autres conditions se peuvent observer en différentes manières dans le discours ; les oreilles apperçoivent dans la prononciation plusieurs choses, outre le son des lettres. Premièrement elles jugent de la mesure du temps dans lequel on prononce chaque lettre, chaque syllabe, chaque chaque expression. En second lieu, elles peuvent les élévations & abaissements de voix. En troisième on distingue en parlant chaque mot, que expression ; En quatrième lieu les oreilles marquent le silence, ou le repos de la voix à la fin des mots & du sens ; quand on lie deux mots.

qu'on les sépare, si on change quelque voyelle, de plusieurs autres choses qui sont comprises sous le nom d'accens, dont la concordance est absolument nécessaire pour la prononciation. Ces accens peuvent être en un grand nombre. L'un en usage chez de nous dans les Grammaires Hébraïques. Il n'en a fait chez les Latins, selon Servius Honoratus; savoir l'accent aigu ou acent (*´*) qui marque qu'on se doit hausser la voix; le grave (*`*) qui se doit baisser; le circonflexe, composé de l'aigu et du grave (*ˆ* ou *˘*); l'accent long ou long aigu (*ˉ*) qui marque que la voix doit s'élever sur la voyelle qui a cette marque; le bref (*ˊ*) qui marque de la prononciation doit être court. Hypocoristique ou conjonction, qu'il faut joindre deux mots ensemble, comme *credunt vobis*, sans division, qu'il faut les séparer. L'Anastrophe veut qu'on a séparé une voyelle. La Diastole de l'Apollrophe est une même marque (*˚*) mais dans l'Apollrophe elle se met au haut de la lettre, et dans l'Anastrophe, dans la Diastole au bas, et *pefess*.

On peut peut-être que les oreilles apprennent mieux ces choses avec plaisir, si l'on donne les mêmes conditions que j'ai proposées ci-dessus, savoir par exemple les mots avec ces accents, que les mesures du temps de la prononciation soient égales, que les parties de la voix, ou les intervalles de la respiration se accordent, que la voix s'éleve & se baisse par des degrés égaux. On y peut ajouter l'égalité avec la variété, savoir que plusieurs mesures libres ressemblent soient égales, quoique les parties dont elles seront composées soient inégales, & que les oreilles apprennent en tempérance avec plaisir, mais avant que de passer à parler des autres parties de l'air de plaisir.

& que sans former tout occuper à chercher, le discours ce qui peut devenir inutile, il est bon de faire quelques réflexions sur cette manière de l'art de plaire, que les chefs les plus regardés de la décadence en certaines manières. La diversité seroit s'il n'y avoit de l'union, le travail, & les jeux ne s'accommodent pas ensemble, perdant ne marche en cadence pour aller à ses affaires : Lorsqu'il s'agit de découvrir l'empêchement le plus sûr, qu'il est utile de faire connaître aux autres ce que l'on a dans l'esprit, un homme de bon sens et s'attachera jamais à composer ses paroles, à régler sur les yeux, & à placer avec justice les parties de la prononciation. Le plaisir n'est plaisir que lorsqu'on le souhaite, s'il vient à contre-temps, il n'est plus, parce qu'il détermine, & détermine de l'application forcée où l'on étoit.

Il faut donc distinguer le discours en deux espèces, en discours naturel, & en discours artificiel. Le naturel est celui dont on doit se servir dans la conversation pour s'exprimer, pour instruire, pour faire connaître les avantages de la vérité, & les perfections de son esprit : l'artificiel est celui que l'on emploie pour plaire, & dans lequel on se donne de l'usage exorbitant de naturel, ou le fait tout artificiel possible pour charmer ceux qui ne veulent rien de mieux. Dans le discours naturel, il faut s'abstenir avec exactitude de ce qui a été prescrit dans le second Chapitre de ce Livre, ce n'est que que l'on se puisse appeler quelquefois l'art à son secours : les manières de discours naturel ne sont toujours si différentes qu'il n'y en a point de véritablement.

Perse ne s'ignore la différence qui est entre la prose, & les Vers ; elle est trop sensible ; le dis-

vers qui est lié par les règles étroites de la versifica-
 on, est entièrement étranger au discours libre, qui
 est celui que l'on emploie lorsque l'on parle natu-
 rellement, & l'on dit, c'est pour cette raison que
 les discours de Vers sont appelés particulièrement
 artificiels. Nous sommes obligés de commencer
 par ce que nous traînons, par conséquent, comme
 l'on peut donner à un discours libre & naturel, c'est
 à dire à la Prose, les conditions qui rendent les
 Vers agréables, sans que ces conditions lui ôtent la
 liberté, après cela allant par ordre avec méthode
 au discours artificiel tel que sont les Vers. Cet art
 dans la Prose se réduit à deux choses, ou à rendre
 la Prose périodique, ou à la figurer. Voyons ce que
 c'est que période, et que c'est que figure, com-
 ment l'on peut rendre le discours périodique, com-
 ment on le peut figurer.

CHAPITRE VII

*Comment il faut distribuer les intervalles
 de la respiration, afin que les repas de
 la voix soient proportionnez.*

Nous sommes obligés de prendre haleine de
 temps en temps ; la nécessité qu'il y a de se
 faire un repos, est que l'on s'arrête ordinairement
 à la fin de chaque expiracion pour respirer, afin que
 l'on ne soit de la voix serrée ni raboteux temps à ren-
 dre le discours plus clair, & à reprendre de nou-
 velles forces pour parler plus long-temps. La voix
 ne se repose pas également à la fin de tous les sens.
 Dans une sentence qui a beaucoup de sens on se re-
 pose un peu à la fin de chaque sens ; mais ce repos

accorde. Lorsque les membres qui composent le corps d'une sentence sont égaux, & que la liaison des propositions se coupe par des intervalles égaux, & s'élève de se rabaisse avec proportion : l'expression de cette sentence se nomme *Periode* ; c'est un mot qui vient du Grec, & qui signifie *renoué*. Les *Periodes* excellent, & se fontent dans les lieux qui sont les membres du corps de la sentence qu'elles composent. L'artifice de la composition des *Periodes* consiste, comme il est manifeste, à rendre égales les expressions de chaque membre d'une sentence : voyez comment cela se peut faire.

CHAPITRE VIII.

Composition des Periodes.

Pour composer une *periode*, on se qui est la même chose, pour exprimer une sentence qui est composée de deux, ou de plusieurs propositions, avec cet art, que les expressions de cette sentence aient les conditions nécessaires pour être une *periode* ; il faut principalement que ces expressions ne soient point trop longues, & que toute la *periode* soit proportionnée à l'accent de celui qui la doit prononcer. Il faut envisager tout ce que contient la sentence que l'on veut composer dans une *periode*, choisir des expressions simples ou formées, retranchées, ajoutées, afin qu'elle ait la juste longueur. Mais on doit prendre garde de ne point laisser des parties inachevées de ses forces, pour remplir les vides, & achever la cadence de la *periode*, insensiblement, & sans cesse.

2. Les expressions des sens particuliers qui sont les membres du corps de la sentence doivent être rendus égales, afin que par des membres tels on la voie se repose à la fin de ces membres. Mais cette égalité est exacte, plus le plaisir en est sensible : comme on le voit dans ces exemples. *Non enim mea facta, sed mea lex, quæ non liberat mori, accipiam, legimus : verum ex natura rei utriusque, beneficium, expressimus : ad quod non dedit, sed facti : non infirmi, sed volentes ferunt.*

3. Une période doit avoir tout au moins deux membres, & quatre pour la plus : Les périodes doivent avoir au moins deux membres, puisque leur beauté vient de l'égalité de leurs membres. L'égalité suppose pour le moins deux termes. Les Maximes de l'Art ne veulent pas qu'on fasse venir dans une période plus de quatre membres, parce qu'étant trop longue, la prononciation en devient facile : par conséquent elle déplaît aux oreilles, puisque les difformités qui interrompent celles qui peuvent être agréables à quelques personnes.

4. Les membres d'une période doivent être si bien choisis, que les oreilles apperçoivent l'égalité des intervalles de la respiration : pour cela les membres d'une période doivent être tous par leur étendue d'une seule sentence, du corps de laquelle font plusieurs. Cette union est très-sensible, car on ne se repose à la fin de chaque membre, pour continuer plus loin la parole : elle se continue entièrement qu'à la fin de toute la sentence. On peut dire que la voix toute en poursuivant une période, qu'elle fait comme un cercle qui roule sur tout le sens de la période : ainsi les oreilles sent continuellement la distinction, & l'union de ses membres.

3. La voix s'élève, & se rabaisse dans chaque membre: les deux parties où se font les inflexions doivent être égales, afin que les degrés d'élevation, & de rabaissement se répondent. En prolongant une période entière on élève la voix jusqu'à la fin de la sentence, & elle se rabaisse dans l'autre moitié: Ces deux parties qui sont appelées *ans* & *antans* doivent se répondre par leur égalité.

4. Pour la variété, elle se trouve dans une période en deux manières; dans le sens, & dans les mots. Premièrement les sens de chaque membre de la période doivent être différents l'un de l'autre: la variété s'y rencontre d'elle même: on peut exprimer les différents sens de son sens, qu'on ne le sçait de différents mots. On peut en outre composer une période de deux membres, tirés de trois, tirés de quatre membres. Les périodes égales ne doivent pas se faire de suite, il faut que le discours coule avec plus de liberté: elles égalent si ce n'est des intervalles de la respiration pourvu qu'elles soient courtes.

Voici quelques exemples de périodes Latines; parce que le cadence de nos Françaises n'est pas si sensible. Exemple d'une période de deux membres. 1. *Antans* de republica, *antans* conscripti, *antans* de *antans* sunt hoc tempore. 2. *Exponebat* *antans* *antans* *antans* *antans* *antans* *antans*. Exemple d'une période de trois membres. 1. *Mam* *antans* *antans* *antans*, *antans* *antans* *antans* *antans* *antans* *antans*. 2. *Scitavit* *antans* *antans* *antans* *antans* *antans* *antans*. 3. *Antans* *antans* *antans* *antans* *antans* *antans* *antans*. 4. *Antans* *antans* *antans* *antans* *antans* *antans* *antans*. Celle-ci est de

quatre membres. 1. Si primum re agit. 2. *Quod* deprobat. 3. *Quod* probat. 4. *Quod* concludit. 5. *Quod* concludit. 6. *Quod* concludit. 7. *Quod* concludit. 8. *Quod* concludit. 9. *Quod* concludit. 10. *Quod* concludit. 11. *Quod* concludit. 12. *Quod* concludit. 13. *Quod* concludit. 14. *Quod* concludit. 15. *Quod* concludit. 16. *Quod* concludit. 17. *Quod* concludit. 18. *Quod* concludit. 19. *Quod* concludit. 20. *Quod* concludit. 21. *Quod* concludit. 22. *Quod* concludit. 23. *Quod* concludit. 24. *Quod* concludit. 25. *Quod* concludit. 26. *Quod* concludit. 27. *Quod* concludit. 28. *Quod* concludit. 29. *Quod* concludit. 30. *Quod* concludit. 31. *Quod* concludit. 32. *Quod* concludit. 33. *Quod* concludit. 34. *Quod* concludit. 35. *Quod* concludit. 36. *Quod* concludit. 37. *Quod* concludit. 38. *Quod* concludit. 39. *Quod* concludit. 40. *Quod* concludit. 41. *Quod* concludit. 42. *Quod* concludit. 43. *Quod* concludit. 44. *Quod* concludit. 45. *Quod* concludit. 46. *Quod* concludit. 47. *Quod* concludit. 48. *Quod* concludit. 49. *Quod* concludit. 50. *Quod* concludit. 51. *Quod* concludit. 52. *Quod* concludit. 53. *Quod* concludit. 54. *Quod* concludit. 55. *Quod* concludit. 56. *Quod* concludit. 57. *Quod* concludit. 58. *Quod* concludit. 59. *Quod* concludit. 60. *Quod* concludit. 61. *Quod* concludit. 62. *Quod* concludit. 63. *Quod* concludit. 64. *Quod* concludit. 65. *Quod* concludit. 66. *Quod* concludit. 67. *Quod* concludit. 68. *Quod* concludit. 69. *Quod* concludit. 70. *Quod* concludit. 71. *Quod* concludit. 72. *Quod* concludit. 73. *Quod* concludit. 74. *Quod* concludit. 75. *Quod* concludit. 76. *Quod* concludit. 77. *Quod* concludit. 78. *Quod* concludit. 79. *Quod* concludit. 80. *Quod* concludit. 81. *Quod* concludit. 82. *Quod* concludit. 83. *Quod* concludit. 84. *Quod* concludit. 85. *Quod* concludit. 86. *Quod* concludit. 87. *Quod* concludit. 88. *Quod* concludit. 89. *Quod* concludit. 90. *Quod* concludit. 91. *Quod* concludit. 92. *Quod* concludit. 93. *Quod* concludit. 94. *Quod* concludit. 95. *Quod* concludit. 96. *Quod* concludit. 97. *Quod* concludit. 98. *Quod* concludit. 99. *Quod* concludit. 100. *Quod* concludit.

Quelques fois l'on se borne la fin de chaque membre d'une période par des terminaisons particulières, ce qui fait qu'il se trouve une égalité dans les chutes de ces membres, & que l'harmonie de la période est plus sensible; comme vous pouvez le remarquer dans les exemples que nous venons de rapporter. Toutes les périodes ne sont pas également étendues.

Le soin que l'on a de placer à propos les répétitions de la voix dans les périodes fait qu'elles se prononcent sans peine, & l'on a remarqué que les chutes les plus utiles à prononcer, sont aussi les plus agréables à l'oreille: tel est le vers grec que nous avons cité, quel est même l'anglais que nous avons cité, tel est aussi le français que nous avons cité. C'est une raison qui oblige les Orateurs à parler périodiquement: Les périodes font entendre le discours, et sont prononcées avec une majesté qui donne du poids au parler. Mais il est bon de remarquer que cette majesté est hors de saison lorsque l'on fait le récit d'une affaire de la passion dont la précipitation ne laisse aucune manière visible d'arrêter, & de composer les mots. On doit être également périodique et sans se gêner qu'avec froideur. Les périodes sont utiles à dire ne s'écoulent que lorsque l'on veut parler avec majesté, ou plainement avec ordre. On se peut en servir, & on s'en sert souvent en cadence.

CHAPITRE IX.

*De l'arrangement figuré des vers. En quel
consiste ces figures.*

NOUS avons dit fort au long dans le second Livre, que les figures de discours étoient les caractères des agitations de l'ame que les parties de l'esprit ont en ces occasions, & que lorsque l'ame parloit elle-même, la passion qui nous faisoit parler se répandoit elle-même dans ces paroles. Les figures de discours nous aillent parler sont bien différentes : elles se divisent à loisir par un esprit tranquille. Les premières se font par saisis, elles sont violentes, & les autres, propres à combler, & à vaincre un esprit qui s'oppose à la vérité : celles dont nous allons parler sont les autres, elles ne font que de donner quelque divertissement. Je ne parle point de celles qui sont étudiées, car il se peut faire par les combinaisons de ces dernières figures d'en faire de discours pour le divertissement, & ce n'est pas par hasard dans ces figures qu'on en peut faire de bons.

Nous avons nommé dans le second Chapitre que la répétition d'un même mot, d'une même phrase, d'un même son, étoit désagréable : nous nous avons remarqué dans le troisième Chapitre, que lorsque cette répétition se fait avec mesure, elle ne choque point les oreilles : En effet les sons les plus désagréables, passent lorsque par les intervalles par de certains intervalles mesurés. Le son des matras étendus, cependant lorsque les sautoirs frappent les vases, échouent avec

proportion, ils font une espèce de concert où les oreilles trouvent quelque agrément. On ne peut reprocher en même son, une même lettre, en même moment sans que le discours soit figuré; or l'utilité de ces figures consiste dans la répétition d'une lettre, d'une même terminaison, d'un même mot; par des temps relatifs, & par des vers alexandrins. Le début ou commencement, termine à la fin, tombe au milieu d'une sentence comme vous l'aurez vu dans les exemples que je donne de ces figures, que j'ai cités pour la plupart de quelques uns de nos Poètes, parce qu'il m'auroit été difficile d'en trouver dans notre Poësie. Ne faites attention dans ces Vers qu'à ces figures dont nous parlons; je vous en fais remarquer ailleurs l'utilité de la Poësie.

Ces figures peuvent être laffaires, quelque chose d'opération qui les fait se pour faire en une infinité de manières toutes différentes. On peut représenter le même mot, sans lui faire perdre sa signification, comme dans cet exemple: *Mais Dieu me dit regardes toi,* ou en changeant la signification de ce mot.

*Pu jure est redoublé par & malgré son courroux
Quand il nous veut frapper d'un air venant de
cœur.*

Le mot de *peur* est pris la seconde fois pour le même sens de crainte que réellement les Poètes pour leurs vers. Un autre exemple remarquable, tiré des Exercices Solitaires de M. de La Rochefoucauld, d'où les exemples suivants sont quelquefois cités.

*L'effrayé se lie dans un lieu plus sûr à l'ingrat;
Il s'est ouvert que nous, & des braves & des
maux,*

*Aut trois d'explorées ils ne font point en terre ;
 Et font avec succès que ce léger appui ,
 La brèche ne fait rien d'indigne de la brèche :
 Et tout ce que fait l'homme est indigne de lui.*

On repete la même explication au commencement
 de chaque membre de discours.

*Il n'est rien d'insupportable ;
 Il n'est brèche sans appui ,
 Il n'est infanterie sans
 Deux braves soldats ne soient respectés ;
 Et ce sera malheur à peine un moment ,
 Et sein de votre jugement.*

On place le même mot à la fin de sa correspondance
 dans d'une phrase.

*Prenez-vous d'ici le temps de mes jours passés ,
 Mais dans l'avenir ne vous en vengez pas.*

On place le même mot à la fin d'un membre , &
 au commencement du suivant , ou au commence-
 ment d'un membre , & à la fin du suivant : comme
 vous voyez dans les Vers suivants.

*Le verger l'excuse de son Juge supérieur ,
 Et le plein de ses vases , excuse de son maître :
 Et son maître à toute heure , il devient supérieur .
 Mais surtout qu'en lui tout ce que lui d'écrit ,
 En tout lieu il s'écrit ,
 Et se trouve en tout lieu.*

AUTRE EXEMPLE.

Bien-est, vous d'été-é, je vous s'arise mes march
 Bien-est vous mes vous s'arise é mes grand
 que vous s'arise é mes d'été-é
 Et bien-est vous s'arise é mes s'arise bien-est.

Cette répétition de mêmes mots se fait dans le
 tableau des inversions d'une sentence.

Le sujet des locutions, des lieux, & des adjectifs
 Prédicé s'arise verbe, comme il pr'adit ses verbe
 Et l'attribut s'arise qui regne dans son cas.
 Pa d'objet au objet, & d'attribut en attribut
 Le nombre de ses mots d'attribut par leur nombre
 Au cas qui se parit, ou avec cas s'arise.
 Au cas de ce type dans l'usage est caché,
 Un pré et d'été-é par un autre pré.

On repete le même mot dans toutes les parties de
 discours, comme il parit dans la description
 & d'été-é de l'attribut d'un homme qui qu'on
 unique & le verbe bien, pour d'été-é d'été-é
 possible des lieux bien qui se parit le cas
 mot.

Il veut, il ne veut pas, il accorde, il refuse,
 Il loue la haine, il loue la Paix;
 Il loue, il accorde, il loue, il loue,
 Et le même objet parit, & d'été-é à son cas.

On met dans le même membre les mêmes mots
 au commencement, & puis changeant ces mots
 les place à la fin :

Mais l'honneur en tout sans envie et sans jaloux,
 Et de rendre au crime, et de craindre au remède :
 Il probe, et l'on sçait par l'expérience, si l'on sçait :
 Mais ces maux d'autrui n'ont que de vaines as-
 faires.

AUTRE EXEMPLE.

Dieu peut au père qui veut guérir ses enfans, et
 Et ses amis, lors estant qu'il les choisit : par-
 Et il se les choisit que parce qu'il les aime.

AUTRE EXEMPLE.

Dieu n'a que deux voyes pour sauver le crime :
 Mais lui se se de malice son cœur dans son être :
 Et de punir ses biens dans son cœur. La main de
 Dieu n'est pas moins admirable lorsqu'elle est que
 lorsqu'elle refuse, puisqu'elle ne suit son être
 que pour les refusés et se que refuse et qui punie
 Et dans les refusés est une véritable main, ainsi
 et qui punie dans les refusés est une véri-
 table main.

Il y a une espèce de répétition qui se fait en
 changeant un peu le mot que l'on répète.

Les malices qu'il endure,
 Contre leur propre malice,
 Lui font des problèmes :
 Et quoiqu'on nous justifie, faire,
 Mais ne déplaire à ses yeux,
 Que ce que peut nous déplaire.

AUTRE EXEMPLE.

- *Le temps d'un long-filée vers
 Deux parts à la fin de nos jours ;
 C'est à notre sage conduite,
 Sans encreinte d'un défaut,
 De nous consoler de sa suite,
 En le menageant comme il faut.*

Enfin l'on peut en même temps faire toutes les sortes de répétitions : comme dans ce bel exemple pris de la traduction du Poème de S. Paulin.

- *Nul ne prévient la Grâce, et l'esprit en la desire,
 C'est par le saint désir que son feu nous inspire ;
 Il faut pour la chercher qu'elle guide nos pas,
 Et l'on ne va par elle qu'on la trouve pas ;
 Ainsi c'est le charité qui arrive au chemin salut,
 Nul sans un jour de Dieu ne voit un jour salut,
 Qui tend à Dieu sans Dieu, fait un superbe effort,
 Et sans chercher la vie, s'écarte de la mort.*

Les Récurrens donnent à ces différentes figures qui sont des espèces de répétition : des noms particuliers : il n'est pas inutile de s'en charger la mémoire.

CHAPITRE X.

Réflexion sur ces Figures.

JE n'ai pu en difficile de comprendre toutes les espèces possibles de ces figures, dont nous par-

les; j'ai eu qu'il suffisoit d'en donner quelques
 exemples : ces expressions qui sont ligurées en cette
 manière peuvent être utiles, à cause de leur
 petites dimensions; mais il est évident que ces
 figures ne servent par elles-mêmes qu'une in-
 utile élite. L'artifice qu'on emploie pour les
 produire est trop sensible, et pour parler franche-
 ment trop grossier; aussi la largeur qui est néces-
 saire les empêche, de nos excellens Auteurs les
 faire avec plus de soin que quelques particuliers
 s'en occupent. A peine les souffrent-ils sur
 leurs recherches. A peine les souffrent-ils sur
 celles se peignent elles-mêmes, & qu'elles se
 fassent sans qu'ils s'en aperçoivent. Les peines et
 les soins des Figures, parce que ce sont des
 véritables proportions à leur force, & consé-
 quent à leur goût. Pour les représenter par gravure,
 on ne peut pas. Cependant je ne fais pas si critique,
 que je condamne toutes ces Figures; les bon-
 nes, que j'en ai rapportés à l'invention d'un
 exemple, & à l'élégance de mon ouvrage. Je
 crois donc aussi quelque chose en leur faveur.
 On ne peut pas condamner toutes ces Figures sans
 en faire d'un parti. Comme celles-là plaisent à la
 plupart d'un peuple, & par conséquent avec lequel
 on se dispose à s'occuper; les bons ou les
 mauvais sont un discours est composé de ces figures de
 la manière que nous venons de dire, ils sont agré-
 ables aux yeux. La cause de ces Figures est
 qu'elles ne sont point trop affectées, & qu'il sem-
 ble qu'elles viennent par hazard. On peut aussi les
 rapporter à ces Figures qu'on voit sur les ouvrages
 de la nature, où il semble qu'elle ait voulu se jouer
 en peignant plus à les étonner. Un voyageur se
 dit à quelquefois en considérant une coupe de sa
 fleur: Un Lichen mathématique est servile par

ces arrangements figurés de mots. Ces Figures retiennent l'attention, & occupent tous les sens par des images. J'ai remarqué quelques-unes de ces Figures dans les Livres Sacrez, particulièrement dans la Bible originale d'Israël, qui est le plus éloquent de tous les Propheces. Les Peres ne les rejettent point, soit pour s'accoutumer à leur style qui y procure plaisir, soit parce que Dieu retient en sa sainte Ecriture des Perfections à quelque cause. Mais c'est un grand défaut d'employer trop de Figures; Je ne sçai certainement pas à quel dessein pour les Auteurs qui font pleins de ces affectations. Je ne puis croire que ce soit la marque d'un grand talent, & de passer les jours entiers à arranger des mots, avec une belle exactitude. Un discours qui se fait avec ces artifices ne touche point, il ne contient aucun trait d'un esprit ardent, mais d'un homme qui se joue avec des mots. Ceux qui ont vu les Antiques des ouvrages sont vuides de choses qui ne font riches qu'en bagatelles, & qui ne font venir que serpeudes la populace par un long discours: *Caro est magis.*

CHAPITRE XI.

De la mesure des temps de la Præsentation.

LA VOIE d'en être recueillir quelque chose sur chaque syllabe, pour la faire distincte & la faire entendre. Nous cherchons maintenant les raisons de mesurer la quantité de ce discours, la présentation, de le proportionner, & d'ajouter les conditions que doivent avoir les choses

de les oreilles, apprenant dans la prononciation. La mesure du sonnet n'est pas la même dans tous les peuples : la prononciation des langues de l'Europe est entièrement différente de celle des langues romanes qui nous sont connues, comme le Latin, le Grec, & l'Hebreu. Dans les langues vivantes, on s'arrête également sur toutes les syllabes, & les temps de la prononciation de toutes les voyelles sont égaux. Dans les langues mortes, les voyelles sont distinguées non-seulement par la quantité du temps de leur prononciation. Les uns sont appelés longs, parce qu'ils se prononcent dans un espace de temps considérable, les autres sont brèves, & se prononcent fort vite.

Nous ne devons pas nous imaginer que nous prononcions aujourd'hui le Grec & le Latin : comme les Grecs, & les Latins prononçaient ces langues : ■ distinguant en parlant la quantité de chaque voyelle. Nous avons nous-mêmes en France un mot Latin que la quantité de la première voyelle de ce mot. On se prononce pas une fois brève dans notre langage que l'on prononce une seule longue. Cependant l'art d'Augustin dit, qu'il n'y a que deux ou trois de Virgile.

Quia tria sunt genera. Triumque primis ab eis

pronocentur primisque primis : si sunt longi, & si breves, si tresclerit tunc Plautone de se Vers. Quia tria sunt genera. Triumque primis ab eis

Il y a trois différences que je dois remarquer pour s'en servir : c'est d'observer les oreilles des Romains du temps de S. Augustin étaient choquées par ce changement.

On trouve souvent un certain nombre de syllabes

que les oreilles distinguent, & entendent le son d'un autre nombre de syllabes. L'un ou deux ou de plusieurs mesures fin en Vers. Ce qui vient du Latin, versus, signifie proprement vers. Il se donne ce nom aux vers, parce que l'écriture les font distinguer de la Prose qu'on en fait point par rangs, mais tout de suite. On les appelle Versus Libris, pour Versus Libris. Mais les Victorians pensent que ce mot Latin vient à versare, id est, à repasser fréquemment de part & d'autre des vers. Les anciens Latins font venir par syllabe, après commencement de la parole à la droite, ils finissent le second vers, comme par la droite à la gauche, comme les Latins font en Silencium la voix, c'est pourquoi on remarque le même Accent, comme dans l'épique il venait Baptiste, à l'usage des Latins.

CHAPITRE XII.

De la beauté des Vers.

L'égalité des mesures du vers de la prose est la plus agréable, comme la prose, dit, si elle n'est sensible. Pour cela que les oreilles distinguent les mesures, & les autres temps qu'elles sont entrecoupés de ces mesures libris cadence; de sorte que les comparant les vers avec les autres, elles peuvent être égales qui se voit tout au moins de la mesure, & quelque distinction entre ces vers. On ne dit pas de deux grandeurs qu'elles sont les, si elles ne sont toutes deux présentes à l'œil. Quant à l'égalité des mesures doit être d'être

mesuré, comme nous l'avons fait voir avec beau-
 coup de détail dans le Chapitre troisième : d'où nous appren-
 drons l'artificiel de la structure des Vers corallés
 & l'observation de ces quatre choses.

Chaque mesure doit être marquée distincte-
 ment, & séparément de toutes autres mesures.

1. Ces mesures doivent être égales.

2. Ces mesures ne doivent pas être les mêmes ;
 mais quand il y en a quelque différence, elles, afin
 de la variété, & l'égalité soient allées l'une avec
 l'autre dans ces mesures.

3. Cette alliance de l'égalité avec la variété ne
 peut être fautive dans ces mesures, si elles ne sont
 comparées avec les autres : il faut que des mesures
 différentes soient ensemble ; qu'elles les compa-
 rent, & que dans cette comparaison elles approu-
 vent l'égalité qu'elles ont dans leur différence.

La prononciation des Langues étant différente, la
 mesure des Vers ne peut être la même dans toutes
 les Langues. Toute cette différence grammaticale se
 trouve à deux chefs : en la Poésie Latine, & la Poe-
 sie Grecque ne diffèrent de la Poésie Française, Ita-
 lienne, & Espagnole, que parce que dans ces der-
 nières Langues on prononce toutes les syllabes égale-
 ment, & qu'elles n'ont point cette distinction de
 syllabes brèves, & de syllabes longues ; c'est pour-
 quel je ne suis pas obligé de parler en particulier

de la structure des Vers de chaque langue, il suffi-
 ra pour mon dessein de décrire les fondemens des
 Vers de la Poésie Latine, & de celles de la Poésie
 Française.

SECONDE REGLE.

Les deux syllâbes d'un pied ne peuvent pas être deux brèves : parce qu'elles passeroient trop vite, & que l'oreille n'auroit pas le temps de distinguer deux différens degres dans la voix qui se prononce, savoir un élevant, & un abaissant.

TROISIEME REGLE.

Deux brèves dans la prononciation ont la valeur d'une longue : c'est à dire le temps de la prononciation d'une longue est égal à celui que l'on emploie pour prononcer deux voyelles brèves.

QUATRIEME REGLE.

Un pied ne peut être composé de plus de deux brèves longues, ou équivalentes à deux longues, car celles qui se trouvent entre les caesures, & lesquelles le vers s'élève, & se rabaisse sont en harmonie, & empêchent l'égalité des mesures. Je ne parle à présent que des pieds simples qui peuvent former une harmonie parfaite. On appelle vers croisés, ceux qui sont de deux pieds simples.

CINQUIEME REGLE.

Un pied ne peut être composé de plus de trois syllâbes, il ne peut être de quatre : car ces syllâbes former ou quatre brèves, ou quelques-unes d'elles seront longues : si elles sont toutes brèves,

tes, la prononciation en feroit trop pébillante, & par conséquent vicieuse, une mesure de quatre lettres en passant feroit entendre différemment. Si donc une mesure de quatre syllabes il y a une longue, & trois brèves, ces trois brèves valent plus d'une longue: ainsi cette mesure peche contre la quatrième Règle.

SIXIÈME RÈGLE.

Les ceillies rapportent toujours les mesures correspondantes aux plus longues, parce que les autres les longues s'entendent plus facilement, & se distinguent. Ainsi d'une mesure occupée de quatre syllabes longues, les ceillies veulent qu'on les lise deux.

Ces Règles nous font connaître que tout le pied français feroit ou de deux syllabes, ou de trois syllabes. Voyons de combien de lettres il peut avoir de pieds de deux syllabes, de combien de trois syllabes.

Dans un pied de deux syllabes, ou ces syllabes font deux longues, & ce pied s'appelle *Spécialement*.

Où ces deux syllabes font deux brèves, & ce pied est nommé *Pyrrique*.

Où la première de ces deux syllabes est longue & la seconde brève, ce qui fait le pied qu'on nomme *Iambique*.

Où la première est une brève, & la seconde une longue: ce qui est appelé *Anapaeste*.

Dans un pied de trois syllabes, ou ces trois syllabes font trois longues, & ce pied est nommé *Aléxandrin*.

Où ces trois syllabes font brèves, ce qui est le pied qu'on nomme *Tribrachée*.

Où la première est longue, & la seconde

les brèves, ce pied est un *Stéphane*.

Qu la dernière est longue, & les deux premières brèves: ce qui est nommé *Asapès*.

Qu la première est brève, & les deux dernières longues: ce pied est nommé *Barbique*.

Qu les deux premières sont longues, & la dernière est brève: ce pied est appelé *Asachathique*.

Qu les deux premières éant longues, il y en a-trois une brève: on appelle ce pied *Asphismere*.

Qu les deux premières éant brèves, elles sont suivies une longue, ce pied se nomme *Asphérique*.

Or tous ces pieds ne peuvent pas venir dans la composition des Vers, parce qu'ils n'ont pas les conditions qui doivent se trouver dans leurs mesures. Plusieurs sont exclus de la Poësie par les règles précédentes. Le *Dyctique* par la seconde règle. Le *Métrique* par la quatrième. Le *Barbique*, & l'*Asachathique* par la même règle. L'*Asphismere*, & l'*Asphérique* par la troisième. Quant à ces deux derniers mètres, si bien qu'il n'y a que six pieds, savoir le *Spondée*, le *Trochée*, l'*Iambe*, le *Tribraque*, le *Dactyle* & l'*Aspèste*. On compte plusieurs autres pieds; mais ils se rapportent nécessairement à ces six formes de Pieds, dont nous venons de parler.



CHAPITRE XIV.

De l'égalité des Mesures.

Lorsque deux syllabes se prononcent en un seul temps, on dit que la quantité ou le temps de ces deux syllabes est égal. Cette égalité se trouve entre deux syllabes de une mesure, lorsque dans le temps qu'on prononce ces deux syllabes, on a le loisir de prononcer les deux accents. On dit que le temps d'une syllabe est ou le double, ou le triple du temps d'une seconde syllabe, si dans le temps qu'on prononce l'une, l'autre se peut prononcer dans le même espace de temps un deux fois ou trois fois. Ainsi le temps d'une longue est double du temps d'une brève. Lors que les temps de la prononciation de deux syllabes peuvent être mesurés par une mesure poétique ; & que le temps de l'une est double de celui de l'autre ; cette proportion s'appelle la confusion, & fait que les accents approuvent distinctement la quantité de ces syllabes ; presque elle doit plaire, puisque l'égalité, comme nous avons vu, n'est approuvée que parce qu'elle rend les sons distincts, & que la confusion n'a dans une mesure ou pied, comme il a été dit, qu'un élèvement, & un abaiffement. Par les deux raisons de confusion. Afin donc que l'égalité soit gardée, le temps de l'élévement doit être égal à celui de l'abaiffement. Dans un Iambique les temps de l'abaiffement, & de l'élévement sont parfaitement égaux, puisque ce pied est composé de deux brèves. La même chose arrive dans le Dactyle, dans l'Anapeste, le temps de deux brèves est égal

insulte, & semble Héronisme. Ces pieds sont
 maux pour le vers dans une structure harmoni-
 que, les temps de l'élevation & du rebail-
 lement de ces pieds étant proportionés. Dans un
 pied de trois syllabes longues que nous avons ap-
 pelé Molosse, le temps du rebaillement qui se
 fait sur les deux dernières longues est double du
 temps d'élevation qui se fait sur la première sil-
 labe longue ; ainsi ces temps sont proportionés
 & par conséquent se peuvent être appliqués à l'ac-
 tuelle, comme nous avons vu : mais on dit aussi
 que est composé du mélange de ces pieds est har-
 monieux, mais ils sont en les des Vers. par-
 ce que l'harmonie des Vers doit être fort sensible
 et qui se peut être, si l'égalité des mesures n'est
 gardée exactement. Dans un Lambé, & dans un
 Trochée cette égalité ne s'y trouve pas, mais la
 mesure qui est entre une breve & une longue
 est fort sensible ; parce qu'une breve se prononce
 vite. L'égalité au contraire qui est entre les pre-
 mières d'une mesure de trois longues est tres-sensible
 & trois fois plus grande ; car deux longues valent
 quatre breves $v\ v\ v\ v$ une longue est à deux bre-
 ves comme est à $v\ v\ v$, & une longue est à
 une breve, comme est à v . Selon M. de Vau-
 berna, une breve est un temps ; c'est pourquoi
 comme le remarque Servius Honoratus un $S\ e\ p\ t\ e\ m$
 est à quatre temps.

Une mesure est égale à une autre mesure lorsque
 les temps de leur prononciation sont égaux : ainsi le
 Spondée, le Dactyle, & l'Anapeste sont des me-
 sures égales. *Tripartita dicitur, et possunt
 aquales fieri.* Le Trochée, Lambé, & le Tri-
 syllabe sont aussi des mesures égales ; car deux
 breves des trois d'un Trochée sont la même

de la langue : ce pied est égal à un Trochée : ou à un Iambe. L'égalité n'est pas exacte entre ces deux pieds ; et on l'écrit : mais comme nous avons dit, la différence n'est pas grande, aussi on peut fort bien employer des Vers des six sortes de pieds dont nous venons de parler : puisqu'ils sont ou égaux, ou presque égaux. Nous parlerons plus bas de l'arrangement de ces pieds.

CHAPITRE XV.

De la variété des mesures, & de l'altération de l'égalité avec cette variété.

La variété est si nécessaire pour préserver le discours que l'on prend des choses les plus agréables aux Musiciens qui étudient avec tant de soin la proportion de la construction des sons, affectés de temps en temps quelque différence dans leurs accents, c'est à dire qu'ils ne s'arrêtent d'un air égal par un parfait accord, afin que la cadence par laquelle ils s'arrêtent pour lors les surprenne, soit comme un sel qui s'éveille l'appétit. Quand donc les Poètes se désoleroient des règles dont nous avons parlé, on ne devoit pas se les reprendre, ni même ces règles, puisqu'à celle-là nous ajoutons celle-ci ; qu'il faut éviter la diversité de l'égalité par le sel de la variété, s'il n'est permis de parler de la sorte.

La variété se trouve en plusieurs manières dans le Vers des Latins. Je ne parle point de celle qui consiste dans la différence de sons, & dans la diversité des mots. Permissoirement, il est constant que dans le Dactyle, l'Anapeste, le Trochée, l'Iambe,

DES DE L'ART DE PARLER :

le Trébutique, l'éloignement est fort différent du 1^{er} bassin : & quoique le temps de deux voyelles breves, soit égal à celui d'une longue ; cependant les oreilles appréhendent sensiblement la différence qui est entre une longue, & deux syllabes breves ; quoiqu'autant le temps d'un Spondée, d'un Dactyle, d'un Anapaeste soient égaux ; cependant leur différence est très-sensible. Le dactyle est plus étendu qu'un Anapaeste de deux brèves ; un Anapaeste est plus étendu qu'un Spondée de deux brèves ; & deux brèves sont plus étendues qu'un Spondée.

On ne compose pas ordinairement les Vers d'un seul genre de pieds : les Vers hexamètres sont composés de Spondées, & de Dactyles ; les Vers pentamètres de Spondées, de Dactyles, & d'Anapaests. L'Iambique reçoit plusieurs pieds ; les Vers Lyriques sont en, ou plus diversifiés que les autres ; mais non seulement ils requièrent différents pieds, mais encore le nombre de ces pieds est égal, ou même plus grand, dans les uns.

Un Vers composé tout entier de Spondées & de Dactyles ne plait pas ; il faut interrompre la suite des Dactyles par la lettre de par la grande Spondée ; il est Vers lui-même peuvent être composés de pieds louches, parce que de Vers passent très-vite, quoiqu'il soit composé de six brèves. Il seroit qu'il n'en ait que trois, par trop grande égalité de ces mesures dans un si nombreuse peut être composée, comme il est dans ce Vers-ci.

Quel est le Vers à six brèves.

Les mesures de l'hexamètre sont grandes & sont sensibles, ainsi à leur égalité ne se croient pas comparés de la variété, ce Vers est élégant.

Les Vers Iyriques font composés ordinairement de plusieurs sortes de pieds, parceque ces Vers deus faits pour être chantés en Musique, le chant ne pouvant pas agiter, & la différence des pieds se donne le moyen aux Musiciens de diversifier les Vers.

L'alliance de la variété avec l'égalité est manifeste dans la Poésie Latine : Premièrement dans chaque pied, car il est évident par exemple que dans un Pédale l'égalité de la variété n'y trouvent, l'égalité puisque le temps de deux brèves est égal à une longue ; la variété puisque comme nous avons dit, les brèves approuvent bien de la différence entre une syllabe longue, & deux brèves brèves. Le second lieu, cette alliance est sensible dans les Vers mêmes, car ils sont composés de pieds qui sont de même temps différents de temps, et ce que les Vers de leur prononciation sont égaux.

CHAPITRE XVI.

Comment les Romains rendent sensible l'égalité des mesures de leurs Vers.

C'est un très grand secret et qui a été démenté par les Latins, que les Vers soient composés de mesures égales, il leur rendoit cette égalité sensible, & pour cela lier ces mesures ensemble. Les Latins font par la césure qui est un rapprochement de plusieurs syllabes d'un mot, prendent pour ordinaire un Pied, avec celles qui sont au commencement du Vers suivant, comme dans cet exemple.

Ille erat ante horum, &c.

La syllabe, *o*, dans *voix*, est une césure : elle se lie avec la syllabe, *o*, du mot suivant *voix* faisant un *Spandèr* : c'est cette césure qui se lie au corps des autres qui les suivent : mais elle se lie aux autres : car la voix n'étant pas césurée de s'arrêter au milieu d'un mot, & de le finir, elle achève vite de le prononcer : ce la césure fait que les pieds finissent, & commencent au même des mots : ainsi la voix qui se lie ne se repose point d'un vers, & qui lie les syllabes de chaque mot, se repose en même temps les pieds, & les enchaine les uns dans les autres. Cette observation se peut rendre sensible aux yeux en coupant les deux Vers suivants par leurs césures.

*Il se me parait parer de parer le monde, de parer
L'air : que voir l'air en air, que parer le monde.*

La voix distingue chacune de ces césures, comme nous avons dit, par un élèvement au commencement, & par un abaissement à la fin : ce qui se fait aussi ces césures par la césure. Quand la voix prononce la syllabe, *o*, dans *voix*, elle prononce de suite *o*, qui fait partie de la mesure suivante : aussi elle lie, & la première mesure, & la suivante. Cette seconde mesure est liée avec la troisième : la voix ne se repose point au milieu du mot, & elle poursuit sans interruption après avoir dit la prononciation de la fin, sans cesser les autres mesures : & j'en suis sensible. La troisième mesure est liée de la même manière avec la quatrième. Les Vers sans césure ne paroissent pas parer que, comme nous avons dit, l'égalité des mesures qui fait la beauté des Vers se peut sentir, si elles se font liées, & si les autres se

CHAPITRE XVII.

De la Poësie Française.

Les Français distinguent les mesures de leur Vers d'une autre manière que les Latins. Nous n'élevons la voix qu'au commencement de l'un de vers et la rabaissons qu'à la fin. C'est pourquoy si une mesure dans notre Poësie commence au milieu d'un vers, & finit au milieu d'un autre vers, la voix ne pouvant s'élever que par une flexion, cette mesure n'estant elle le fin en Latin. Mais donc de mettre de la distinction ne sur les vers sans, & que les vers ne apperçoivent cette distinction par un élèvement de voix au commencement, & un abaissement à la fin, chaque mesure doit être tenue un vers parfait : ce qui fait qu'une mesure doit être grande, & que chacun de ses Vers n'est composé que de deux mesures, qui le partagent en deux parties égales, dont la première est appelée *Hexamètre*. Les mesures de ces Vers se mesurent d'ordinaire sur une mesure, quelque nouvellement & d'ordinaire sur la voix en deux mesures l'espèce des vers parfaits, & qu'on la rabaisse sur la fin de vers capotif. L'égalité de ces mesures dépend d'un nombre égal de voyelles : Toutes les voyelles se prononçant en un égal temps dans deux vers, il est évident que si deux capotifs ont un égal nombre de voyelles, les temps de leur prononciation seront égaux.

L'égalité des deux mesures dont chaque vers est composé se peut donner qu'en plaçant un nombre d'au lieu de tous les autres deux Vers capotifs qui

font quatre melées. Cette liaison se fait par l'union d'un même sens. Pour rendre encore cette liaison plus sensible, on fait que les Vers qui se suivent ont un même sens, & sont ensemble, c'est à dire qu'ils se servent de la même mesure. Il n'y a que quelques vers qui apprennent plus facilement que le sens des mots; ainsi la rime qui n'est que la répétition d'un même son est plus propre pour faire que les Vers soient ensemble les melées des Vers. Les Vers qui se défont de l'Empire de ce monde qu'à deux ou trois vers, quant à tous les vers, pour les Vers de l'Empire se mettra plus en peine que de la rime. & de régler les répétitions qu'ils contiennent de ces rimes. Cette manière de faire des Vers est un peu simple, mais elle craint bien-tôt, si l'on n'a pas d'un autre l'usage des Lecteurs par la richesse de la variété des versets, afin qu'ils ne s'aperçoivent point de la simplicité.

Voilà en peu de mots les fondemens de celle que je propose pour rendre plus sensible ce que j'en ai dit, & pour faire l'application aux deux Vers suivants :

1. Cette guerre | se croit éternelle,
2. Charlot jugea | de l'Empire du monde.

On ne s'aperçoit que deux melées dans chacune de ces Vers, & elle les détermine, parce que la rime est un commencement, & se rattache à la fin de chacune de ces versets, qui commencent par des mots parfaits. Les quatre melées de ces deux Vers sont liées ensemble par l'union d'un même son, dont elles font les membres, & par la rime. On ne s'aperçoit du temps des versets, & par là même que l'égalité des vers de la rime, qui se repose sur l'égalité des Vers par des intervalles égaux.

DE L'ART DE PARLER;

combinés font à leur beauté. Je ne parle point des différents ouvrages en Vers, des Vers Alexandrins, des Sautes, des Sonnets, des. Ces Vers ne font différens qu'au point, que par le nombre de leurs Syllables. Les uns sont composés de plus grandes, et de plus petites mesures; dans les uns les mesures sont croisées. Comme chez les Latins on comptoit des ouvrages de différentes sortes de Vers, en France on ne se sert que de deux Vers, de grands Vers, & de petits Vers, que l'on emploie dans ces ouvrages où il y a de la difficulté qui méritent que nous nous en étions à l'examiner.

Ce n'est pas assez pour donner à un Vers la même mesure, d'avoir égal à la quantité du temps de chaque voyelle, ou au nombre des mêmes voyelles leur concours, & celui des consonnes avec que l'on se trouve, & surtout ou d'avoir leurs mesures. Entre les mots qui ont même quantité, ou qui sont égaux en nombre de voyelles, les uns sont réguliers, les autres sont irréguliers, les autres sont irréguliers; c'est pourquoi pour rendre les mesures d'un Vers égales, soit en Latin, soit en François, on doit avoir presque aucun égard aux consonnes qu'aux voyelles.

CHAPITRE XVIII.

Il y a une symphonie merveilleuse entre nosre ame, & les nombres; Ce que c'est que nombres.

On verra vû qu'un discours est agréable lorsque les temps de la prononciation sont

syllabes qui le composent peuvent être mesurées par
 des mesures exactes : que le mot qui est composé d'un
 ou de deux syllabes est mesuré ou de double, ou de tri-
 ple de celui d'une seule syllabe. Les mesures exactes
 sont celles qui s'expriment par des nombres, dans la
 Musique toutes les raisons exactes sont mesurées
 selon le nombre à mesure ; c'est pourquoi les
 règles de l'Art de Poésie ont appelé nombre ex-
 act, tout ce que les poètes apprennent de pro-
 portionné dans la prononciation du discours, soit
 la proportion des mesures de temps, soit une juste
 distribution des intervalles de la respiration. * *Num-
 beris exactis* en Latin, est ce que nous mesurons
 en François, *discours harmonieux*. On appelle aussi
 nombre la cadence du discours, laquelle est
 triplée. 5. Il y a plusieurs remarques qu'il y a remar-
 quables dans ce discours avec ces nombres,
 & que les différents mouvements de l'âme répon-
 dent à certains sons de la voix avec qui elle a je
 ne sçay quelle espèce d'habitude : Mais avant que
 d'entrer dans ces remarques. Comme plusieurs d'entre
 nous ont fait remarquer à leurs propres sens, et
 voir, qu'on ne sçait que ce qu'on sçait familièrement
 en son pays. Longin, est excellent ouvrage, dit
 que ces nombres sont des instruments merveilleux-
 lement propres à rendre de faire agir les passions,

Pour parvenir dans les causes de cette merveil-
 leuse sympathie des nombres on se sçait digne, &
 de lire plusieurs fois ces passages, si l'on sçait
 que les mouvements de l'âme suivent ceux des élé-
 mens animaux, selon que ces élémens sont plus lent,

* Cassin de son. lib. 4. *Harmonia est ad se am-
 pliata ac ut videtur quod debet quod sunt res passiones
 & quod sunt res passiones harmoniaque sunt.*

ou plus vifs, plus tranquilles, ou plus violens. On me se fait étonné de différens passions; le plus peiné frice est capable d'arrêter ou d'exciter les esprits animés : la réflexion peu, & tout le plus fait que le mouvement étranger les diminue. Le mouvement par exemple d'un feu peut les exciter. Même corps est tellement disposé, qu'on les aide de violente les fait couler dans les malices qui le disposent à la suite, de la même manière que la vue d'un objet affreux, comme nous l'espérons maintenant les jours; au contraire un feu de la même nature à la force d'exciter. En parlant maintenant de ce animal, il s'excite; on l'approuve, et toujours doucement; d'où l'on apprend que la direction de ces feux produit des mouvements différens des esprits animés.

Chaque mouvement qui se fait dans les organes des sens, & qui est communiqué aux esprits animés, ayant donc été lié par l'union de la nature à un certain mouvement de l'ame, les feux peuvent exciter les passions; & l'on peut dire que chaque répond à un certain feu qui est excité qu'elle est dans les esprits animés le mouvement lequel elle est liée. C'est cette liaison qui est la cause de la sympathie que nous voyons entre les animaux qui fait que naturellement selon le ton de celui qui parle, on se fait différens mouvements; & que l'on se languisse à sentir la tristesse, qu'on se donne du courage, qu'on se les aye les uns gain de les autres mélancoliques.

Pour déterminer toutes les choses particulières de ces sympathies, & expliquer comment ces nombres, les uns causent plutôt la tristesse que la joie, il faudroit examiner quel est le mouvement des esprits animés dans chaque passion. On

coups facilement que à l'impulsion d'un tel son de
 dire les organes de l'ouïe est fait d'un mouve-
 ment dans les fibres aériennes sensible à celui
 qu'il est dans la colonne, si par exemple ce son les
 agit violemment & avec irrégularité, qu'il pourra
 briser la colonne, & l'entrainer ; au contraire qu'il
 les agissant de même, à l'érection qu'il
 agit dans les fibres aériennes est faible & languis-
 sant, celle qu'il est qui accompagne la rache-
 rale. Ce que je dis ne doit pas surprendre après
 ce que nous rapportent tant d'Auteurs célèbres
 sur les étranges effets de la Musique. On dit
 que'il y a en des Musiciens qui savent pour
 la leur faire des vers propres à guérir toutes les
 maladies, qui peuvent apparaître les douleurs, &
 soulager l'air des malades.

CHAPITRE XIX.

*Lesque les nombres environnent aux choses
 qui sont exprimées, ils rendent le discours
 plus vif, & plus significatif.*

Où ne peut pas douter que les sons ne soient
 significatifs, & qu'ils ne passent remarques
 de plusieurs choses : de son de la trou-
 pe ne fait-il pas parler à la guerre ? C'est pour-
 que Cicéron dit de Thucydide, que ces Hellènes
 en parlant des combats, fait par le nombre des de
 ses discours, qu'il semble qu'on soit présent à une
 bataille, & qu'on y entende la poursuite ; de l'ar-
 mée d'Alexandre par un nombre quelconque d'élémens
 rames. Quand on entend le bruit de la mer, on se

Paragischement, quoique les yeux ne la découvrent point. Quand on entend parler un homme qui est comédien d'ailleurs, on se le représente avec qu'il soit profane aux yeux. Les idées des choses se lient avec celles, d'être s'accroissent avec les autres. Ainsi il est bon de doute que certains font, croient, méritent, & certaines actions peuvent être à soi à servir les images des choses avec lesquelles il ont quelque rapport de liaison.

Vergil prend un lois qui lui restait merveilleusement, de donner une cadence à ses Vers, et il n'est elle s'este-tout les idées des choses qu'il veut le guérir. Qui est celui en liaison ces paroles: *Et ad nos autem non forent de regno, ut crepant pergit* avec cadence péroratoire & de la péroratoire avec laquelle l'idée, dont il est partie en ce lieu, méritent en fait sur le bûcher qu'elle avait préparé pour y brûler. Quand je lis cette description de Sciron :

*Tempus erat quo prima quædam mortalibus ætas
Incepit, et deus divinos præcipiens serpsit;*

il me semble que j'en ressens la douceur; & ce Vers qui glisse me donne l'idée du sommeil qui s'étend le plus de couler dans nos membres, sans que nous nous en apercevions. Ce nombre languissant de cette langue du bouche Simon.

*Hæc? que autem istius, impati, que me æquum
passum
Et cetera, que quid iam mihi mihi deique restat*

Ce nombre, dis-je, n'est-il pas capable d'être lié avec la corruption dans l'esprit des Temples Sciron

à manier de dire les choses, la posture, les habits
 les plus éloquent que les paroles. Un habit res-
 pecté, une robe simple & décente pléide que les pro-
 duits de la nature. Aussi la cadence des paroles fait
 souvent plus que les paroles mêmes; comme nous
 l'avons vu dans le portrait d'ivo de cet Ouvrage.
 Un bon sermoin inspire le crainte, un ton languis-
 sant porte à la compassion. Un discours perd la
 moitié de sa force lorsqu'il n'est plus soutenu de l'ac-
 tion & de la voix : c'est en raffinement qui reçoit
 le fruit de celui qui le manie. Les paroles sur le
 papier sont comme un cocou blanc qui est étendu par
 terre. Dans la bouche de celui qui les profère, elles
 s'élevont, elles sont effusées; sur le papier elles
 sont sans vie, incapables de produire les mêmes ef-
 fets. Une cadence conforme aux choses contribue en
 quelque manière la vie au discours, en modifiant
 le ton avec lequel il doit être prononcé.

CHAPITRE XX.

*Manière de leur fin discours par des nom-
 bres qui répondent aux choses
 significatives.*

Platon prétend que les grecs n'ont point de
 sources par hasard, & que la raison a eu plus
 de part dans l'établissement du langage que le ca-
 price. Pour asseoir cette pensée, il fait voir par
 plusieurs exemples que les pensées racines d'où
 sont dérivés les autres mots, ont été composées de
 lettres, dont le son exprime en quelque manière
 la chose signifiée. Il seroit très-difficile de justifier

la prononciation de Platon dans toutes les langues, tant il est hors de doute que dans toutes les langues, il y a des mots dont le son est significatif, & que le son d'un mot se fait dans le rapport qu'il a avec la chose qu'il signifie, soit par la cadence qui le caractérise, comme ce mot *Jeune*, ou parce qu'il est dérivé d'un autre mot qui signifie une chose semblable.

Celui qui veut lire ses discours par des caractères conformes au son, n'a qu'à chercher les voyelles, & apprendre d'elles quel est le son de toutes les lettres, des voyelles, des consonnes, des syllabes. Et à quelle chose ce son peut convenir. Les Grecs ont ceux qui se font appliquer à verser, à se plaindre : ils observent par exemple, que la voyelle *F*, exprime le vent; *G* une plainte, *H* un bruit de feu. La voyelle *S*, au contraire est d'un son de lug, de pleurs, d'angoisse, de douleur, de tristesse.

La lettre G, convient aux choses douces :

La lettre L, convient aux choses douces :

*Missa lauro'is pingis marmois calibus
 ———— flosibus fuscis medullis.*

*Virgile se fait entendre de plusieurs
 fois au son de sa voix & confus,*

*————— Mergis rurs marmois
 Circa m' elayre fuscis.*

Dans les voyelles, les voyes ont un son d'air, d'élément; les autres au son d'élément de terre. On

faire entrer dans la composition de son discours celles qui sont propres au dessein que l'on a pu se faire une cadence plus faible ou plus forte, plus élevée ou plus basse.

Il faut avoir particulièrement égard aux mesures du temps. Faire les mesures, les Dactyles cadencés avec vitesse; le Spondée ou grammée; l'Anapeste marche vite; le Trochée sensible court, mais il prend son nom d'un verbe Grec, qui signifie le court. L'Anapeste est au contraire de l'Anapeste cadencé avec vitesse dans ses compositions, & sur la fin il semble qu'il va changer cette espèce de temps qui le rappelle, & qui l'arrête, d'où il a pris son nom, qui signifie représentation. Les effets de ces mesures sont tous différents: celui qui veut accorder la cadence de ses paroles avec les choses qu'il traite, doit choisir entre ces pieds ceux qui l'accorderont. Virgile se sert de Dactyles pour représenter la vitesse d'une action:

Ille equos apertis

Arce rotas, Zephyræaque volans: grandis stridens
passis

Turba pedum.

Ille ceteri feruens, date arde, scandit ceteros.

de courir et les étre, de choisir des Spondées lorsque le gravité convient mieux à l'exécution.

À part ces deux compositions

Trochaica et met. Spondaica cadencés.

Il y a encore des mesures de cadence cadencés, &c.

C'est ce qu'on appelle que Pythagore croyoit des notes sans d'intoner par l'oreille dans une langue.

moulin, & qu'il leur fit quitter leur mauvais de-
 fein, ayant commandé à une femme qui chatoit
 de faire entrer des Spoudes dans son chat. Et
 depuis ce temps on ne voit plus de ces
 chats qui ont le poil blanc et les yeux rouges et
 blancs comme du lait. Le Spoude, & le Distyle font
 les deux grandes caisses. C'est pourquoi les let-
 tres font les Vers les plus majestueux, & le
 Spoude qui se trouve à la fin, fait qu'on le por-
 te avec un œil fermé, parce qu'il s'ouvre le
 vers. L'Anastrophe qui est à la fin de l'Antistrophe
 tombe la voix; c'est pourquoi on emploie le Pen-
 tantre pour exprimer les plaintes dans lesquelles
 la voix tombe à deux reprises, & qui sont
 souvent interrompues. On joint le Pentantre au
 Penthémètre, afin que la force de l'un soutienne
 la faiblesse de l'autre. L'Ambe est si vite que la
 force du Vers qui est composé n'est pas assez
 sensible. Elle passe avec une rapidité, qu'on a peine
 à distinguer ce Vers de la Prose; c'est pour-
 quoi on employe ce pied dans les pièces de Théa-
 tre où il faut donner force naturel, & peu différent
 de la Prose.

Il est facile de rendre la cadence du discours
 douce ou rude. Pour la rendre douce, il faut
 le concours des voyelles qui cause des vides dans
 le discours, & empêche qu'il ne soit uni de
 ces concours de voyelles, & celui de plusieurs
 forces, particulièrement de celles qui sont aspirées
 ou qui ne s'accroissent point, tendant la différence
 l'oreille. Un discours rude consiste aux choses
 dures & désagréables. * *Rebus amari-
 bus non videtur sapor.* Pour ôter de grandes
 fureurs il faut employer de grands mots dans le lieu
 où il faut, & qui remplissent la bouche. La cadence

* *Spoudes,*

de débiter les doit être négligé, & languissant, pour ce sujet il est à propos que tous les vers dont on se sert aient un son facile.

Plus les périodes sont longues, l'action de la vers est plus forte : lorsqu'il est important de peindre un dessein, les répétitions doivent être courtes, & coupées ; si l'action est véhérente, qu'il est bon de donner du poids à ses paroles, comme ceux qui se veulent faire craindre font un grand bruit, il faut se servir de longues périodes, lesquelles l'on ne peut prononcer sans prendre un air plus fort qu'à l'ordinaire.

Il n'en est pas davantage ; ce seroit abuser de l'usage que de vouloir donner des vers plus nobles pour chaque nombre. Cela ne s'acquiert ni par une longue habitude ; et par une forte application qu'on s'aide en composant, & par une réflexion on choisit des termes nobles, ou ceux qui conviennent à ce que l'on veut exprimer. Une considération pas à un dessein de s'exprimer avec une cadence significative ; avec les mêmes paroles que l'on cherche une rime. J'avois l'expérience que c'est un hazard quand l'on y réfléchit souvent c'est verser l'impossible, & l'on ne doit pas s'en gêner continuellement dans un travail dont le succès est sujet à divers accidens.

La plupart des Poètes semblent avoir ignoré ces secrets des nombres avec les choses ; ils se cherchent dans leurs Vers qu'une douceur qui devient fade dans la suite ; c'est ce que les alligés, & les joveux, les maitres, & les vains passent d'un même son ; un poëte parut avec un air de délicatesse qu'un orateur, cependant ces Poètes sont des adorateurs qui croient sans examiner Virgile, Pindare, Indiscernent des Vers nobles & négligés, avec

lorsqu'il décrit les choses basses, qu'il s'est négligé dans ceux-là pour faire paroître le dessous des autres. Ils s'estimant pas cette cadence admirable de ses Vers où il décrit le faible coup que le vieillard Priam porta à Néopolitain, parce qu'elle est faible & languissante, comme elle le doit être.

*Je faisais fuir, telonque les traits firent être
Cayen.*

J'ai honte d'employer l'assonance des Mètres où l'Aux pour les convenances d'une versité qui n'a pas besoin de provenir Cicéron & Quintilien de grands éloges à ceux qui accordent les nombres avec le son. Les Hellénistes, les Poètes & les Orateurs ont recherché avec soin cette beauté. Ulysse dans les Conférences qu'il a fait sur les harangues de Démocleus, remarque que toutes les fois, que ce Prince des Orateurs Grecs parloit des propres de Philippe, il avoit le soin de la prononciation de son discours, y faisant tous à ceux ses plusieurs particularités pour faire voir combien Philippe meritoit honneur dans ses conqûes. *Quam avide Philippi per
passus verba abasit, tandem multa iuravit
dixit periculis arcibusq; fatis.*

Pour Virgile, on peut dire que c'est en cela qu'il est admirable, & que son Poëte s'approche de lui. Il ne seroit pas besoin d'en apporter des exemples, parce que chacun les y peut lire : seulement pour vous faire remarquer l'excellence des Vers de ce Poëte, je rapporterai quelques-uns des plus beaux endroits que se trouvent à mainte heure. Lorsqu'il lui fait parler Néopole dans le pre-

Sur l'ivoire de Péloïde, il donne à ses parents une
 balance d'or, majestueuse, qui courtoise à la
 dignité de celui qu'il fait parler :

*Levant sur deux pieds d'ivoire d'or
 Les talens, l'orgueil, sans fin au nombre, tant
 D'or, de l'air, de l'air, de l'air, de l'air.*

Remarque la pompe des Vers suivants, avec les-
 quels il fait l'Épigramme :

*Représente l'Épigramme de César,
 D'après son Orateur, l'Épigramme qui raconte l'Épigramme.*

Représente les Vers avec lesquels il décrit
 l'Épigramme, est horrible de défection Grac, sans
 aucun quelque mouvement d'honneur, et de
 digne.

*Représente l'Épigramme, l'Épigramme, l'Épigramme,
 l'Épigramme :*

Représente l'Épigramme :

Représente l'Épigramme, l'Épigramme, l'Épigramme,

La cadence de ce Vers, l'Épigramme l'Épigramme, qui
 l'Épigramme d'un coup l'Épigramme la cadence de ce vers
 l'Épigramme. Celle de ce lui-ci :

*Représente l'Épigramme, l'Épigramme, l'Épigramme,
 l'Épigramme.*

Représente l'Épigramme, l'Épigramme, l'Épigramme, l'Épigramme.

114 DE L'ART DE PARLER.
 en vient capter la ruse, que par eux cadent
 et inconnus :

O peccat, ô basissans, ô dangers avens passés !
 O des Dardanis, ô des fâcheux Truissans !

Les Vers suivants sont pleins de la douleur d'un poëte
 constamment, qui regrette la perte de son art :

*Te amice requirit Conspicere, Erat.
 Insperant raper, ferunt Rhodopis Aras.*

Derns d'Halicarnasse Auteur des antiquitez Ro-
 maines, de de plusieurs traites de Rhétorique.
 montre qu'Hercule lie ordinairement des notes
 dans ses livres à la matière. Il est quantité de vers
 de ce Poëte, sur lesquels il fait ses reflexions avec
 une élégance dont vous pouvez juger par ces Exem-
 ples. Il rapporte ces Vers, dans lesquels Hercule
 se raconte à Mythe les raisons qui le firent Sij-
 ple dans les Lettres :

*Aut est d'ignos scilicet, quod est d'ignos scilicet,
 aut d'ignos scilicet, quod est d'ignos scilicet,
 aut d'ignos scilicet, quod est d'ignos scilicet,
 aut d'ignos scilicet, quod est d'ignos scilicet.*

Derns d'Halicarnasse fait cette reflexion jolies-
 sante, & élégante :

*Et sic d'ignos scilicet, quod est d'ignos scilicet,
 quod est d'ignos scilicet, quod est d'ignos scilicet,
 quod est d'ignos scilicet, quod est d'ignos scilicet,
 quod est d'ignos scilicet, quod est d'ignos scilicet.*

Hercule, continué est habile Rhetor, & fin
 d'art

des Vers de voyelles qui s'entrechoquent, et qui animent le cours de la prononciation ; pour exprimer la longueur du temps que l'écho emploie dans ce pénible travail, il se fin de syllabes qui ont des accents, et qui se succèdent ; pour signifier la résistance de cette pierre, à cause de sa propre pesanteur, et de la résistance des autres pierres, etc. En afin qu'on ne croie pas que ce soit par hasard que les nombres répondent aux syllabes dans ces Vers, il suppose comme la substance des Vers latins est sans différence, dans laquelle il décrit la chaîne de la pierre de Sisyphus, et comment elle roule du haut du rocher où il l'auroit posée avec peine : cette substance est continuée sans interruption, il suppose que les mots continuent à valent se valent avec la même participation que comptent. Ces Vers en de autres de Sisyphus.

On ne doit pas s'imaginer qu'il soit nécessaire de traiter toutes sortes de sujets de s'étudier à rendre le son de ses paroles excellent : cette étude n'est point nécessaire par tout, mais seulement dans quelque partie d'un ouvrage qui est la plus utile, et dans laquelle on veut travailler plus exactement les Adjoints. Outre cela cette substance des Vers latins, il n'est pas permis de sentir la Poudre noire, de suspendre les mots, de chercher quelque expression utile, ou d'en inventer d'autres, pour faire un juste cadence. Quelque pris qu'on ait un discours dans le même point de premier les choses autant que les paroles, on doit bien se donner de garde de passer outre à une plus solide que est celle de la justice du raisonnement, et de la pureté des

1^{re} pensée. Néanmoins on ne peut pas toujours être
 attentif à deux différentes choses à la fois, c'est
 pourquoi il arrive souvent que lorsqu'il s'agit de
 à contempler les sens, il déplait à la raison. La plus
 noble partie de l'homme est le sens des paroles que
 on est l'âme; c'est cette âme qui mérite nos pre-
 miers soins.



DE L'ART DE PARLER, LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

*Il faut prendre un style qui convienne à la
matière qu'on traite.*

CE QUE C'EST QUE STYLE.



On a vu remarqué que les mots
et dessein par eux: la même idée des
choix qu'ils signifient, & que pour
être convenus la forme de nos pen-
sées, il étoit choisi entre ces con-

nois ceux qui expriment les idées véritables,
et sans aucune altération; c'est à dire qui ré-
sultent dans l'esprit des autres les mêmes idées,
et les mêmes sensations que nous avons. Nous
l'avons nommé dans ce quatrième livre, que
l'on a appelé de la manière, à son employe-
ment une manière d'écrire particulière; & que comme
chaque chose demande des paroles qui lui convien-

viennent, sans un sujet entier requirre un *fil* qui lui doit appartenir. Les règles que nous avons données de l'élocution, ci-dessus ne regardent point ainsi dire que les membres du discours. Ce que nous allons enseigner en regarde tout le corps.

Seule dans sa première signification, le *perle* pour une espèce de painpon d'un des Anciens de l'école pour servir à l'élocution, & sur des observations étendues de cet. Pour dire quel est l'auteur d'une telle doctrine, nous disons que cette doctrine est de la main d'un tel : les Anciens disoient, c'est du *fil* d'un tel. Dans la suite du temps ce mot de *fil* ne s'est plus appliqué qu'à la manière de s'exprimer : quand on dit qu'un tel discours est du *fil* de Cicéron, ou quand que Cicéron a celui-ci de *raporter* de *son* *fil*.

Avant que je détermine avec quel *fil* il faut traiter les différentes choses qui font les parties des discours ordinaires ; quel doit être le *fil* d'un Orateur, d'un Historien, d'un Poète qui veut plaire, & de celui qui veut instruire. J'ai cru qu'il ne seroit point inutile de rechercher les causes de la différence qui se remarque dans la manière de s'exprimer des Artistes qui parlent par la même langue, & qui s'attachent les mêmes matières, & de rendre le même *fil*. Les uns sont sages, & quelquefois qu'ils affectent ; on pourroit s'attacher la moitié de leurs paroles sans faire rien au fond de leurs discours. Les autres sont fins, & quelquefois qu'ils affectent ; on pourroit s'attacher la moitié de leurs paroles sans faire rien au fond de leurs discours. Les autres sont sages, & quelquefois qu'ils affectent ; on pourroit s'attacher la moitié de leurs paroles sans faire rien au fond de leurs discours. Les autres sont fins, & quelquefois qu'ils affectent ; on pourroit s'attacher la moitié de leurs paroles sans faire rien au fond de leurs discours. Les autres sont sages, & quelquefois qu'ils affectent ; on pourroit s'attacher la moitié de leurs paroles sans faire rien au fond de leurs discours. Les autres sont fins, & quelquefois qu'ils affectent ; on pourroit s'attacher la moitié de leurs paroles sans faire rien au fond de leurs discours.

CHAPITRE II.

Les quatrez de Sade dépendent de celles de l'imaginatif, de la manière & de l'esprit de ceux qui écrivent.

Lorsque les objets extérieurs frappent nos sens, le mouvement que ces objets y causent, se transmet par le moyen des nerfs jusques au cerveau du cerveau, dont la substance reçoit par cette impression de certaines traces. L'Esprit s'élève qui est avec l'ame & le corps fait que les idées des choses corporelles sont liées avec ces traces de sorte que lorsque les traces d'un objet par exemple celles du Soleil sont imprimées dans le Cerveau l'idée du Soleil se présente à l'ame; & dans les fois que l'idée du Soleil se présente à l'ame, ces traces que cause la présence de cet Astre se réveillent. Nous pouvons appeler ces traces les images des objets. La puissance qui a l'usage de former le cerveau les images des choses qu'on a les fois auparavant d'appelle l'imaginatif; & ce mot signifie en autre temps, ■ une puissance de faire de ces images qu'elle forme.

Les quatrez d'une bonne imagination sont fort nécessaires pour bien parler: en cas de discours vrai des quatrez copies de traces que l'esprit se forme des choses dont il doit parler. Si ce tableau est confus, le discours ne peut être que confus. Si l'original n'est pas ressemblant, la copie ne le peut être. La forme, la netteté, le bon ordre de ces idées dépend de la netteté, & de la distinction des traces que font les impressions des ob-

seu sur le cerveau. Ainsi l'on ne peut douter que la qualité du Hâc ne dépende de la qualité de l'organisation. Tous les hommes s'arrangent plus de la même manière : la substance du cerveau n'a pas les mêmes qualités dans tous les têtes : c'est pour quoi l'on ne doit pas s'étonner, à les entendre de parler de chaque Auteur sans différencier.

Les mots que nous liâmes au que vous voudrez, laissent aussi-tôt leurs traces dans le cerveau que les autres objets. Ainsi comme on s'arrange en pense aux mots de ses choses en même temps les traces des mots de des choses qui ont été entendues de conversation plusieurs fois, se lient de sorte que les choses se reportent à l'esprit sans nous. Lorsque cela arrive, on dit que l'on a le mot en l'esprit, & l'on voit l'usage qu'on en fait dans cette faculté, avec laquelle les traces des mots, & celles des choses avec lesquelles sont liées, se trouvent en même temps ; c'est à dire que le mot de la chose fait la pensée que l'on en a. Lorsque l'homme n'est pas habile à rapporter les mots propres des choses qu'on lui a vu dire : on ne peut parler juste. L'on est obligé de se servir de se servir des propres mots qui se trouvent dans le mot, quoiqu'ils ne soient pas faits pour exprimer ce que l'on est persuadé de dire. Les expressions heureuses & justes sont l'effet d'une bonne organisation.

Mais il est constant que les qualités de l'esprit sont cause de cette différence que l'on remarque entre nos Auteurs. Le discours est l'ouvrage de l'esprit : on peut son langage & les inclinations dans les paroles sans que l'on y pense. Les Auteurs sont donc à différer, quelle que soit la qualité de chaque Auteur au un caractère qui le distingue.

que de nouvelles traces, quelque fois peuvent leur
venir, de leurs impressions dans l'esprit comme
dans aucune langue.

CHAPITRE III.

*Qualitez de la substance du cerveau, &
des esprits animaux, nécessaires pour
faire une bonne imagination.*

DANS l'Imagination il y a deux choses : la pre-
mière est matérielle, la seconde est spirituelle.
La matérielle est les traces causées par l'im-
pression que font les objets sur les sens : la spiri-
tuelle est la perception ou connaissance que l'ame
a de ces traces, & la puissance qu'elle a de les
reproduire ou copier, quand elles ont été faites
sur soi. Il n'est guérissable ici que de la partie ma-
térielle ; je ne puis expliquer exactement ces tra-
ces sans m'engager dans des discussions Philoso-
phiques dans mon sujet principal ; je dirai seule-
ment que ces traces sont faites par les esprits ani-
maux qui sont la partie du sang la plus pure qui
se porte au cœur ; de vapeur du cœur au cerveau. Ces
esprits sont indécidés dans leur course les figures
qui se présentent ils suivent son mouvement, & c'est
par leur cours qu'ils traacent différentes figures sur
le cerveau, selon que les sens leur ont communiqué
cela. De quelque manière que cela se fasse, il est
certain que la matière de l'Imagination dépend du
mouvement de la substance du cerveau, & de la
qualité des esprits animaux.

Les figures que l'on décrit sur la surface de
l'écaille laissent aussi vestige : les traces qu'elle

y font écartés aussi-tôt complus. Celles aussi que l'on
 trouve sur le marbre, sont ordinairement imparfaites
 à cause de la résistance que trouve le ciseau sur
 la dureté de cette matière. Cela nous fait connaître
 que la substance du cerveau doit avoir de cer-
 taines qualités sans lesquelles elle ne peut recevoir
 les images exactes des choses que l'oreille imagine.
 Elle ne peut être trop liquide, & que les parties é-
 lés qui le composent soient assez fortes, & se
 peuvent conserver les plus que les esprits animaux
 leur écoulent; c'est pourquoi les images que y font
 tracés sont exactes, & semblables à celles que
 l'on trace de bronze sur la sagesse. Elle est trop épaisse
 & que les fibres soient trop dures, il est impossible
 que ces matériaux objets y soient imprimés; &
 que fait que toutes choses paraissent vagues & confuses
 qui ont ce caractère. Je ne parle point de
 autres qualités du cerveau, de la chaleur, de la
 froideur; quand il est chaud les esprits animaux se
 retirent plus facilement; la froideur calcine le
 de leur cours, elle fait que l'imagination est im-
 parfaite, & qu'on ne peut rien imaginer qu'avec
 peine.

Les esprits animaux doivent avoir ces trois qua-
 lités, ils doivent être abondans, chauds, & liquides
 dans leur mouvement. Une tête épuisée d'esprits
 animaux est voidé d'images, l'abondance des
 parts rend l'imagination froide; les vestiges que
 traquent ces esprits par leurs courses dans le
 pendant que la source qui les produit n'est pas
 épuisée; on se représente facilement toutes les
 les, & font une image de faces qui sont
 une ample provision de raisin. Ceux qui ont
 peine à se représenter que l'abondance des esprits
 animaux causent, sont ordinairement froids.

les choses ne s'expriment que faiblement sur le
 legs de leur imagination, elles leur paraissent au-
 tres, petites, déchaudées. Ainsi leur discours qui
 exprime tout ce qui se passe dans leur imagination
 est sec, maigre & déchaudé. Les premiers font
 de vains crânes, ils ne parlent que par hyperboles,
 toutes les choses leur paraissent grandes. Le dis-
 cours des derniers est simple & bas ; l'imagination
 des premiers grossit les choses, celle des derniers
 les rapetisse.

Lorsque la chaleur se trouve avec l'abondance,
 que les esprits animaux sont chauds, pressés, &c.
 en grande quantité, la langue n'est point affec-
 tuée pour exprimer tout ce qui est représenté
 dans l'imagination ; car outre que la première
 qualité fait que les images des choses sont machées
 sans avoir leur étendue ; la seconde qualité qui
 est la chaleur rendant les esprits animaux vifs &c.
 l'imagination est pleine dans un instant de
 plusieurs images. Ceux qui possèdent ces deux
 qualités sans modulation trouvent sur le champ
 l'idée d'une chose sur un sujet qu'ils leur propose, & se
 mettent après avoir réfléchi long-temps sur ce même
 sujet. Un esprit froid ne peut rendre son ima-
 gination qu'avec des machées. L'expérience fait
 connaître que le défaut de chaleur est un grand
 obstacle à l'éloquence. Dans une violente passion,
 lorsque les esprits animaux sont extraordinairement
 pressés, les plus froids parlent avec facilité, les plus
 froids ne manquent point de paroles ; de cette di-
 versité d'images dans lesquelles le legs de l'imagi-
 nation se métamorphose peut aussi dire, cause une
 grande variété de figures, & de mouvements qui
 favorise ceux de l'imagination.

Ainsi que l'imagination soit usée de l'air confu-

Siens, le mouvement des esprits animaux doit être égal. Lorsque leur cours est dérangé, qu'ils sont arrêtés dans leur mouvement, tombe vaine les images qu'ils ont formées sont sans proportion ; comme il arrive à ceux qui sont malades, & dont la maladie consiste dans un mouvement dérangé de toute la masse du sang. Ceux qui sont gués de ces tempéramens perdent l'expérience avec facilité & avec grace. Quoiqu'il tempérament les esprits animaux ont un mouvement propre & égal ; mais leur imagination étant vaine, leur discours qui est une copie des images qui y sont arrêtées est nécessairement défectueux.

CHAPITRE IV.

De ce qui rend la Mémoire heureuse.

LA bonté de la mémoire dépend de la nature & de l'exercice, puisqu'elle ne consiste que dans la facilité avec laquelle les sens des objets que l'on a aperçus se reviennent ; elle ne peut par conséquent être heureuse, si la substance du cerveau n'est propre à recevoir les traces des choses, & à les conserver ; & si ces traces qui se perdent peu à-peu ne sont couvertes, ne se renouvellent facilement. L'exercice donne de la mémoire ; chaque chose se présente facilement du côté qu'on la cherche ; mais les fibres du cerveau s'étendant & se contractant ainsi dit-on ; & l'on se rend incapable d'apprendre par mémoire, si l'on ne présente en même temps souvent un objet souvent ; c'est à dire en apprenant souvent ce que l'on a appris, & répétant tout les jours d'apprendre quelque chose de nouveau.

Il faut remplir la mémoire de certains propos, & faire que la liaison des images des choses, & de leurs noms soit si étroite, que les images & les expressions se peussent de compagnie. Un excellent homme a dit que la mémoire étoit comme une imprimerie. Un imprimeur qui n'a que des caractères Gothiques n'imprime rien qu'en caractère Gothique, quelque bel ouvrage qu'il mette sous la Presse. On peut dire de même que ceux qui ont la mémoire pleine que de mauvais vers, & que dans l'esprit que des versets Gothiques, ont toujours un air Gothique.

CHAPITRE V.

Qualités de l'esprit nécessaires pour l'abondance.

C'est que nous venons de dire ne regarde que les organes corporels ; les qualités de l'âme sont plus considérables & plus importantes. C'est la raison qui doit régler les avantages de la mémoire, qui sont plus de desirs que des avantages, qui ne servent pas s'en servir. Celui qui a l'imagination féconde, mais qui ne sçait pas bien choisir de ses richesses, se perd & s'égaré dans de longs discours. Parmi la multitude des choses qu'il voit il y en a quantité de nouvelles ; & les nouvelles sont excitées par le grand nombre de celles qui ne valent rien. Il a de la chaleur avec cette abondance, & s'il fait le mouvement de la chaleur & s'égaré dans une infinité d'autres choses, son discours est un ruisseau perpétuel de figures : il ne parle

DES DEPARTS DE PARLER ;

jamais sans passion, mais presque toujours sans raison. Ensaie prout de chand, les plus petites choses l'excitent de lui faire paradoxes sans sans avoir égard à la bien-séance, sans considérer si la chose le mérite, il est enredantant ; il se laisse transporter à la fougue de son imagination dont ses paroles peignent le débordement de l'entêtement.

Pour acquies la possession souveraine de l'éloquence ; il faut que l'esprit soit orné de ces trois qualités : la première est une capacité, ou une habitude d'esprit qui fait qu'on découvre sur le sujet qui est proposé tout ce qui se peut dire avec abondance. Un esprit borné est incapable de donner à une matière étendue qui lui est nécessaire.

La seconde qualité consiste dans une certaine délicatesse, une certaine vivacité qui entre d'abord dans les choses, qui les approfondit, & en extrait tout les secrets. Ceux qui ont l'esprit pesant & grossier ne procurent pas dans les replis d'une affaire, ils n'en voyent que le gros ; parant ils ne peuvent qu'ébaucher la substance des choses.

La troisième qualité est la justice de l'esprit, c'est elle qui règle toutes les autres qualités, soit de l'esprit, soit de l'imagination. Un esprit juste choisit, il ne s'attache pas à tout ce que son imagination lui présente ; il fait le discernement de ce qui se doit dire de ce qui se doit taire ; il considère pas les choses selon la grandeur de leurs avantages ; il suspende ou abrège son discours selon que la chose se le bon sens le demandera. Il ne se laisse pas à ses premières idées ; il juge si les choses sont utiles par les qualités lui paraissent, & choisit des expressions qui leur conviennent selon la bonté de la raison, & non pas selon le rapport de son imagination.

bonnes qui courent est semblable à ces verres qui font paraître les objets plus grands qu'ils ne le sont. Il faut être lorsqu'elle est trop légère : il se creuse, il s'égare, il se perd, lorsqu'elle est trop froide ; en un mot il ne voit des avantages que la nature lui a donnés, & les peuples, & si elle ne lui a pas été favorable, il combat ses défauts, & tâche de les corriger.

Les hommes qualifiés de l'esprit ne se reconnoissent pas toujours avec celles d'une bonne imagination, & celle d'une mémoire heureuse. Ce qui fait une différence très-grande entre parler & écrire. Sens-vez ceux qui écrivent bien lorsqu'on leur donne du temps pour penser, parlent mal si on les oblige de parler sans préparation. Pour écrire il n'est pas besoin d'une imagination si féconde, si chaude & si prompte. Quand on a un génie qui n'est pas contentement modéré, on médite solennellement un livre, ce que l'on doit & ce que l'on peut dire sur un sujet proposé. Ceux qui parlent avec facilité sans préparation reçoivent cet avantage d'une imagination abondante & pleine de feu, lequel feu s'éteint & se rallentit dans le repos, & dans la froideur avec laquelle on compare une pièce dans un cabinet.

Les qualités de l'esprit sont parfaites à celles du corps : l'éloquence de ceux qui ont ces dernières qualités est comme un grand feu de poudre à canon qui passe en un moment. Cette éloquence fait du bruit & du feu, elle éclaire ; mais elle n'est ni utile ni durable, au contraire un ouvrage composé avec justice nous conserve la beauté, & plus il est fini, plus il est estimé, comme remarque Tacite au sujet d'un certain Héroïus qui fut célèbre pendant la vie, mais dont les ouvrages n'étaient que le même succès que la

personne; parce qu'ayant plus de feu d'inspiration que de juste despoir, son talent étoit de parler sur le champ, & non pas d'écrire. Un ouvrage célèbre de travail, dit Tacite, vit dans l'édition des hommes après la mort de son auteur. La douceur de l'éclair de l'éloquence d'Alarcus s'éteignit en lui : *Quisquis Alarcus . . . eloquentia quousque aut celebrata, tumiditate ingenti est hinc perire de rebus. Sed ut aspectu magis quibus rursus vigebat : atque audientibus alacris et labor in perferam valebat, sic Alarcus cum consilio et perferam. cum ipse fuerit eximius est.*

CHAPITRE VI.

La diversité des inclinaisons et du tempérament diversifie le style. Chaque province, chaque climat a son style qui lui est particulier.

LE dialecte est le caractère de l'ame; et c'est la trace le premier dans nos paroles, & d'où l'on y pense fait le style auquel les dispositions nouvelles le portent; lorsque les deux sont défectives dans chaque homme, il s'en suit qu'il y a autant de différents styles qu'il y a de personnes qui parlent, ou qui écrivent. De là vient encore que chaque climat a une manière de parler qui lui est particulière. Car croient ordinairement ceux qui font d'un même pays ont beaucoup de rapport dans leur tempérament, & ont aussi des manières de parler assez semblables, & conformes à ce tempérament qui leur est commun. Les Espagnols par exemple

de, qui sont tous grans choüïmes bien plus de
des mots dont la cadence sera majestueuse, & des ex-
pressions nobles, que des mots doux & languillans,
& des expressions délicates, comme seroient les
Italiens.

Les Orientaux qui ont l'imagination chaude &
peine d'images, ne parlent que par métaphores &
par allégories, parce que leur esprit se propose de
traiter quelque sujet, aussi-tôt leur imagination
leur présente mille images qui ont rapport à ce sujet,
de sorte qu'ils ont plusieurs métaphores. Ainsi si
ce sujet est peu sensible, comme ces images font
leur vraye qu'elle suppose fraternelle leur esprit,
& le sermoient pour ainsi dire vers elles, ils sont bien
plûs prompts à se servir du nom de ces images avec
lesquelles ce sujet a rapport que du nom propre. Ils
passent dans les capitaines arabes pour em-
ployer celles qui sont figurées, c'est ce qui rend
leur style obscur à ceux qui n'ont pas une imagina-
tion aussi prompte qu'eux : car pour pénétrer dans le
terrible sens de leurs paroles il ne faut presque ja-
mais considérer ce qu'elles signifient au tre lieu, &
malgré qu'elles peuvent signifier, passés dans un
sens métaphorique, qu'il n'est pas facile d'appre-
hender, parce que les métaphores dont ils se ser-
vent sont prises d'objets qui ne sont rapportés que
à très-rarement qu'ils en font rapport ; ainsi nous ne
trouvons pas d'exemple d'abord la raison qu'ils ont
pour la chose qui est le sujet de discours.

Cela se remarque dans les poésies que nous avons
des Orientaux : l'Épique même nous en fournit
même des exemples dans les Cantiques de Salomon.
Nous voyons d'abord que ce Prince en dé-
crivant les beautés de son épouse, compare son
Village au côté de la Tour du mont Liban, qui re-

gagnait la ville de Damas, & ses dents à une troupe de bœufs nouvellement vendus qui servent de bûche : mais avec un peu d'application on peut dans la parole, & l'on apperçoit qu'on abuse trop qu'il pense aux beautés de son épouse, il est frappé des images de ce qu'il avoit vu de beau. La Tent du Liban se perfine à son imagination, qui faisoit une face extraordinairement belle du côté de Damas il est frappé de la blancheur des bœufs qui servent de bûche, & qui commencent à se rebâter d'une nouvelle trêve. Les Septentrionaux n'ont pas tant de feu : leur imagination ne repose pas sur de grands variés d'images. Quand ils pensent à un sujet ils en font sans cesse, ainsi s'ils se servent de métaphores, il est les premiers que de choses qui ont une liaison bien étroite avec ce qui fait le principal sujet de leur discours. C'est pourquoi leur style est simple, naturel, & il s'écrit facilement. Ils donnent tout le temps qui est nécessaire pour expliquer les choses qu'ils proposent. Ce que les Orientaux ne peuvent faire, étant en partie par la vivacité de leur imagination, qui les oblige de quitter ce qu'ils avoient commencé de dire pour passer tout d'un coup à d'autres choses.

Les anciens Rhéteurs distinguent en trois classes les différents styles que les différentes inclinations des peuples leur font aimer. Le premier est l'Asiatique : Elevé, pompeux, magnifique : Les peuples de l'Asie ont été toujours ambitieux, leur discours exprime leur hauteur. Ils aiment le luxe, leurs paroles sont accompagnées de plusieurs vains ornemens qu'une hauteur si élevée se peut souffrir. Le second style est l'Attique : Les Attiques étoient plus réglés dans leur manière de vivre : aussi leur style est exact, & pour ainsi dire plus modeste dans leur discours. Le troisième est le style Rhodien : Les

Rhodan, croient de l'histoire arabesque, & passent pour le lieu des Amériques, & de la capitale des Achémens: leur fils construisit leur empire, il garda un milieu entre la liberté du fils Améric, & la tyrannie du fils Améric.

CHAPITRE VII.

Chaque siècle a son style.

LA diversité des styles vient encore des préjugés que nous avons les uns sur les autres. Quand on compare dans le monde de l'effort pour quelque noblesse d'écrire, & qu'il s'en fait une seule, chacun s'écrit de la même, & de s'y conformer: mais comme l'on se fait des modes, & que ceux qui les ont inventés, en cherchant des nouvelles après que celles-là font devancées connues, pour se distinguer de la foule, il se fait un changement perpétuel dans le langage comme nous avons dit ailleurs, aussi bien que dans les habits: ce qui est cause que chaque âge, chaque siècle a sa manière de parler qui lui est particulière. C'est pourquoi les Grecs, romains reconnoissent le corps auquel un auteur a écrit, en observant sa manière d'écrire, & son goût; c'est à dire l'usage qu'il a pour de certains mots, pour de certaines expressions qu'il s'est d'employer.

Le style de chaque siècle fait aussi connoître qu'il en est des inclinations, & des inclinations. Ordinairement dans les siècles où les peuples ont été sérieux & réglés, le style est sec, austère, & sans ornement. Le leur s'est insensiblement pendant le déclin des Républiques, aussi bien que

Je suppose que dans les halles, dans les tables, & dans les bâtimens. C'est ce qui est arrivé à la langue Latine. Dans les fragmens qui nous restent des premiers Auteurs de cette langue, nous voyons que les Romains se contentoient seulement de se faire entendre, & qu'ils ne recherchoient aucune douceur dans leurs paroles. Elles étoient grossières & pures, & ne se pouvoient prononcer ni être entendues qu'avec peine. Mais on sçait que ce scripteur des Romains ne recherchoit aucune façon de se servir ce que c'étoit que de satisfaire, de se polir; leurs maisons étoient de quelques sans peinture, sans architecture; on en voyoit peu de qui s'appelle agréablement être mal reçu chez eux; ils s'autoient que l'air; mais enfin ils qu'ils commencent à se servir de leurs grandes richesses; au de ces grandes richesses qui les rendirent maîtres de presque tout le monde, en même temps qu'ils modererent cette première ferveur & qu'ils ne faisoient plus si souvent des plaintes. On voit que leur langue se polir, & s'adoucit par degrés jusqu'à nous depuis le siècle des Scipions, jusqu'à celui de l'Empereur Auguste. Elle n'eut encore que ce premier air qui étoit simple & naturel, ayant seulement retranché ce qu'elle avoit de dur & de grossier. Ce changement lui fut si avantageux, & la mit dans la perfection. C'est pourquoi on a toujours regardé comme des modèles à suivre les Auteurs Latins qui ont écrit dans ce temps-là.

Mais même quand les Romains n'eurent plus d'ennemis redoutables, & qu'ils ne pensoient plus qu'à se divertir, leur langue fut privée d'affliction de tous étudiez, qui ne font point naturels. Ils ne recherchèrent plus dans leur style que ce qui peut

deux des oracles, des adresses agréables, des jeux de mots, des métaphores tirées de loin ; on ne met souvent ni ne recherchent plus dans les vaines que nourriture solide, mais des plaisirs qui sont nuisibles à la santé, aussi dans le discours la quatrième est au naturel, de ceux clairs qui sont nécessaires pour se faire entendre ; ils s'amusent plus dans les paroles que de vains ornemens qui en couvrent le sens, & empêchent qu'il ne pénètre. Au si ceux qui ont le goût bon se donnent bien de garde d'imiter les Anciens Latins qui ont écrit en ce genre-là ; & ils regardent toutes ces choses, qu'ils estiment comme des défauts qui empêchent par quelque apparence d'être en usage. Quand le docteur se mit dans l'Empire Romain, quelques temps même auparavant toutes les Nations de monde étoient unies avec eux, & se fit les langues nobles & tout plein des imparfaits des autres langues. C'est que l'écrivain pour eux, & que l'on appelle les auteurs de la haute Latinité, ne s'étoient que pour la bonté & l'usage de la langue Latine, *de benevolentia Latinitatis*.

CHAPITRE VIII.

La manière que l'on traite doit déterminer dans le choix de style.

C'EST la manière qui doit déterminer dans le choix de style. Ces expressions nobles qui remplissent la bouche respectent les choses grandes, & font connaître le jugement avantageux qu'en fait celui qui parle d'elles d'une manière si

relevé. Si deux ces choses ne marquent point cette élévation, si elles ne font grandes que dans l'imagination de l'Amateur, cette magnificence lui fait tort; elle fait remarquer son peu de jugement, et ce qu'il élève des choses qui ne le sont dignes que de mépris. Les figures de ces mots éloignées de l'ordre naturel des dévots dérivent aussi les mouvements du cœur; ce afin que ces figures soient justes, la passion dont elles font le caractère doit être raisonnable. Il n'y a rien qui approche plus de la folie que de se laisser aller à des comparaisons sans aucun sujet, de se mettre en colère pour une chose qu'on doit traiter avec froideur; chaque mouvement a ses figures. Les figures catholiques le tiennent, mais elles se trouvent marquées de loüanges, si le mouvement qui les cause n'est pas loüable comme nous l'avons dit ailleurs.

Je dis donc encore que c'est la nature qui règle le stile; lorsque les choses sont grandes, & que l'on ne peut les circonscrire sans représenter quelque grand mouvement, le stile qui les décrit doit être avec solennité orné, plein de mouvement, enrichi de figures, de Tropes, & de Métaphores. Si le sujet qu'on traite n'a rien d'extraordinaire, si on le peut considérer sans être touché de passion, le stile doit être simple. L'Art de Parler n'ayant point de méthode fixée, & toutes les choses qui peuvent être sujet de nos pensées pouvant être matières de parler, il y a une infinité de stiles différents, les effets des choses que l'on peut ou ne peut être affecté, nous mettez les Matières de l'Art que renvoie toutes les matières d'écrire particulières sous ces trois genres. La manière de tout discours est ou catholiquement noble, ou catholiquement basse, ou elle est un milieu entre ces deux extrêmes; savoir la noblesse & la

belles. Il y a trois genres de Siles qui dépendent à ces trois genres de machines ; savoir le Sublime, le Simple, & le Médian. L'on appelle quelquefois ces Siles Caractères, parce qu'ils marquent la qualité de la machine qui est le sujet du discours. Je remarquerai dans ce Chapitre les règles qu'il faut garder dans chacune de ces trois Caractères. Quand on entreprend un ouvrage on se propose toujours une idée générale : Le diction par exemple d'un Orateur qui fait le Passage d'un Prince, est de représenter l'éclat des actions de son Héros, & de peindre sa gloire dans un si haut point qu'on le regarde comme le premier de tous les hommes. Un Avocat qui plaide la cause d'un parent se contentera de persuader à ses Auditeurs que celui dont il a pris la défense, est un bon homme, fort vertueux, & qui n'a rien de ses vices d'acquiesce de tous les devoirs d'un bon Citoyen. Ce que je dirai de ces trois Caractères regarde la manière avec laquelle on doit conduire un ouvrage, sans parler de vouloir une idée générale qu'on s'est proposée d'en former.

CHAPITRE IX.

Règle pour le Sile sublime.

A Pellée étoit obligé de faire le portrait de son beau Anagnorin, qui avoit perdu l'œil gauche à Paris. Il le peignit de profil faisant seulement paroître la partie du visage de ce Prince qui étoit sans défaut. Il fait servir cet artifice, quelque noble que soit le sujet auquel on a dessein de donner une haute idée, sa noblesse ne par-

retra point, si l'on n'a l'adresse de le faire voir par la plus belle de ses faces. Les phobolles choisis ont leurs imperfections; cependant la moindre n'est qu'on découvre dans celle qu'on estimoit auparavant est capable de faire perdre toute autre étant qu'on en avoit conçue. Après avoir dit mille belles choses, & en donner place aux viles à quelques choses de bas, si le discours des choses viles n'est point se faire attention qu'à cette belle & oublier toute les autres; & on doit prendre garde de ne rien dire dans aucune partie qui déroce ce que l'on a dit dans le reste du discours, & qui déroce la première idée qu'on a donnée, comme fait Héloïse dans son Poème, qu'il a intitulé le Bouclier, où après avoir dit tout ce que l'on pourroit dire pour faire une peinture terrible de la Débaïe des Turcs, il a plus tost ce qu'il avoit dit en ajoutant ces mots: *Pas possible le voir les crimes des Turcs*, car comme remarque Longin, Héloïse ne tend pas cette Débaïe terrible qui étoit son dessein, mais qu'elle se dépeint.

Il faut encore louer l'adresse d'un autre Poète par ses mêmes succès qu'Apollon, c'est Zenois, lequel pour représenter Héloïse aussi belle que les Poètes Grecs infatigables leurs Vers, choisit les plus rares des plus belles personnes de la ville où il étoit en mariage, & donna à son Héloïse toutes les graces que la nature avoit partagées entre un grand nombre de femmes bien faites, Lesquelles Poète est Maître de son sujet, qu'il peut ajouter ou retrancher, s'il veut de faire une description par exemple d'un temple, il doit considérer toutes les parties dans les temples, & en examiner toutes les circonstances, afin de rapporter celles qui sont les plus extraordinaires & les plus singulières.

Comme l'on voit les fleurs se lever et par l'usage,
 Ponder sur un vaisseau qui s'appart à leur usage,
 Le vin avec ferveur dans les vases pressé,
 Le vin d'aperté d'écarter, & l'air au loin pressé
 Le d'aperté travaillé, qui sur un vases d'écarter,
 Leur voir d'écarter d'écarter sur la mer que l'écarter
 vitant.

Pour les expéditions elles doivent être nobles, & capables de donner cette haute idée qu'on conçoit devant la loi de justice que l'on dit : Qu'on ne la faire au fait pas d'écarter noble dans toutes les actions, notamment on doit garder une certaine tranquillité de tête. Dans un Palais il y a des appartemens aussi-bien pour les derniers Officiers, que pour ceux qui approchent de la personne du Prince. Il y a des Salles de des d'écarter : les d'écarter ne doivent pas être mêlés avec ceux de magnificence que les Salles ; cependant il y a quelque proportion entre tous les compartimens de cet édifice, & chaque partie pour belle qu'elle soit, fait effet voir de quel côté elle est par là. Dans le même Palais qu'on voit les expéditions doivent dépendre à la manière ; il faut remarquer que les des d'écarter qui ne sont pas d'écarterment un air qui les relève de leur d'écarter, parce qu'ayant d'écarter de donner une haute idée de la chose qu'on traite, il est nécessaire que toute la suite porte ses regards & les faire honneur. Un ouvrage doit faire connaître dans toutes les parties le grand est de son sujet.

Les Rois ont ambassadeurs pour avoir sujet de s'employer que ce soit d'écarter, même avec ceux qui s'occupent des choses grandes & prodigieuses ; sans prendre garde à l'attention de ces prodiges.

nous à ces grandes échelles qui sont remarquer la
 plus mille de ceux qui s'en servent au même
 temps qu'ils les tiennent. On peut bien par la ma-
 chine d'une plume faire mouvoir une baguette fort
 haut, mais elle retombe bien-tôt dans son état,
 & cette elevation ne fait que l'exposer aux vents de
 ceux qui ne s'avaient jamais aperçûs si elle étoit
 descendue dans son obscurité. Cette affectation de
 braver un air de grandeur à toutes les choses que
 l'on propose, & de les revêtir de paroles magnifi-
 ques, fait naître et suscite aux personnes judicieu-
 ses qu'un Auteur a voulu cacher la bassesse de ses
 pensées sous cette vaine monne de grandeur. Aussi
 comme dit Quintilien, plus on s'élève est rarement
 & loisé, plus il affecte de paraître élevé & excel-
 lent, moins ceux affectent de se faire paroître grands
 marchent sur la pointe de leurs pieds. Ceux qui
 sont simples font le plus de redoublans. Cette
 nature de style, ces affectations de mots qui sont
 de haut, *les plus des étrangers de l'italie*
que de haut. Les plus regens unis valent,
de se en qui attelles & d'illustre unis de fl-
tra d'illustre d'illustre unis de fl-
tra d'illustre d'illustre unis de fl-
tra d'illustre d'illustre unis de fl-
tra d'illustre d'illustre unis de fl-
tra d'illustre d'illustre unis de fl-
tra d'illustre d'illustre unis de fl-
tra d'illustre d'illustre unis de fl-
 de cette laberare.

CHAPITRE X.

De style au caractère simple.

L le caractère simple a ses difficultés, il est vrai
 que le choix des choses n'y est pas si difficile :

peuvent-elles doivent être connues & utilisées : Mais c'est ce qui le rend difficile : car la possession des choses s'éloie, & cache les défauts d'un Ecrivain. Quand on parle des choses sans les connaître, on peut employer des Métaphores à cause que l'usage ne donne point d'expressions à ses sens. Le discours peut être enrichi de figures ; parce que l'on s'avertit par ce qui est grand tranquillement, ni sans indiquer des mouvements d'admiration, d'envie, ou de haine ; et crainte, ou d'espérance. Au contraire quand on s'avertit pour objet que des choses communes, on s'étonne de voir pour lors d'employer les termes propres & extraordinaires : il n'est pas permis de s'étonner notre discours, il faut parler simplement ce qui n'est pas sans difficulté : Car enfin ceux qui écrivent se peuvent ignorer que la liberté de s'exprimer par des figures est souvent commandée pour s'épargner de la peine de rechercher des mots nouveaux qui ne se trouvent pas toujours, l'expérience fait connaître qu'il est plus facile de faire des figures que de parler naturellement.

Quand j'ai appelé ce caractère simple, je n'ai pas voulu signifier par ce mot une étendue bête qui n'est jamais bonne, & qui à être évitée. La simplicité de ce style n'a aucune élévation ; mais ce n'est pas à dire que le discours qui l'exprime doit être vil & méprisable. Elle ne demande pas les pompes & les ornemens de l'éloquence, ni d'être revêtu d'habits magnifiques ; mais aussi elle rejette les habits de parler basés ; elle veut que les habits que l'on lui donne soient propres & honnêtes.

CHAPITRE XI.

De style modeste.

J'ose dire rien du caractère modeste, parce qu'il fust de savoir qu'il consiste dans une modesté qui doit participer de la grandeur du caractère sublime, & de la simplicité du caractère simple. Virgile nous a donné l'exemple de ces trois caractères. Son *Éclogue* est dans le caractère sublime, il n'y parle que de conducteurs, que de bergers, que de pasteurs, que de Prêtres, que de Hercules. Tout y est magnifique, les sentimens, & les pensées. La grandeur des expressions répond à la grandeur du sujet. On ne lit rien dans ce Poëme qui soit vulgaire. Ce Poëte ne le ten point des rudes que l'usage de la lie du peuple ne pourroit dire profané. Il est obligé de nommer les choses communes à la fin par quelques mots particuliers, par quelque *Trope*, par exemple pour servir du pain, *l'entra d'ore*, qui étoit parmi les Papens le Dénier des Juifs.

Le caractère des *Épigrammes* est simple. Ce sont des Roques qui passent, qui s'entrevoient de leurs yeux; de leurs tempêtes, de leurs campagnes; d'une manière simple, & qui arrivent à des Roques.

Les *Georgiques* sont du caractère modeste. La manière qu'il y a de s'approcher par de celle de Virgile: Virgile ne participe dans cet ouvrage de ces grandes pensées, de ces illustres sentimens, & de l'établissement de l'Empire Romain, qui sont le sujet de son *Épique*; mais avec les *Georgiques*

ne fut pas rasée, jusques à la condition des Pre-
pers. Car dans ces livres il pousse dans les esprits
les plus capotés de la nature; il découvre les mys-
teres de la Religion des Romains, il e mille de la
Philosophie, de la Théologie, de l'Histoire: ce qui
peut à voir un milieu entre la majesté de son
Eucide, & la simplicité de ses Scoliques.

CHAPITRE XII.

*Sciles propres à certaines matieres. Quali-
tez communes à tous ces sciles.*

Nous allons parler des sciles particuliers qui
sont affectés à certaines matieres, comme
sont les sciles des Poëtes, des Orateurs, des Histo-
riens, des. Mais il est à propos de faire auparavant
quelques observations sur les qualitez qui sont com-
munes à tous ces sciles. Entre ceux qui s'attachent
dans un même scile, les uns sont plus doux, les au-
tres sont plus fiers: Les uns sont libres, les autres
sont esclaves. Je diray ce que consistent ces quali-
tez, & comment on peut les donner à un scile, insi
qu'elles conviennent à la qualité du sujet.

La premiere de ces qualitez est la douceur. On
dit qu'un scile est doux lorsque les choses y sont
dites avec tant de clarté, que l'esprit ne fait aucun
effort pour les concevoir; comme nous disons que
le pain est d'une maniere est doux, lorsque l'on
y met un peu de miel. Pour donner cette douceur à un
scile, il ne faut rien laisser à deviner au Lecteur. On
doit débrouiller tout ce qui pourroit l'embarasser,
présenter ses choses: En un mot, il faut dire les
choses dans l'obscurité qui est nécessaire, sans qu'elle

ces paroles ne font que développer les idées que déjà ne le mot *Grac* *moder*, lorsqu'on considère la force avec toute l'attention nécessaire.

La troisième qualité tend au style agacé le de Sauri. Cette qualité dépend en partie de la personnalité, & elle ne veut être possédée, l'épique ne se distinguant pas lorsqu'il s'applique trop fréquemment. Les Tropes, & les Figures sont les fleurs du style. Les Tropes font concevoir faiblement les possibilités plus abstraites. Ils font une peinture agréable de ce que l'on veut signifier. Les Figures attirent l'attention, elles échauffent, elles animent les lecteurs, ce qui est agréable ; le un *trouvent* être le principe de la vie de des plaisirs, la *quatrième* au contraire vieillissent toutes choses. La dernière qualité est naïveté, elle rapproche du style naïf qui n'est pas absolument mauvais, elle rapproche du plaisir, elle ne froisse aucun sentiment, & comme on juge de l'ancien *Arrogance*, elle ne peut pas que le discours soit aride ; elle est bonne pour les *modesties* capables d'atteindre la *corde*.

L'on doit faire en sorte que le style ait des qualités qui soient propres au sujet que l'on traite. *Virgile* est excellent *le* *judicieux* *architecte* qui voit sous *Auguste*, comme on que dans la *structure* des Temples on faisait l'Ordre qui appartenait le caractère de la Divinité à qui le Temple était dédié. Le *Dorique* qui est le plus solide & le plus simple était employé dans les Temples de Mars & de *Hercule* ; les délicieuses, & les *autres* des autres ordres se consacrant par à la *Déesse* de la Sagesse, au Dieu des combats, et à l'exercice *marial* des *Musées*. Les *Troades* de *Venus*, de *Flora*, de *Proserpine*, & des *Nymphes* étaient

des idées d'un bon Orateur qui est tendre, éloquent, chargé de figures, de sentimens, & pour de beaux concepts de l'Architecte. L'ordre Ionique étoit consacré à Diane, à Junon, & aux autres Déeses de Plaisance desquels les règles de cet ordre donnent le caractère, obligent de tout un milieu entre la simplicité de l'ordre Dorique, & la puanteur de Corinthe. Il en est de même de l'élocution: les fleurs & les puanteurs de l'éloquence ne font pas propres pour un style grave & plein de majesté. L'essentiel du style est important lorsqu'il faut le rendre pur & simple: la force des expressions est inutile quand les esprits se gagnent par la douceur, & qu'il n'est pas besoin de les combattre ni de les frapper.

CHAPITRE XIII.

Quel doit être le style des Orateurs.

C'est qui jusqu'à présent ont traité de l'Art de Parler, se sont toujours servis de ce que pour les Orateurs. Leurs préceptes se regardent que le style Oratoire & ceux qui s'attachent au regardent l'abondance & la richesse des expressions avec une abondance dans les discours des grands Orateurs, comme le principal de l'unique fin de leur étude. Il est vrai que l'abondance paroît avec éclat dans le style, ce qui ne s'oblige de lui donner la première place.

Les Orateurs parlent ordinairement pour éclaircir des notions obscures ou ambiguës, ce qui demande un style distinct, puisque dans cette occasion il est nécessaire de dissiper tous les nuages & toutes

les observations qui tiennent ces veritez. C'est qu'encore que parler un Orateur ne presant pas aucun d'intervalle que les deux causes qu'il defend ; il ne faut pas toujours attendre ; on n'apane pas l'esprit avec un tel de ne composer qu'une seule piece de vers ou de prose. Cet Orateur est donc obligé de redire les mêmes choses en plusieurs maneres , afin que si les premières paroles n'ont pas porté coup , les secondes fassent passer ce qu'il souhaite.

Mais cette abondance ne consiste pas dans une multitude d'épithetes , de noms & d'expressions ou de termes synonymes. Pour persuader une verité , pour la faire comprendre par les plus grossiers , & la faire appercevoir aux esprits les plus débauchés ; il faut la représenter sous plusieurs faces différentes ; avec cet ordre que les dernières expressions soient plus fortes que les premières , & ajouter quelque chose au discours , de sorte que rien soit en vain en rien sensible & palpable ; et que l'on puisse faire concevoir. Un habile homme s'accuse de la capacité de son Auditeur , il s'adresse aux esprits qu'il lui propose , & ne les quitte point jusqu'à ce qu'elles soient entrées dans son esprit , & qu'il n'y laisse rien de vague & d'incertain.

Les veritez qui se démontrent dans les Éléments , & dans les Métaphysiques , ne sont pas de la nature des veritez Mathématiques : Ces dernières dépendent que d'un très-petit nombre de principes certains & infallibles : Les premières dépendent d'une multitude de circonstances qui se peignent sans pas de force , & qui se peuvent concevoir que lorsqu'elles sont traitées de main-à-main. On ne peut les analyser sans art , & c'est ce qu'on appelle l'art de des Orateurs habiles : Ils retracent les circonstances circonstanciées , & font voir de quoi le fondement de
leur

Une preuve d'une partialité qu'un autre intérêt blâmer, se n'auroit daigné employer. Pourquoi Clodius profita-t-il les Orateurs de excellence qui étoient vaillans & braves? A quoi bon appeler que Milon changea de forçers, qu'il prit des habits de campagne, qu'il parut seul attendant la femme laquelle fit la grande à se préparer selon la coutume des femmes? C'est que cette pauvre femme de malheur qu'il fit faire oublier le moindre fait de l'achève qu'il veut accuser devant les yeux des Juges persuada efficacement qu'on ne peut rien s'opposer dans la conduite de Milon que le fait d'appartenir d'avoir précédé d'affliger Clodius, comme précédait les autres.

Les grands Orateurs n'employent que des expressions riches, capables de faire valoir leurs talens : Ils aiment à débiter les yeux le Patois, de peur et fait de ne combattre qu'avec des autres Villains. L'usage ne leur fournit pas toujours de mots propres pour exprimer le jugement qu'ils ont des choses, de peur les faire paraître aussi grands qu'ils sont : Ils ont recours aux Tropes, qui leur servent encore à donner telle couleur qu'ils veulent à une action, à la faire paroître bonne ou grande, loisible ou méprisable, juste ou injuste. Rien que les termes Métaphoriques dont ils se servent la célèbrent ou l'abaissent. Mais l'abus qu'ils font de ces art les rend souvent ridicules, on ne peut droit de déguiser une action, de l'habiller comme l'on veut, de donner le nom de crime à une chose excusable, de s'en parler comme d'une chose légère, si elle est criminelle. Les noms de crimes, de de fautes donnent des idées vagues. Si l'on n'applique ces termes avec justice, on doit s'abstenir ou pour n'avoir pas de jugement, ou pour

avoir peu de beaux sens. Les persuadeurs légers qui se laissent entraîner aux choses, & avant que de se laisser persuader par les mots, ils examinent s'ils sont justes. J'admire ces Déclamateurs qui croient avoir triomphé de leur ennemi, quand ils se font valloir de ses raisons; ils croient l'avoir vaincu quand ils l'ont chargé d'insultes, & qu'ils ont éprouvé toutes les Figures de leur art pour le rendre tel qu'ils veulent qu'il paroisse.

On ne peut défendre fortement une vérité, si l'on ne s'applique dans la dispute. Le discours est languissant qui ne part pas d'un cœur échauffé & attend à combattre pour la vérité, dont il a pris le parti. Nous avons vu dans le second Livre que comme la nature fait pousser ses membres du corps des pestes propres à attaquer & à se défendre dans un combat inégal, cette nature naturelle fait que l'on figure les discours, & que l'on leur donne des sens propres à soutenir une vérité contestée, à l'établir, & à réfuter ce qu'on lui oppose. Aussi nous voyons qu'il n'y a rien de plus grand que le discours d'un grand Orateur qui est dans tous les sentimens, & se rend de toutes les affections de celui dont il plaide la cause. Pour le nombre du discours, il doit être périodique de temps en temps; les périodes se pressentent avec plus de majesté, elles donnent du poids aux choses.



CHAPITRE XIV.

Quel doit être le stile des Historiens.

Après les Maximes il n'y a point de sujet où l'Éloquence se fasse davantage paroître que dans l'Histoire; car c'est le mérite de Nicomaque d'écrire l'Histoire, comme dit Cicéron: *Historia quoque est maxime Oratoria*. C'est par la bouche que les actions des grands hommes doivent être publiées; c'est par son stile qu'il en doit conserver la mémoire à la postérité. Les principales qualités du stile historique sont la clarté & la brièveté. Un Historien stoïque fait une vive peinture de l'action qu'il rapporte, il n'en oublie aucune notable circonstance. Celui qui est sûr en aide ne représente que le carcasse des choses, il ne se dit qu'à demi: ainsi son Histoire est raide & décharnée. Quand on rapporte un combat qui a été suivi d'une victoire si glorieuse, on ne peut être Historien que de dire simplement, que l'on a combattu: il faut rapporter les causes de la guerre, les occasions où elle s'est élevée, les occasions qui font le dessein des Princes, qu'elles croient leurs forces, il faut faire une description du lieu du combat, particulièrement si ce lieu a été cause de quelques accidens considérables & décisifs sans les stratagèmes dont on s'est servi. Mais il faut sur tout choisir que l'Historien soit comme un miroir qui rend les objets tels qu'ils se présentent à lui sans augmentation ni diminution de leur véritable grandeur.

La brièveté contribue à la clarté: je ne parle point de celle qui consiste dans les choses; & dans un

choix de ce qu'il faut dire , & de ce qu'il faut ne
 pas dire. Le stile d'un Historien doit être court , dé-
 pourvu de ces longues phrases , & de ces périodes
 qui tiennent l'esprit en suspens : il faut que son
 cours soit égal , & qu'il ne soit point interrompu
 par ces figures extraordinaires , par ces grandeurs
 vaines qui sont défendues à un Historien dans le
 dessein où il écrit sans passion. Ce n'est pas qu'un
 Historien qui est bon Orateur ne puisse faire usage
 de son éloquence. L'occasion s'en présente assez sou-
 vent. Comme il est obligé de rapporter ce qui a été
 dit , aussi-bien que ce qui a été fait , il y a des Ha-
 rangues à faire dans l'Histoire , où les figures sont
 nécessaires pour peindre la passion de ceux qu'on
 fait parler.

CHAPITRE XV.

Quel doit être le stile Dignitaire.

LE stile que l'on a pour la défense d'une vérité
 ou d'une cause dans l'ame des hommes est
 tout ce qu'elle se veut de son côté , quelle chose
 elle par tout des armes , & qu'elle emploie toutes
 les forces de l'éloquence pour triompher de ses adver-
 saires. Mais dans les écoles Dignitaires , où
 l'on a pour Auditeurs des personnes doctes qui en-
 tendent ce que l'on dit comme ils entendent les
 Oracles , on n'a point ces séjours de stile & de char-
 me , particulièrement dans les traités de Géomé-
 trie ou de physique qu'on y étudie. Dans les écoles
 de l'éloquence , il se fait que les professeurs
 n'ont pas comme dans les écoles où la vérité est

étendu aux uns, & avantageux aux autres, & ne doit être reconnu, que par le bon & apparent Profit. Qui est celui qui prend intérêt à conseiller ou à défendre une proposition de Commerce. Les Géomètres démontrent que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits : Que ce soit vrai ou faux, cela ne fait ni bien ni mal à personne, & n'a ny appas ny point. C'est pourquoi le stile d'un Géomètre doit être simple, net, & dépourvu de toutes menueses que la passion inspire à l'Orateur. Quant que plus un style est clair & compréhensible avec évidence, ou est plus déterminé à l'expression d'une seule chose, & en peu de paroles.

2° En traitant la Physique, & la Morale, on peut prendre une manière d'écrire moins sèche que celle des Géomètres. Un homme qui s'applique avec exactitude à résoudre un problème de Géométrie, à trouver une équation d'Algèbre, est chargé de méthode : il ne peut souffrir des paroles qui ne sont qu'accessoirs dans le discours que pour l'ornement. Mais la Physique & la Morale ne sont pas des matières si exactes, qu'elles rendent de merveilleux honneur les Lecteurs. Il n'est donc pas nécessaire que le stile de ces sciences soit si serré.

Les sciences que se découvrent dans les Sciences naturelles sont sèches & peu importantes : Les passions ne sont justes & raisonnables, que lorsqu'elles portent l'ame & la parole à chercher un bien solide & à fuir un mal sensible ; c'est donc une chose absurde & ridicule de se passionner pour solenniser ces vertus qui ne font ni bien ni mal, d'en parler avec des superlatifs, des transports, & des figures que le bon sens veut qu'on réserve à d'autres occasions. Je ne puis souffrir ceux qui se passionnent pour débiter la reputation d'Aristote, qui dit des injustes

à ceux qui n'estiment pas aussi Cicéron, qui font des exclamations de des signes comme ceux qui se trourent en parlant des habits des Grecs & des Latins. Mais aussi je ne puis dissimuler que c'est avec peine que je lis les ouvrages de ces Théologiens qui parlent avec autant de froideur & de sècheuse des principales vertus de notre Religion, que si elles n'étaient importantes à personne. C'est une erreur d'intelligence que d'envisager les choses de Dieu sans des mouvements d'amour, de respect & de vénération, qui se suivent nécessairement de chez. On ne peut s'adresser aux saints Mystères dans une posture indifférente, sans quelque chose de péché. Ceux qui se veulent de parler de Théologie, qui veulent être loges, doivent imiter le Maître des Maîtres Jean-Baptiste. C'est à dire : il éclairait l'esprit, & touchait la volonté ; il embrasait le cœur de ses Disciples en même temps qu'il les enseignoit ; & c'était à ce feu divin qu'il allumait deux autres esprits, que ses Disciples le reconnaissaient. Mais que nous avons de nous dans ces subtilités de querelles de vaines ? Avec quelle froideur les plus doctes sèment-ils les écrits de la plus grande partie des Scholastiques ? On n'y trouve rien qui réponde à la majesté des choses qu'ils traitent. Leurs explications sont occupées de leur subtilité, & de leur mouvement. L'Éternel saint est méconnaissable : Les écrits des Pères perdent le charme de l'usage de ces brèves pour les saints écrits qu'ils enseignent : Lorsque le cœur est plein de feu, les paroles qui en sortent sont ardentes.



CHAPITRE XVI

Quel doit être le stile des Poëtes.

Où nous avons libéré aux Poëtes, ils ne s'abandonnent point aux lois de l'usage commun, & ils se font un nouveau langage. Il est facile de justifier cette liberté. Les Poëtes veulent plaire, & suspendre par des choses grandes, merveilleuses, extraordinaires; ils ne peuvent arriver à ce but qu'ils se proposent, s'ils ne font varier la grandeur des choses par la grandeur des paroles. Tout ce qu'ils disent étant extraordinaire, les expressions qui doivent égaler la dignité de la matière, & servir à sa représentation, & éloigner des expressions communes: Les Hyperboles, & les Métophes sont des Figures nécessaires à leur Poësie. L'usage ne souffre point de termes affectés. Le tout du discours poëti-que doit être aussi figuré pour la même raison; car la dignité de la matière requiert l'aide du Poëte de transports, d'élance, & d'élévation. Le cours de ses paroles ne peut être égal: il est nécessairement interrompu par les lois de ces grands mouvements dont son esprit est agité. Aussi lorsque le sujet de ses Vers n'a rien qui puisse causer ces fouffres & ces transports, comme dans les Comédies, dans les Eclogues, & dans quelques autres espèces de Vers, dans la cruxie est balle, son stile doit être simple & sans figures. C'est la qualité des choses qui sont grandes & rares, qui excite de nous le mouvement de parler des Poëtes; car si ces choses sont communes, il ne leur est pas plus permis qu'à un Historien de s'éloigner de l'usage commun.

On n'aime pas ordinairement les versets épiques qui se représentent que par les yeux de l'esprit. Nous sommes tellement accoutumés à se concevoir que par les sens, que nous sommes incapables de faire usage de nous par esprit, & conséquenter de raisonner, s'il n'est établi sur quelque expérience sensible; de là vient que les expressions abstraites sont des Enigmes à la plupart des gens: & que celles-là plaisent qui sont sensibles & qui serrent dans l'imagination une peinture de la chose qu'on veut faire concevoir. C'est pourquoi les Poètes dont le but principal est de plaire, n'emploient que ces dernières expressions: & c'est pour cette même raison que les Métaphores qui tendent toutes choses sensibles, ces que nous voyons si, sont si fréquents dans leur style.

Ce défaut de frapper vivement les sens, & de se faire entendre sans peine, a porté les anciens Poètes à être si souvent de sédition, & à s'être perdus à chaque chose un corps, une ame, un visage, comme le dit éloquentement un Poète de ce temps.

*C'est en vain la nature qui prodait le langage ;
C'est l'esprit armé pour assaillir la terre ;
L'imagination aux yeux des mortels,
C'est le Royaume au commandement de son fait.*

Quand un Poète dit que Bellone s'échelle de la partie pour la terreur & l'épouvante dans toute son armée, que le Dieu Mars arme l'ardeur des soldats; ces manières de dire les choses sont bien différentes de l'expression sur les sens que celles-ci dont on se sert dans l'usage ordinaire. *Le Dieu Mars arme son armée: Les soldats tremblent devant son ardeur.*

Chaque vers, chaque verset est une divinité dans la Poésie. Mieux est la prudence; la crainte, la colère, l'envie font des fautes. On voit quand on s'en considère que les idées que l'usage y a jointes, ne font pas grande impression. Mais on se peut bien représenter la Déesse de la colère avec ses yeux pleins de feu, ses cheveux blancs de sang, ces flammes qui sortent de la bouche, les frémens, les courbes allongées, sans frein & sans rétrogrades. Dans les Poésies saintes, & dans celles qui se chantent devant le Sanctuaire, les Prophètes se tenoient de distance de parler à peu près ainsi des pour le rendre intelligible à la populace. David se compare comme Dieu par ses secours & par ses courages ses courages d'un âme qui est aussi vite & aussi hardi que celui des Prêtres profanes dont vous voyez de parler. Il représente Dieu qui descend du Ciel, & vient couronner pour le dévouer.

En venant résolu de rendre

Paroquet le Seigneur, j'en ai recours à vos Dieux,

Et tout à que de son haut lieu

Il descendra avec, il est ma prière.

Pour nos freres faire ad a semblé :

Ces beaux vents dans l'orgueil d'Israël jusqu'aux

Carre

Agitant leurs fronts glorieux,

Et jusqu'en fondement toute la terre remblé.

De couronner son village sainte,

Et se voir ériger sur un sol dévoué

Qui tout comme au afferme tenant,

Et tout ce qu'il renferme au-dessus de l'air.

*Les Citains pour la Loi des défectueux
Abaisissent par respect leurs grands fronts versés,
Et font ses pas de tous côtés
Les nuages d'air couronnent de l'éclat.*

*Les Charobius qui de sa plume
Sont avec tant d'ardeur les ministres servans,
Tournent sur les ailes des vents,
Sont char, où sa puissance attache la victoire.*

*Marche son Majesté solenne
Lors que son peuple fait de splendides batailles
Qui croit de former un empire,
Fait aujour de son trône une effroyable cascade.*

La Poésie tendue, la Poésie réveille : Les auteurs sicut que sont les Poètes sont interrompus par des exclamations, par des apitropies, par des définitions, et par mille autres figures qui interrompent l'attention. Ils ne représentent jamais les choses que par les endroits capables de charmer : Ils nous apprennent que la grandeur, et que la beauté sont considérées non de tout ce qui pourrait exciter la chaleur de leur admiration : Ce qui fait qu'ils font, pour ainsi dire d'eux-mêmes, & qu'ils se laissent aller au feu de leur imagination, ils deviennent semblables à une Schelle que sont pleines d'un esprit extraordinaire ne peut plus le langage ordinaire des hommes.

Ses paroles entrelacées,

*Et volent sans cesse ravir, quelque instant ;
Mais mystère souvent, efface est au milieu quand
L'on respire Dieu. —————*

CHAPITRE XVII.

Des sentiments naturels.

Il semble que nous n'avons sensibilité jusqu'à présent qu'à un seul objet. Pourvu que nous avons vu qu'il se que nous n'avons point senti à son égard. Il faut donc à dire que nous n'avons point senti le des convenances du discours. On se compare, car la beauté, ainsi que la dit un ancien, n'est autre chose que la fleur de la sagesse. Les fleurs ont une efficacité de leur être que du bon être de la plante qui leur produites. Les convenances du discours ont la fleur de la sagesse, c'est à dire de la justice avec laquelle il a été composé. Aussi il ne faut point d'autres règles pour parler avec convenance, que celles que nous avons données pour parler juste.

La même chose se passe différemment sous les différentes faces par lesquelles on la regarde. Quand on considère la beauté en elle-même, c'est la fleur de la sagesse; mais quand on la considère par rapport à ceux qui jugent de cette beauté, on peut dire que la véritable beauté est ce qui plaît aux hommes sages, qui sont ceux qui jugent raisonnablement des choses. Il n'est pas difficile de déterminer ce qui plaît, & en quoi consiste ce que l'on appelle, un air de gal quai, que l'on voit dans la bouche des bons hommes, car si on réfléchit un peu sur ce sentiment, on verra que le plaisir que l'on prend dans un discours bien fait n'est autre que par une réflexion, qui se passe entre l'esprit que les paroles frappent dans l'esprit, & les choses dans elles font la peinture. De sorte que c'est

La vérité qui plaît : car la vérité d'un discours n'est autre chose que la conformité des paroles qui le composent avec les choses. Ainsi lorsque cette conformité est extraordinairement parfaite, le discours l'est extraordinairement ; & c'est pour lors qu'il mérite d'être nommé sublime. Car c'est l'idée que nous donne Longin dans le traité qu'il a composé du sublime, lorsque il parle par l'exemple qu'il en propose. Cet exemple est tiré de l'ouvrage même de la Genèse, où Moïse en rapportant comment le Seigneur lui eut parlé, il parle de cette manière. Dieu dit que la lumière se feroit, & la lumière se fit. La grandeur de cette expression consiste dans deux choses dans le rapport qu'il y a entre ces paroles & la chose qu'elles signifient ; c'est à dire dans la vérité de cette expression, qui donne une haute idée de la souveraine puissance de Dieu, qui est ce que Moïse veut faire concevoir.

Une autre beauté qui consiste dans la vérité est, ainsi que nous venons de le dire, d'y joindre une autre qui vient de l'harmonie. Le discours est un instrument qui est fait pour signifier ce que l'on veut ; car autrement plus quand il rend le service que l'on en attend, & qu'il le fait d'une manière facile. Nous pourrions faire voir ailleurs que les discours qui se prononcent facilement donnent du plaisir. Il n'est pas nécessaire de répéter ici ce que nous avons dit de cette idée que nous venons de donner des amensons, il suffit qu'il n'y a rien de véritablement beau dans un discours, qui n'est qui est utile, soit pour la clarté des expressions soit pour la facilité de la prononciation, il est certain que dans les ouvrages de la nature tout ce qui est beau est accompagné d'une grande utilité. Par exemple dans un fruit la disposition des pièces

qui sont plantés à la ligne, & en échiquier est
semblable à celle ; car elle fait que la terre croît
également son suc à tous ces arbres. *Arborum
ordinem certamine certamine verba plantis à
mox non nihil spectat est, sed ut quædam
est, ut fuerit non aequaliter crescant.* On est
à l'imitation les colonnes qui en font le principal
appui, & sont si nécessaires, & leur beauté est si
nécessaire liée avec la solidité de tout l'édifice,
qu'on ne peut les enlever sans le ruiner entiere-
ment.

Cependant nous sommes obligés de reconnaître
en certains une beauté nouvelle, il y a de cer-
tains ornemens que nous pouvons appeler archi-
tecturaux, en les comparant à ceux dans les perfon-
nes bien-faites, accompagnent les traits nouve-
aux de leur visage. Il faut avouer que dans les or-
nemens des Égyptiens les plus judicieux, on trouve
de certaines choses qu'on pourroit toucher sans
leur mal au sens de leur dessein, sans en troubler
la clarté, sans en diminuer la force. Elles n'y sont
ajoutées que pour l'embellissement, & elles n'ont
leur d'autre utilité que celle d'arrêter l'aspect du
spectateur par le plaisir qu'il reçoit de la beauté, &
de faire qu'il s'applique plus volontiers. Souvent
qu'on veut dire tout ce qui est nécessaire, on ajoute
quelque chose d'agréable : Après que les mots, &
les pensées sont assez bien arrangés, & qu'elles
peuvent produire commodément, on fait da-
vantage, on les embellit, & on leur donne une ca-
ractère agréable aux oreilles. La Nature se joit quel-
ques fois dans ses ouvrages, toutes les plantes ne
peuvent pas des fleurs, quelques-unes n'ont que
des fleurs.

CHAPITRE XVIII.

Des ornemens artificiels.

Les ornemens artificiels consistent dans les Tropes, dans les figures, dans un arrangement harmonieux des paroles qui composent le discours, dans des pensées spirituelles complies en des termes vus, dans des allusions & des applications ingénieuses de passages de quelque autre ouvrage, il faut aller jusqu'à la source du plaisir que donne ces ornemens. L'usage d'un fait pour la grandeur, tout ce qui en porte les marques donne du plaisir. Ainsi la grandeur, la richesse des expressions, les grandes périodes, les grands mots, les figures hardies, les pensées relevées sont agréables. De cette manière que nous avons pour la grandeur vient ce que nous avons pour tout ce qui est fait de extraordinaire. La capacité de même vient de même, il n'y a que Dieu qui la puisse remplir. Ainsi toutes les choses communes, & que nous avons méritées, pour ainsi dire avec cette capacité nous paraissent petites, & par conséquent nous ne goûtons; mais toutes ces choses petites nous ont servi les bornes des choses extraordinaires, elles nous plaisent. Il semble que tout ce qui se présente à nous d'extraordinaire, est ce qui nous satisfait. C'est pour cette raison que les Métaphores, les figures qui font des comparaisons de plaisir extraordinaire sont agréables, & généralement toutes les expressions qui se font par comparaison.

Nous avons aussi naturellement de l'estime, & de l'amour pour ce qui est fait avec esprit, & ce

qui marquent quelques rare perfections. Ainsi quand on dit que de tous les sujets quelque chose qui ne vient pas dans la pensée du tout le monde, quand il se fait adroitement d'un passage de quelque auteur, qu'il s'applique bien, qu'il fait quelque allusion spirituelle, qu'il montre un raison fin de ses pensées en un mot, il plaît parce que ce sont là des marques de son esprit qui brille dans son ouvrage. Aussi ces choses sont ce qu'on appelle *devises* ou *maximes*, les brillans du discours. De là vient encore que les imitations ingénieuses sont souvent aussi agréables que la vérité même. Ne prend-on pas plaisir à entendre un homme qui se soit fait venir la robe d'un collégial, que le collégial même. Quand donc un Orateur se fait de quelque expression qui n'est pas commune, mais qui néanmoins s'est conceue les choses, cette imitation est agréable. L'adulle avec laquelle il s'est pu servir d'une telle expression qui n'est pas faite pour cet usage plaît.

Les allusions sont agréables pour cette raison, 77
mais ce n'est pas la seule beauté de l'esprit de l'Auteur, qui charme dans ces occasions; un Laobert spirituel peut plaire à la gloire de cet Auteur, parce qu'il remarque qu'il a les mêmes de l'esprit, quoiqu'il a pu appercevoir la pensée à travers de voile de l'allusion. C'est elle qui est convenue.

Les emblèmes doivent être mis dans le rang de ces expressions ingénieuses qui sont conceues d'une manière courte et vive ce que vous diriez ceux qui les proposent, lequel plaît aussi; parce qu'il se fait adroitement de quelque peinture sensible pour rendre plus palpables les pensées les plus spirituelles, comme dans ces emblèmes, qu'un homme de qualité qui étoit de nos jours venu à un Prince, et étoit res-

jeux devenus attachés à la personne, après même qu'il fut traité dans une grande dignité, prêt pour la devise: C'étoit un lierre qui couvrait le tronc d'un chêne, & qui devenoit inutile après que le chêne avoit été taillé par terre, avec ces mots: *Heri quæ cadenti*, il ne le quitte point dans la chute même. Nous avons dit ailleurs que les hommes ne comprennent qu'avec une application pénible les choses spirituelles, & que les esprits fins sensibles, qui leur épargnent cette peine leur sont agréables: c'est pourquoi les Métaphores qui sont prises de choses sensibles sont mieux reçues, & que celles qui sont plus abstraites que les explications ordinaires.

Enfin un discours figuré, & qui porte les caractères d'un esprit amusé, doit rendre un plaisir secret car comme nous avons vu, la nature a mis les passions dans le cœur de l'homme, comme des ressorts dont il se peut servir pour repousser le mal, & acquiescer ce qui lui est avantageux. Ainsi le mouvement de ces passions que font sentir pour la conversation est toujours accompagné de quelque plaisir secret. Une trop grande tranquillité de l'âme donne de l'ennui. On aime à ressentir quelques petites émoions, quand on ne craint point d'ailleurs aucune faiblesse. On s'émue ce que nous avons vu, les passions dont les figures sont les caractères s'impriment dans l'esprit des Lecteurs, ce qui leur est agréable. On ne lit jamais les Vers français, sans ressentir des mouvements de tendresse & de délicatesse. Virgile fait dans ces Vers la peinture de Néron, lorsqu'épouvanté du péril de son ami Eurydice, quelque quel Volcan s'avance vers lui à la main peut saisir la tête de Tager, il se détache d'un air de cette action, & se présente pour com-

briser le coup dont Viduus alloit frapper les deux
Évêques.

*Me me, alytes qual fieri, de me conuocata feruor
Et nonnulli rursus frons amica, nihil esse me regis,
Mec parat: curare hoc de consilio fœderis regis:
Tantum infideliter nuncius dicitur uenisse.*

Pour ce qui regarde le plaisir que donnent les
jeux de mots, les caducées, les comédies, nous en
avons fait voir les causes dans le troisième Livre.

CHAPITRE XIX.

Des faux ornemens.

Quatre-vingt-cinq de personnes qui enuient un autre
jagouent les choses qui se présentent. On se
laisse surprendre par les apparences. Ainsi parce que
les grandes choses sont rares & extraordinaires, les
hommes se forment une telle idée de la grandeur,
que tout ce qui a un air extraordinaire leur paroit
grand. Ils s'imaginent ordinairement que ce qui n'est pas
vraiment, ils méprisent les manières de parler nou-
velles, parce qu'elles ne sont pas extraordinaires. Ils
aiment les grands mots, les phrases creuses, les
belles paroles & ampoulées. Pour les Écoliers, il faut
qu'ils aient un air d'un habit étranger & magnifique
de qu'ils aient beaucoup. Ils ne recherchent pas si
ceux qui habitent extraordinairement il y a quelque chose
de caché, qui soit effectivement grand & extraor-
dinaire. Ce qui fait remarquer encore plus ferti-
lité en ce leur esprit, c'est qu'ils admirent ce qu'ils
ne comprennent pas, estimant que ce soit invention.

parce que l'obscurité a quelque apparence de grandeur, les éloges séduisent & méritent d'être estimés sans réflexion & difficulté.

Les hommes ayant donc une si faible idée de la grandeur, il ne faut pas s'étonner si les ouvrages dont ils chargent leurs ouvrages sont faits de ce si grand nombre, car enfin, comme nous avons dit ailleurs, ils ne veulent rien dire que de grand. Or lorsqu'ils ont le point plus haut qu'ils ne peuvent aller, ainsi ils marchent en voulant s'élever, & croient en voulant s'élever. La fierté est une marque de grandeur, l'ardeur qu'ils ont de paraître secondu fait qu'ils soufflent leurs pensées par une trop grande abondance de paroles. Quand quelque chose leur plaît, ils s'y arrêtent, ils la répètent : *Repetimus quod bene dixit ultra, nec* ; Il faut comme ces jeunes chiens qui ne peuvent tenir sur leur queue, qui s'en jettent long-temps. Il faut donner à chaque chose son étendue naturelle. Une flûte dont les parties ne sont pas proportionnées, qui a de grandes jambes & de petits bras, ne peut sonner & son goût même est monstrueux. Le plus grand secret de l'éloquence est de tenir les esprits attentifs, & d'empêcher qu'ils ne perdent de vue le but où il faut les conduire. Or quand on s'arrête trop long-temps à de certaines parties, le lecteur en est si occupé qu'il ne se souvient plus du sujet principal. La fierté n'est donc pas toujours bonne. Les répétitions, & le jeûne causent des maladies.

Entre les ignorans on estime ceux qui ont plus de lecture ; la difficulté des sciences en relève le prix ; on a de l'estime pour ceux qui savent l'Arabe, & le Persien ; on s'étonne pas si par le moyen de ces langues on acquiert quelque chose

conceillans qui ne se peussent trouver dans ces Au-
teurs : Il suffit que ceux qui ont chargé leur im-
mense de ces langages, sachent ce qu'il est difficile
de savoir, & ce qui est le cas d'un ses-petit nom-
bre de personnes. L'ambition qu'on a de paroître
sçavoir, & de faire remarquer son erudition fait
qu'en parlant ou en écrivant on allègue continuel-
lement les Auteurs, quelque leur sagesse ne soit
nécessaire que pour faire sçavoir qu'on les a lus,
& pour passer pour docte, comme saint Augustin le
rapporte à Julien : *græcæ hæc verba, & non
græcæ verborum jocularumque amphiboliarum stre-
pitum verborum, sed quæ in veritate qualis est homi-
num utilitas, & utiliter et ad præcepta magistra
per hæc verba pervenit* ? On traduit du Grec sur le
Latin, de l'Hebreu sur de l'Arabe. Une fautive
laquelle est dite en Grec est souvent avec rectitude
en mot Italien dans un discours, quelque applica-
tion qu'on en fasse. On parle son Auteur pour gal-
lard & poli. Si cette coutume n'étoit point étren-
quée, nous serions aussi trompés de cette manière
de se de parler, que d'intercedre un pléonastique.
Ce défaut plus un vice, & empêche qu'il ne soit
net & creux. Si c'est pour donner du poids à ses
paroles qu'on allègue les Auteurs, on ne le doit
faire que dans la nécessité d'appuyer ce que l'on
avance de l'autorité d'un Auteur de réputation.

Qu'est-il besoin d'alléguer Socrate pour prouver
que le tout est égal à ses parties : de citer les Phi-
losophes pour persuader le monde qu'il faut sçavoir
savoir. Je ne blâme pas ceux, les citent : au
contraire, je les approuve, lorsque les paroles sont
belles, & qu'il est à propos de réveiller l'esprit de
l'écuyer par quelque diversité : le seul excès en est
d'usage. Ceux qui ont beaucoup de sçavoir doi-

114 DE L'ART DE PARLER.

veut imiter les Abeilles qui digèrent ce qu'elles ont recueilli sur les fleurs, & en font une seule liqueur. La nature aime la simplicité, c'est une marque de quelque faiblesse malade que d'avoir la prose chargée de richesses de différens ordres.

Les sentences trop fréquentes tendent aussi à l'uniformité du style. Par sentence on entend ces petites sentences qu'on exprime d'une manière concise, ce qui leur fait donner le nom de pointes. Je ne parle point de ces sentences pareilles à l'italien, qui ne consistent que d'extractions de de particulier qu'on veut louer, & qui sont point naturel. Les plus belles, si elles sont placées avec goût à-peu-séjour, & tendent le style relevé, & comme elles sont détachées du reste du discours, on peut dire que le style qui est chargé de ces pointes est heurté d'épines. Ces petites détachées font comme des pierres confuses & rapportées qui font d'une couleur différente du reste de l'étoffe, font une harmonie ridicule, & qu'il faut éviter avec grand soin : Car, ainsi qu'il ne faut pas examiner avec curiosité un corps pressé, *sed ista res vestras colere nitent.* On veut à perfection les ouvrages de sentences, par ce qu'elles sont honneur à l'esprit de l'Auteur : Mais ne regardant blâmable.

CHAPITRE XX.

*Règles que l'on doit suivre dans le discours
lorsqu'on veut examiner les ouvrages artificiels.*

L On ne peut pas condamner absolument les ouvrages artificiels, qui ne sont inférés dans les

Étranges que pour éviter de déléguer les Lecteurs, comme nous avons dit ci-dessus. Ils ont leur prix : mais c'est le bon usage qu'on en fait qui le leur donne. Les règles suivantes ne seront pas inutiles pour bien user de toutes ces richesses du langage & pour les mêler avec pondération. La première règle que l'on doit faire dans la distribution des ornemens oratoires, est de les appliquer au temps & au lieu. Les jeux sont importuns quand on est occupé d'affaires. Quand une matière est difficile, & que la difficulté rend le Lecteur chagrin, il faut éviter tous les jeux de paroles qui ne servent qu'à agiter son esprit, le détournant de son application véritable. Si on se cherche que l'air de l'agréable & du plaisant. Il y a des matières qui ne souffrent aucun ornement, telles que sont celles qu'on appelle dogmatiques.

Orner ses idées selon le mérite de leur objet.

Lesque la matière du discours est simple, soit elle l'est simple : Les habits chargés de pierres & de diamans ne conviennent qu'à ceux qui ont quelque grande Fête, & dans quelque circonstance extraordinaire. Il faut proportionner les paroles aux choses comme nous avons dit en tant d'endroits, & avoir toujours égard à la bienséance. C'est pourquoi comme remarque S. Augustin il faut prendre garde lorsque l'on traite quelque matière sérieuse, comme sont celles qui regardent la Religion, de ne pas donner un agnement humain à ses paroles & une cadence qui leur fasse perdre beaucoup de ce poids, & de cette gravité qui les doit rendre vénérables. Car on s'en va de suite par un style trop libre dans un sujet sérieux, pendant qu'on

La seconde règle veut que les ornemens soient raisonnables, & que les règles de l'art soient exactement gardées. Vous trouvez de petits Espeirs qui ne se mettent pas en peine de dire une impertinence, & d'avancer une chose fautive, pourvu que ce qu'ils disent ait l'air d'une sentence; de parler sans jugement, pourvu qu'ils fassent entrer un mot nouveau, & une figure dans leur discours. Ils ne font pas de réflexion si ce qu'ils disent est pour ou contre eux: ils peuvent faire une Apostrophe, une répétition, une cadence qui flate les yeux, s'interrompre qu'ils puissent la raison; ils sont esclaves de leur esprit. On dit en l'art de commander qu'il n'y a rien de plus qui ne soit raisonnable; & si on entend par là quel-que-chose de plus ou de moins, c'est qu'on se laisse éblouir par leur faux brillant, & égarer par un certain bruit qui ne signifie rien; ou pour découvrir franchement ce que je pense, c'est qu'on a l'esprit petit. Une Amélie de dire de cheval dans le discours la vérité, & non pas des paroles.

** Bonorum operum ingenium est inchoatum ab verbi utrumque amare utroque. Je ne puis élever un discours, dont le son flate les oreilles, lorsque les choses choquent le bon sens: † Nullum est verbum in se utile; sed dicitur in se.*

La troisième règle que l'on doit garder dans ces ornemens artificiels, est de parler pourritement à ce qui est utile, de choisir des termes, & des expressions crues d'inspiration dans l'âme de ceux à qui s'adresse le discours, les pensées, & les sentimens que l'on leur fait concevoir. Après, si la bien-séance le permet, on peut travailler à rendre agréable ce qu'on a dit utilement. On sçait Aristotele sçavoir pourritement à César les matelots, & à faire courir le fil de l'édifice par de l'é-

140 DE L'ART DE PARLER, LIV. IV. CXX

parait qu'il employaient cette Hoquise pour
 prouër des Chances positives qui anire les yeux, &
 faire que l'on ne considère que les superbes paroles
 dont les choses sont revêtues. Les Livres Ecrits
 ne nous ont pas été données pour nous enser-
 mer de vérité, mais pour remplir le vuide de notre
 ame. Ceux qui ne recherchent dans les Livres que
 divertissement Perle, les méprisent ; mais ceux
 qui s'attachent aux choses, trouvent de quoi le remplir
 dans ces Livres divins. Un seul Pléisme de David
 vaut mieux que toutes les Odes de Pindare, d'A-
 nacreon, & d'Horace ; Demosthene, & Cicéron
 ne méritent pas d'être comparés à Moïse ; Tous les
 Livres de Platon, & d'Aristote n'égalent pas un seul
 Chapitre de Saint Paul. En enfin les paroles ne sont
 que des sons ; nous doit par conséquent le plaisir que
 peut donner l'harmonie de ces sons à celui de la
 conversation solide de la vérité. Pour moi je réser-
 me l'Art de Passer, que parce qu'il conduit à la
 sainte croisière, qu'il le est pour ainsi dire du fond
 de l'esprit où elle se cache, qu'il le développe ;
 qu'il l'expose aux yeux. C'est ce qui m'a paru le
 plus utile avec soin à cet Art qui m'a paru pour
 raison si utile & si nécessaire.





DISCOURS

DANS LE QUEL

ON DONNE UNE IDE'E

de l'Art de Persuader.

CHAPITRE PREMIER.

I.

Quelles sont les parties de l'Art de Persuader.



Voilà les Maîtres de Rhétorique composeront tous ensemble tout, l'Art de Parler, & l'Art de Persuader, entendus par le sens de Rhétorique l'un & l'autre ; l'un pour conseiller actions qu'il n'y a point de mal à faire, & l'autre pour empêcher une différente des-créditable. Tous ceux qui parlent bien, ne s'y sont pas le secret de gagner les cœurs, & d'amener à leur fin toutes ces choses en leur éloigner, ce qu'on appelle persuader.

des. C'est pourquoi étant obligé de choisir de ces deux Arts, j'ai cru que je ne devois faire séparément. Je ne pourrois donner ici qu'une idée de l'Art de Persuader, ne pouvant pas le traiter dans un seul chapitre, parce qu'il embrasse les arts de plusieurs autres Arts, dont il ne peut être détaché, comme je le fais voir dans la suite de ce discours.

Pour persuader, il faut trouver les moyens de faire tomber dans son sentiment ceux qui sont dans un sentiment contraire. On doit surtout se garder ce que l'on a promis, & s'opiniâtement déposé en son esprit sur ces choses, il faut empêcher les gardes propres pour conserver les pensées que l'on a eues. Il faut apparemment par mémoire ce que l'on a écrit pour le présent cas. Ainsi l'Art de persuader a cinq parties. La première est l'invention des moyens propres pour persuader; la seconde la disposition de ces moyens; la troisième l'élocution; la quatrième la mémoire; la cinquième la persuasion. Si on conseille une vérité de bien-faire, il n'est point l'art, est, ni la mauvaise humeur, ni la passion qui se opposent, & qui empêchent qu'on ne se rende; il n'est besoin que de bonnes preuves qui lèvent toutes les difficultés, & qui dissipent par leur clarté les obscurités qui cachent la vérité. Mais lorsqu'on a affaire à des gens qui ne l'aiment pas, qu'il s'agit de leur persuader une chose qui choque leur inclination, & dont quelque passion les a privés de raison seule ne suffit pas; l'art est de se servir. Dans cette occasion il faut faire deux choses: Premièrement, il faut flatter leur humeur & leur inclination, pour les gagner. En second lieu, quelque chacun juge selon sa passion, qu'on ait à toujours raison, qu'on croit est toujours coupable, il faut

leur insinuer des mouvements qui les fassent tourner de notre côté. Admirez les Maîtres de l'Art reconnoissent trois moyens de persuader, les argumens ou les preuves : les images, & les passions. Ils enseignent que pour persuader il faut traverser des perceptions, il faut parler conformément à l'inclination de ceux que l'on veut gagner, il faut exciter les passions dans leur esprit qui passent les faire passer du côté où l'on veut les amener.

II.

De l'Invention des Preuves.

La clarté est le caractère de la vérité, l'on ne peut douter d'une vérité claire ; & lorsque son évidence est dans le dernier degré, les plus opiniâtres sont obligés de quitter les armes, & de s'y soumettre. Veritas non habet vires nisi quæ se totum esse plus quam si parte : que les passions prises ensemble n'égalent leur tout. Quelquefois on découvre la vérité pour ne pas approuver des vérités claires qui s'offrent : Mais c'est lorsque leur éclat malgré nous nos sens vient à frapper nos yeux, il faut se rendre, & la langue ne peut démentir l'esprit. Pour persuader ceux qui ont consenti quelque proposition, parce qu'elle leur sembloit douteuse & incertaine, il faut se servir d'un ou de plusieurs propositions qui ne souffrent aucune difficulté, & leur faire voir que cette proposition contestée est la même que celles qui sont incontestées. Les Juges de Rome demandent si Milan avoit commis un crime & tant Clodius : Et ne demandent point qu'il en soit permis de repousser la force par la force. Cicéron vouloit donc prouver

Personne de l'accablé, il faut se voir que cet *deit* propositions on peut nier celui qui nous veut briser la vie; Miles a pu nier *Cladius* qui lui vouloit ôter la vie, dont l'usage est clair, l'autre est obscur; l'usage conseillé, l'usage permis, ne signifie que la même chose; & que par conséquent l'une étant incontestable, l'autre le doit aussi être. C'est à la première partie de la Philosophie, qu'on appelle *Logique*, à donner les règles du raisonnement, c'est pourquoi vous pouvez commencer à vous occuper de l'étude de ce discours, que c'est avec raison que nous avons dit, que pour traiter l'Art de Persuader dans toute son étendue, il faudroit enseigner plusieurs autres Arts, ce qui ne se pourroit faire sans confusion.

La manière de l'Art de Persuader n'est point simple: Cet art se fait paroître dans les choises de nos Eglises, dans le Barreau, dans toutes les négociations, dans les conversations; ce n'est pas le but que nous avons dans le commerce de la vie est de persuader ceux avec qui nous traitons, & de les faire tomber dans ses sermens. Pour être dans parfaite Orateur, & parler utilement sur toutes les occasions qui se présentent, comme les Avocats pourroient que leurs disciples le peuvent faire, il faudroit posséder toutes les connaissances & enignorer rien; car enfin un homme n'est capable de raisonner que lorsqu'il connaît à fond le sujet sur lequel il parle, lorsqu'il a l'esprit plein de notions certaines, de maximes indubitables dont on peut tirer des conséquences propres à décider la question agitée. Par exemple un Theologien raisonne bien & persuade, lorsqu'il débute qu'on s'oppose à son serment, il agit en même temps des *Sciences Ecclésiastiques*, des *Sciences Civiles*, & de la *Tradition des Conciles*.

peu propres pour faire voir que son serment a toujours été celui de l'Eglise.

III.

Des livres Communs.

Où ne se trouve l'esprit de vices certains sur les matières qu'on est obligé de traiter, que par de faibles modérations, & par de longues frades dont peu de gens sont capables. La science est un livre universel d'épines qui doit être de lui-même ouvert à tous les hommes : si on s'y refuse par un de parler que de ce que l'on sçait ; la plupart de ceux même qui font métier de haranguer, s'en sont obligés de le faire. Pour remédier à une nécessité qui leur vient à l'échoué, ces Orateurs ont cherché des moyens commodes & faciles pour corriger de la manière de dispenser sur les sujets même qui leur sont universellement connus. Ils distribuaient ces moyens en certaines classes qu'ils appelloient livres communs ; parce qu'ils sont exposés au public, & que chacun y peut prendre librement des preuves pour prouver avec abondance tout ce qui lui sera conclu ; quoiqu'il agisse d'autres la matière sur laquelle il dispute. Les Logiciens parlent de ces livres communs dans la partie de la Logique qu'ils appellent le Topique. J'expliquerai en peu de paroles l'utilité de ces livres ; ensuite nous verrons quel jugement on en doit faire.

Les livres communs se contiennent proprement que des Axiomes généraux qui sont nécessaires pour que les conclusions, de toutes les facts, par lesquelles on peut considérer un sujet ; ce qui peut être utile, parce qu'en réglant une matière de tous côtés :

en croire sans doute avec plus de facilité ce que l'on peut dire de cette manière. On peut regarder une chose par deux endroits différens : cependant de là plusieurs Auteurs de la Topique de républic que l'on s'est fixés certains.

Le premier de ces lieux est le *Stoicheion*, c'est à dire qu'il faut considérer dans un sujet ce qu'il a de commun avec tous les autres sujets sensibles. Si on parle de faire la guerre contre le Turc, on pourra considérer la guerre en general, & tirer des preuves de cette generalité.

Le second lieu est appelé *Diaphoron*, il faut examiner ce qu'on se questionne de particulier.

Le troisième est le *Diaphoron* : c'est à dire qu'il faut considérer toute la nature du sujet. Le discours qui exprime la nature d'une chose, est la définition de cette chose.

Le quatrième lieu est le *Démembrement du parent*, que le sujet que l'on veut combattre.

Le cinquième, c'est le *Topos* du nom du sujet.

Le sixième, les *Casparages*, qui sont les mots qui ont liaison avec le mot du sujet, comme ce mot *amour*, a liaison avec tous ces autres mots, *amour d'homme, amour de Dieu, amable, ami, etc.*

On peut considérer que des choses que l'on traite ont quelque ressemblance ou dissimilitude : Ces deux considerations sont le septième & le huitième lieu.

On peut faire quelques comparaisons, & dans ces comparaisons remarquer toutes les choses auxquelles le sujet dont on parle est opposé : Ce se compare avec, & avec opposé sans le troisième & le quatrième lieu.

L'onzième lieu est le *Stoicheion*, c'est à dire qu'on examine une chose, il faut prendre garde

à celles qui lui ressemblent peut découvrir les pro-
ces que cette ville peut former.

Il est très important de considérer toutes les cir-
constances de la matière proposée. Or ces circons-
tances ont un précédent, ou accompagné, ou suivi
la chose dont il est question : ainsi ces circonstances
sont distribuées en trois lieux, qui font le douzième,
le treizième, le quatorzième lieu. On com-
prend évidemment toutes les circonstances qui
peuvent accompagner une action dans ce Vers :

*Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo,
quando.*

C'est à dire qu'il faut examiner quel est l'auteur
de l'action ; quelle est cette action ; où elle est
faite, par quels moyens, pourquoi, comment,
quand.

Le quinzième lieu est l'EFFET : le troisième de la
Cause : c'est à dire qu'il faut avoir égard aux effets
dont la chose que vous voulez peut être la cause, &
aux choses dont elle-même est l'effet.

Ces lieux communs fournissent sans doute une
simple manière de découvrir. Ces considérations diffé-
rentes que l'on aperçoit plusieurs procès : &
cette méthode peut sans doute rendre fertiles les es-
prits les plus stériles. Je n'examine pas à présent si
cette fertilité est véritable ou fautive. Selon cette
méthode, si on parle contre un parricide,
on s'étend sur le parricide en général, & on rapporte
ce qui est commun à l'assassin, & à tous les au-
tres parricides ; & après on descend aux circonstan-
ces du parricide : on se représente la nature d'une
traîtrise d'ordinaire par des déclamations, par des dénon-
ciations, par des distributions. Quelquefois l'É-

synagogue du nom de la chose sur laquelle on parle ; & les autres sont qui ont liaison avec celui-là dont on fait le sujet de parler , & font usage de bonnes preuves. On peut débiter long-temps de l'élogerie que les Chrétiens ont de bien vivre, et les louer sans cesse sur du socre qu'ils portent.

Les grands discours sont guidés par les similitudes, les dissimilitudes, les comparaisons, qui servent à éclaircir une difficulté, & rendre une vérité obscure dans un grand jour. En un mot, quand on veut circonvenir une action, rapporter ce qui est devant & après, les circonstances qui l'ont accompagné, et qui l'a causée, et qu'elle a produites ou laïssées après les Auditeurs, que l'on ne marque point de matière.

I V.

Des lieux propres à certains sujets.

Ces lieux dont nous venons de parler sont appelés *Communs*, & parce qu'ils sont applicables à tout le monde, & parce qu'ils servent de preuves pour toutes les causes; il y a d'autres lieux qui sont propres à certains sujets. Avant que de parler de ces lieux, il faut considérer qu'il y a deux sortes de questions : la première s'appelle *Thèse* ; la seconde *Hypothèse*. *Thèse* c'est une question qui n'est point déterminée par aucune circonstance, soit du lieu, soit du temps, soit de la personne : comme si on doit faire la guerre. *Hypothèse*, c'est une question faite, & circonscrite, par une circonstance, c'est-à-dire faire la guerre entre le Turc et Hongrie cette année, &c. Or toutes ces questions se peuvent rapporter à trois Genres. Car l'on débiter

On ne doit faire une action, ou l'on examine quel jugement on doit faire de cette action, ou on loue, ou on blâme cette action. Le premier genre s'appelle délibératif : le second le genre judiciaire : le troisième le genre démonstratif. Chacun de ces genres a ses lieux propres, c'est à dire comme nous avons dit pour chacun de ces genres ou degrés de fortune aux ; comme pour le Délibératif, lorsqu'on veut conseiller d'entreprendre une action ou de la quitter, il faut faire voir qu'elle est utile, ou inutile ; nécessaire, ou superflue ; possible, ou impossible ; que l'événement en sera avantageux, ou fâcheux ; que l'entreprise est juste, ou injuste.

Une question dans le genre Judiciaire peut être considérée en l'un de ces trois buts. On l'on se contente par l'Amour de l'action qui fait le sujet du discours, & pour son passage que l'on cherche à découvrir en suite par des conjectures : on l'on est appelé à des de conjectures. Si l'Amour est content, on examine quelle est la nature de l'action ; par exemple si volent a pris dans un Temple les coffres qu'un particulier y avait mis en dépôt, on examine si cette action doit être appelée un sacrilège, ou un larcin ; on cherche la distinction de ce crime : on l'on l'appelle l'état de la définition. Le troisième but est appelé l'état de la qualité, parce qu'on examine la qualité de l'action, si elle est juste ou injuste.

Pour le premier but il faut considérer si celui qui se propose de vouloir faire une telle action, s'il l'a pu, & si on en a quelque moyen. On considère quelle est la volonté, on considère s'il avoit quelque intérêt à commettre cette action : la puissance, par là, considère on la force, & les moyens. On

monstré s'il est nécessairement auant de l'action proposée par les circonstances de cette action, comme il a été montré tout dans le lieu où elle s'est faite, & avant ou après cette action il a fait ou dit quelque chose qui le puisse faire soupçonner raillieusement. Pour le second but, il faut simplement considérer la nature de cette action : Tout ce qu'on en peut dire dépend de la circonstance particulière que l'on en a. Pour le troisième but on considère la nature, les lois, la coutume, les préjugés, les conventions, l'équité.

Dans le genre Démonstratif pour lester au bien, il faut rapporter le bien ou le mal. Il y a trois sortes de biens dans l'homme ; les uns regardent le corps, les autres l'esprit, les autres dépendent de la fortune. Les biens du corps sont, une partie bien prise, une naissance noble, une bonne éducation, la santé, la force, la beauté. Les biens de l'esprit sont les vertus, la sagesse, la prudence, la science & les autres qualités de les autres vertus. Les biens de la fortune sont, les richesses, les dignités, les charges, &c. Remarque que dans ces énumérations je rapporte les souverains des autres.

Tous les liens propres à convenir à chacun des trois genres, dont nous avons parlé, sont appelés mixtes ou mixtes, pour les distinguer de ceux qu'on nomme mixtes ou mixtes, qui sont quatre : savoir les lois, les témoignages, les transactions, les arbitres de ceux que l'on met à la mort. L'Orateur n'a pas besoin de chercher ces preuves, ainsi que dans une cause à plaider, met entre les mains de son Avocat les pièces, les contrats, les transactions, pendant les dispositions des témoins, & les réponses de ceux qui ont été appliqués à la torture.

V.

Recherche sur cette Méthode des Livres.

Voilà ce que je pense qu'il est d'usage de dire
 aux auteurs sur toutes sortes de matières,
 que les Livres ont coutume d'écrire, & qui
 fait la plus grande partie de leur Éloge. C'est
 à dire à juger de l'utilité de leur Méthode. Le
 respect que j'ai pour les Auteurs qui l'ont voulu
 ainsi, & de vous en faire con-
 noître le fond. On ne peut douter que les uns qu'ils
 ont écrits sur quelque matière : on s'en prend
 à plusieurs choses d'où on peut tirer des argu-
 mens : ils racontent comme l'on peut raconter en
 sujet de morale, & l'examiner par toutes les
 parties. Ainsi ceux qui ont écrit sur la Topique, per-
 sonne ne s'en est beaucoup de matière pour qu'ils
 soient, & s'y a rien de bon pour eux : ils pen-
 sent parler sur tout ce qui se peut dire sur de
 tous qu'ils le racontent, comme sur tous les
 ceux qui ont écrit la Topique, ne contes-
 tent point à l'égard, ils disent que l'on ne peut
 être infini de choses : mais ils soutiennent que
 l'infinité est mauvaise, que ces choses sont
 finies, & que par conséquent la Topique ne
 s'en suit que ce qu'il ne faut pas dire. Si on
 veut, j'en suis sûr, on peut à l'égard de ce
 qu'il est en plein de matières inépuisables, par
 lesquelles il peut résoudre toutes les difficultés qui
 se trouvent sur ce sujet, & c'est une question de Theo-
 logie, & qu'il soit Théologien, par la consé-
 quence de des Pères, des Conciles, des Livres Ecclé-
 siastiques, & d'après d'abord il se doute qu'on a pu

peut être Hérétique ou Catholique: Il ne sera pas nécessaire qu'il confesse la Trinité, qu'il aille de porte en porte supplier à chaque son lieu convenable, où il se pourrait trouver les conciliaires nécessaires pour décider la question posée.

4. Orant au contraire ignorer le fond de la matière qu'il traite, il ne peut prétendre que la force des choses, il ne touchera point le fond de l'affaire, de sorte qu'après avoir parlé long-temps, son adversaire aura sujet de lui dire: finissez ces grands discours qui ne disent rien, dites quelque chose, exposez des raisons à mes raisons, & venez au point de la difficulté, établissez votre cause, & débitez de nouvelles fondemens sur lesquels je m'appuierai. *Separatim locorum controversiam agam, tu cum me ratio cum ratione, ratio cum ratio confidet.*

5. Si on veut être en faveur des Larras Comensales qu'il la vérité de mariage ne pas être ce qu'il faut dire, mais qu'ils aident à obtenir leur intérêt, il est bien qui se justifient les uns les autres: *Il répondent, & Je serois bien de leur avis, que pour persuader il n'est besoin que d'une seule preuve qui soit forte & solide, & que l'éloquence consiste à être dire cette preuve, & à la rendre en son jour, & à qu'elle soit approuvée. Tous les preuves faibles qui sont communes aux sceptes & à ceux qui sceptent d'un ou le peut servir pour détruire & pour établir: car ce sont celles qui se tiennent des lieux Comensales sous de mensonges barbes qui couvrent la base de mensonge.*

6. Cet art est dangereux pour les personnes qui n'ont qu'un petit génie, parce qu'ils se contentent de ces preuves qui se trouvent facilement, & qu'ils se persuadent plus la peur d'en chercher d'autres qui soient plus solides. Un homme d'esprit en peut

de cette Manière que Raimond Lulle a traité d'une manière particulière, dit que c'est un Art qui apprend à découvrir sans jugement des choses qu'on ne sçait point, ce qui est un effort indigne d'un homme raisonnable. Mais nous avons, dit Cicéron, le sens & ne pouvons parler, que d'être parler & que juger. *Atque non indigne est sapientiam suam habentibus loqui. nec adjectis que dicitur. nec factis de discant à facti abdicantur. recurrent ut ut qui ne peut servir à la solution de la difficulté. Après un tel entachement, j'entre qu'il y auroit peu des choses que la Topique auroit faucon.*

CHAPITRE II.

L.

Second Moyen de Persuader.

S Il est bon que aimeient la vérité, & s'ils la cherchoient sincèrement, il ne seroit besoin pour la leur faire recevoir que de la leur proposer simplement & sans art, comme nous avons déjà remarqué; mais ils la haïssent, & parce qu'elle ne s'accorde pas avec leurs intérêts, ils s'aveuglent volontiers pour ne la pas voir. Ils s'aveuglent pour se laisser persuader que ce qui leur est désagréable, soit vrai. Avant que de recevoir une vérité ils veulent être affermes qu'elle ne soit point incertaine. C'est en vain qu'on se sert de fortes raisons, quand on parle à des personnes, qui ne veulent pas les entendre, & qui regardant la vérité qu'ils persécutent, comme leur ennemie, ne veulent pas en-

valant son état, de crainte de reconnaître l'ent injustice. On est donc contraint de traiter la plupart des hommes qu'on veut guérir de leurs fautes opinions, comme on traite les phrénétiques à qui on parle avec artifice les remèdes qu'on emploie pour les guérir. Il faut proposer les vertus dont il est nécessaire qu'ils soient persuadés, avec une adresse qu'ils ne laissent pas apercevoir de leur cœur avant qu'ils les aient approuvées. Et comme s'ils étoient encore sages, il faut obtenir d'eux par de petites entralles, qu'ils viennent bien à valier la médecine qu'on est venu à leur santé.

Les Orateurs qui font usage d'un véritable mérite se font tradire toutes les manières possibles de gagner les hommes ; pour les porter à la vérité. Une vertu sans les espérer avec soin, de l'aveu qu'elle peut par la pitié à faire que toutes les autres vertus les aident avec la tendresse qu'elle mérite. Si vous aimez donc sincèrement la vérité, ne vous travaillez à ce qu'elle soit aimée. Les saints Pères de l'Eglise ont toujours été de même avis ce qui la perdroit rendra odieuse. Lorsque Jésus-Christ commença à prêcher son Evangile devant les Juifs, qui étoient jaloux de la gloire de la Loi de Moïse, pour ne les pas choquer, comme raconte que saint Jean Chrysostôme, il témoigna qu'il ne prendrait pas nouvelle cette Loi ; mais avoua seulement qu'il étoit venu pour l'accomplir. Sans cela il eût fermé toutes leurs oreilles pour ne le pas entendre, comme il est écrit que par un juste jugement Dieu ne désire pas gagner.

Vous savez de que l'ancien Maître fit consister l'Art de Persuader dans la science de faire un vain plaisir, justifier, gagner, & dissuader. De quoi, plusieurs se servent. J'ai approuvé les moyens

que ces Maîtres ont découvert pour trouver les choses qui peuvent instruire & éclaircir la manière sur laquelle on parle. Je ferai ici quelques réflexions sur les moyens de s'instruire dans les œuvres de ceux qui l'on veut gagner. Dans les Rhétoriques ordinaires, on ne fait point ces réflexions : ainsi quelque que je n'aye pas en dessein de traiter l'Art de l'Orateur dans toute son étendue, j'en dirai plus que tout qui pourroit de ne rien oublier. Il est vrai que la science de gagner les cœurs est bien au-dessus de la science d'un jeune homme, pour lequel on fait des Rhétoriques : elle s'acquiert par de sublimes spéculations, par des réflexions sur la nature de l'âme humaine, sur les inclinations, sur les mouvements de son vouloir. C'est le fruit d'une longue expérience de la manière que les hommes agissent, & de leur gouvernement : on ne voit cette science se se peut enseigner méthodiquement que dans la Morale.

II.

Qualités requises dans la personne de celui qui veut gagner ceux à qui il parle.

IL est important que les Auditeurs ayent de l'estime pour celui qui leur discourse, & qu'il passe dans leur esprit pour une personne sage. Un Orateur doit dresser des rhétoïques d'amitié à ceux qu'il veut persuader, & faire passer que c'est en son honneur de leur ignorer qu'il se fait parler. La modestie lui est nécessaire, le respect de l'orgueil étant d'insurmontables obstacles à la persuasion. Ainsi il faut qu'on remarque ces quatre qualités dans la personne d'un Orateur de la justice, de la pudeur, de la bien-veillance, & de la modestie.

comme nos Passions font voir plus au long.

Il est constant que l'effime que l'on a de la probité & de la prudence d'un Orateur fait souvent une partie de son éloquence, à laquelle on se rend plus même que de savoir ce qu'il doit dire. C'est sans doute l'effet d'une grande réputation; mais cette réputation n'est pas naturelle, & on ne doit pas la confondre avec un certain embêtement, par lequel on demeure attaché à de fausses opinions sans aucune raison. Orne quelques paroles qui font voir d'un cœur plein d'ardeur pour la vérité, embrasent le cœur de ceux qui font attention; il est fort méconvenable d'ajouter foi à ce que dit un homme de bien, & qu'on sçait être pos en tromperie. C'est pourquoi il est plus avantageux à un Orateur que la vérité brille que la doctrine; * *In Oratore non tantum dicendi facultas quam honesta virtus esse debet.* Le Christianisme oblige ceux qui font profession de persuader les autres; de travailler à l'acquiescement de l'autorité dans l'esprit des peuples; & le même Évangile qui commande à tous le monde de faire l'état, les oblige de faire éclater leurs bonnes œuvres, avec cette intention que ceux qu'ils persuadent fassent autres par leurs exemples à embrasser la vertu que par leurs paroles. *Sur hoc enim hoc vestre carum bonum dicit, ut videtur quod in vestro bono.* Cette nécessité a produit quelques-uns des plus modestes & le dernier des témoignages, & à défendre leur réputation ou même temps que la puissance de le donner les portoit à servir les inférieurs ou les charger. La bonne vie est la marque que Je su Christ nous a donnée pour attirer par les Prédications de la vérité d'une croix que l'esprit d'erreur aveugle pour tromper les hommes.

On est bien aisé de se débarrasser de la prière d'exam-
iner un raisonnement ; & peut-être de s'en fier à
l'examen de ceux que l'on estime , & de s'élever
son jugement aux lumières de ceux en qui on voit
briller une grande sagesse. * *Admirantur cœcæ*
non solum cœcæ sunt , sed & cæcæ sicut. L'auto-
rité d'un homme de bien , sage , & éclairé ; est à
ceux qui se débient de leurs lumières ; et qu'ils
ne s'appuient à un malade. Personne ne veut être trompé,
peu se peuvent défendre de l'erreur ; c'est pour-
quoi l'on est aisé de trouver une personne , sans
l'assistance de laquelle on se tiendrait à bas. Dans
toutes les disputes on voit que deux ou trois s'élèvent
qui leur assistance a acquis de l'estime , partageant
toute le monde , & que chacun se range du parti de
celui qu'il croit être le plus habile. Lorsqu'un Ora-
teur n'a pu obtenir gain de son grand succès ;
il s'arrêtera jamais dans les sermons qu'on s'at-
tend à entendre de personnes , parce que peu sont ca-
pables d'appréhender la subtilité de ses raisonnemens.
S'il veut avoir la multitude de son côté , il faut qu'il
fasse voir qu'il a pour lui ceux à l'assistance desquels
cette multitude a coutume de se rendre ; & doit
elle suivre les sermons de ces hommes.

Il n'y a rien qui soit plus capable de gagner les
hommes que les maximes d'ambition qu'on leur don-
ne. L'ambition donne un grand poids de crédit sur les
personnes simples. On peut dire sans crainte à ceux
qui sont courtois qu'on les aime : *Amor est de
quod est.* Il faut dire que l'ambition qu'on a pour la
vérité s'est bien plus utile que pour vouloir bien la re-
cevoir lorsqu'elle vient de la bouche d'un ennemi.
L'on ne peut pas s'imaginer qu'une personne simple
vaille pourvu qu'on lui parle grand bien qu'elle la
connaissance de la vérité. Les épîtres de saint Paul

* *2. de gall.*

font pleines de manques d'affectives & de tendresse
qu'il falloit paroître à ceux à qui il s'adressoit : & ja-
mais il ne les repetoit de leurs défauts, qu'après les
avoir convaincus que c'étoit le seul qu'il avoit pour
leur salut qui l'obligoit de les en avertir.

La quatrième qualité que je croi être absolument
nécessaire à un Orateur, est la modestie. Souvent la
tendresse que quelques-uns font à la vérité, n'est
causée que par la fièvre avec laquelle on veut
marquer de leur bouche un aveu de leur ignorance.
Pourquoi chicaner-on dans les conversations
Pourquoi efface-t-on dispute sans vouloir d'abord
être d'accord des vérités les plus incontestables ?

* C'est que les uns veulent triompher, & les autres
s'opiniâtrer à ne pas céder, & à disputer une victoire
en dont la perte leur paroit honteuse. Ceux qui
font lapes laissent refroidir la chaleur de la dispute,
& laissent passer le temps de l'opiniâtreté : ils
cachent même leur triomphe que les vaincus ne
s'aperçoivent pas de leur défaite, & qu'ils se le
croient pas que vaincus que victorieux de l'or-
ateur où ils étoient engagés.

Un sage Orateur ne doit jamais parler de lui
avantageusement : Il n'y a rien qui soit plus cap-
ble d'éloigner de lui l'espoir de ses Auditeurs, & de
leur inspirer des sentiments d'aversion de de haine :
que cette vanité qui veut paroître ceux qui se van-
tent. La gloire est en bien que chacun prétend lui
appartenir. On ne peut souffrir qu'un particulier se
l'approprie : car c'esta comme Quinilien l'a fort
bien remarqué : * Neque enim cum sua curante tra-
hant quibus potest non sufficere de gloria de sui. De
si videri que non parvum plura à relever ceux qui

* Non de adversariis viderant, sed vana curantem
quibus viderant. 3. Juv. lib. 1. contre les Pedigraux.

ébranlent eux-mêmes, parce qu'il semble que nous le faisons comme dans plus grande qu'on. *Et ad hoc enim omnia regna subire possunt, & occupationes superiorem, alioquin abire, & subditorem se habentur alienantur, quia hoc facere nunquam majores videtur.* Cette modestie ne doit jamais être de bon ; la fermeté & le générosité sont inséparables de celle que notre Orateur a pour la défense de la vérité, & comme elle est inséparable, il doit être inséparable, & donner des marques de la confiance. Il est constant qu'un homme se rend redoutable, qui ne craint rien davantage que de blesser la vérité ; ainsi il ne faut pas mal quelquefois de valoir les avantages de son parti, qui est celui de la vérité. Ajoutez que le défenseur doit convenir à la qualité de celui qui parle. Un Roi, un Evêque doivent parler avec majesté ; & ce qui est la marque d'une autorité légitime dans une personne, se voit en celle d'une personne privée une marque de fierté & d'arrogance.

III.

Ce qu'il faut observer dans les choses sur lesquelles on parle, & comment on peut s'insinuer dans l'esprit des Auditeurs.

Après avoir parlé de la personne de l'Orateur, voyons ce qui regarde les choses que l'on veut. Si les Auditeurs n'y prennent aucune part, & qu'ils ne blessent point leur intérêt, l'artifice n'est pas nécessaire. Lorsqu'il n'est question que de prouver que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits, il n'est point nécessaire de desputer les esprits à recevoir cette vérité ; on prouve

consentir son donnage. Il ne faut pas étaler que quelques-uns la refusent. Mais lorsque l'on propose des choses contraires aux inclinations de ceux à qui on parle, l'adresse est nécessaire: l'on ne peut s'abolir dans leur esprit que par des choses agréables & secrètes. C'est pourquoi il faut faire en sorte qu'ils n'apprennent point la vérité dont on veut les persuader qu'après qu'ils sera maître de leur esprit au moyen de lui faire voir la justice de leur esprit, comme à une machine, ainsi que nous l'avons dit ailleurs.

Les hommes s'agitant que par intérêt, leur même qu'il semble qu'ils y attachent, il faut nécessairement leur faire voir que ce qu'on leur persuade ne leur sera point désavantageux. On doit combattre leurs inclinations par leurs inclinations; de s'en servir pour les attirer dans les sentimens qu'on leur veut faire prendre, comme les marchans le font de leur contrainte pour ancher dans le port d'où le vent les déloger; cela se comprendra mieux par des exemples. Afin d'inspirer de l'avarice pour le fait à une femme qui n'a de l'aveur que pour elle-même, & que rien ne touche que la beauté, il faut lui raconter l'histoire de saint Jean Chrysostome se servir de la passion qu'elle a pour la beauté pour modérer cette passion, on lui montrant que les passions de la fièvre brûlent le cœur. On détache de la débauche un homme qui ne refuse rien à ses plaisirs, on lui propose des plaisirs plus doux, on le persuade d'acquiescer que ces débauchés seront suivies de quelque grande douleur. Il faut toujours dédommager l'homme par ce qu'il a de désavantageux; c'est à dire de lui proposer une chose qui lui fasse connaître à quelque intérêt. Car cela il moins que la grâce de s'en charger le cœur des passions ne peuvent changer d'objet; mais elles deves-

perétrisèrent les rabins. Ce ce changement d'objet n'est pas difficile. Un orgueilleux s'ira voir ce que l'on veut, pourvu qu'il évite l'humiliation, & que son orgueil n'ait concerté avec l'air à rien qu'on ne puisse persuader. quand on sçait bien le secret des inclinations des hommes.

Lorsqu'on veut obéir de cœur à qui on parle une chose qu'ils ont desiré de ne point accorder; qui qu'on la puisse eniger d'un mot d'air, il faut se contraindre de la recevoir comme une grace. On ne doit pas leur faire cette demande qui les choque, qu'après qu'on leur a clairement prouvé que ce qu'ils ont refusé sera plus à leur gloire & sera plus avantageux que ce qu'ils accorderont. Saint Jean Chrysostome loué la patience de Basile Patriarche d'Antioche, qui fut envoyé à l'Empereur Théodose l'Arabe l'arguant qu'il avoit donné contre les habitans de cette ville, qui avoient converti les statues de l'Empereur. Ce Patriarche écrivit vers à Constantinople pour s'éclaircir le colere de Théodose, & exposa la liste de ceux d'Antioche, & confessa qu'une semblable faute avoit été commise au plus rigoureux; mais vint avec moi-même que la gloire du pardon étoit d'autant plus illustre que l'offense étoit grande, & qu'un Prince Chrétien ne pouvoit jamais se mêler avec une si grande fautes. Il regarda l'esprit de Théodose qu'il seroit irrité, s'il eût entrepris de diminuer le crime du peuple d'Antioche, outre qu'il eût semblé approuver leur folie, & en eût paru complice.

Il est avantageux à un Chrétien que les Médicats soient persuadés qu'il est dans leur sentiment; et qui n'est pas impossible, lorsqu'il travaille à ce que les Audiens se changent de sentiment. Dans mon opinion quelle qu'elle soit, tout n'est pas fait, tout

est pas déraisonnable : On peut sans blesser la vérité s'attacher d'abord à ce qui est vrai dans l'opinion que l'on veut combattre , & louer ce qu'elle a de véritable , & qui mérite des éloges. Un peuple par exemple s'est révolté contre son légitime Souverain , & a élevé la puissance d'un de ses vains pour la partager à ceux qu'il a choisis pour le gouverner. L'amour de la liberté est juste & raisonnable. On pourra donc commencer ses discours par louer l'amour de la liberté. Ensuite faire voir à ce peuple que la liberté est plus grande sous un Monarque que dans une République , tel est qu'un état pour l'autorité souveraine ; un legs , & en fin de la passion qui l'a porté à la révolte pour les ramener à l'obéissance.

C'est avec cette même prudence que l'on détache les hommes de ceux pour qui ils ont une amour déraisonnable , contre lequel il faut bien se devant de garde de déclamer d'abord , au contraire il est bon de commencer par leur donner quelques éloges , de cette manière ; par exemple : Il est vrai , ô Romains , que personne n'a jamais été plus libéral que Spartacus. Si vous a fait des possessions de vos terres les riches. Mais prenez garde que c'est un méritant , que vous ces libéraux font des appas pour vous suspendre , & que vous ont proféré qu'il vous fait , sous le prétexte lequel il prétend acheter votre liberté , & se rendre votre maître.

L'hostilité est le plus rare de toutes les vertus , elle est l'appanage des âmes innocentes , & elle est le précurseur que fait l'innocence dans ceux qui sont corrompus ; c'est pour ceux des dévies ne peuvent résister que l'on leur reproche leurs fautes. Il est difficile par conséquent de gagner ceux qu'on veut corriger ; néanmoins les loques les coupables sont effec-

voient persuadés que leur bien leur est véritablement, que c'est l'absence de leur intérêt qui fait par les talens qui les regardent, qu'ils reconnoissent qu'ayant plus de prudence, il prévient les mal-heurs qui les regardent, & qu'ils n'apprennent point de se comporter avec patience et à-propos possible, comme les malades souffrent qu'on leur coupe un membre pourri.

Ce qui se trouve que les gens de bien font de déplorables, c'est qu'on les voit avec impitoyable et avec injustice. Quand on veut corriger les coupables, on doit quelquefois se contenter de leur montrer ce qu'il faut faire, sans leur reprocher ce qu'ils ont fait. Il y a de certaines choses qui ne sont nécessaires que par le défaut d'une circonstance : on peut tolérer une chose, mais faire voir qu'elle n'a pas été faite dans le temps, ni dans le lieu nécessaire.

Après qu'un coupable n'est pas de bonne d'excuser la faute, & de s'en repentir, il est bon de la faire paraître petite en la comparant avec une plus grande, & afin qu'il ne la soûtienne point, il faut trouver des moyens de l'en débarrasser. Il y a de certaines gens qui ne veulent jamais condescendre et qu'ils ont fait. On doit séparer l'aveu de ces personnes de ce qu'on prouve qu'ils en sont coupables, qu'après qu'ils l'auront condescendu. C'est ce que fit le Prophète Nathan, lorsque ayant voulu reprendre le Roi David de l'adultère qu'il avoit commis, il lui fit des plaintes d'un homme qu'il disoit avoir commis le crime dont David étoit coupable. Après que ce Roi eut condescendu ces plaintes, pour lui Nathan lui fit que c'étoit de la même chose dont il avoit parlé, & qu'il étoit cet homme qu'il avoit condescendu.

Les qualités que l'on a montré être nécessaires à un Orateur, ne doivent pas être servies.

JE ne doute point qu'on ne puisse faire un orateur sans usage de ces Arts que nous ayés vus ; et que n'importe le pas que les règles que nous avons données ne soient très-justes. On peut feindre qu'on s'a de l'ambition pour ceux à qui on parle ; afin de cacher le mauvais dessein que l'on a, avec l'air contentement d'un vain. On peut prendre le malin d'acquiescer honnêtement pour dissimuler ceux qui ont de la méritation ; mais on ne peut pas que l'on ne doive point témoigner d'attachement à ses Auteurs, de s'acquiescer quelque estime dans leur esprit, quelque est un peu d'admiration, comme il le doit être, & que l'on n'y prenne d'autre fin que l'incrédule de la vérité.

Les Rhétoriciens Payens ont donné ces mêmes préceptes que nous donnons, de les Sophistes s'en sont servis ; & c'est ce qui nous oblige à les faire avec plus de soin. Les imposteurs ne sont pas avec plus de cela pour le mensonge, que les Chrétiens pour la vérité. Ce serait une chose horrible aux yeux de la vérité, de négliger de se servir des moyens naturels qu'ils ont pour le faire en secret, pendant que les subtilités de mensonge employent une d'ambition pour cacher. Ces moyens sont bons de justice d'usage même, & sont bons qui a de la charité & de la prudence les employe, lorsqu'il n'y aille pas de débiter.

Quelques criminels que soient les hommes,

tout devons lui pardonner, on ne doit ressentir pour leur personne que de la tendresse, il n'y a que leurs crimes qui auroient de la haine digne de nous, mais pas de nous. Ceux qui ont de la pitié, n'ont pas besoin de punir : leur charité se joint elle-même dans leurs discours ; elle s'appuie avec patience sur les fautes des autres : elle les corrige avec douceur, elle ne les considère que du côté qu'ils paroissent plus légers. * Elle cherche tous les moyens pour ne point choquer, pour ne point contraindre les personnes qu'elle est obligée d'avertir : de point est elle adoucit les corrections qui font un remède amer ; elle tâche de répondre un mal sur les paroles, qui ne puisse être toute l'amerume ; en un mot elle fait pour Dieu tout ce que fait saint l'amour de son peuple insensé : de sorte que la conduite extérieure de l'un ne paroît pas différente de la conduite de l'autre ; la manière d'agir de l'un n'est distinguée de l'autre que par les principes. Un Orateur Chrétien n'a pas besoin de complaisance pour ceux qu'il veut persuader, sans aucun autre intérêt que celui de la vérité, que les gens du monde en ont pour ceux de qui ils attendent quelque récompense.

Quand j'ai dit que'on ne doit pas choquer ceux à qui on parle, je n'ai pas entendu de se servir d'une lâche complaisance, qui n'a point d'autre fin que de vain satisfaction de s'être pas rebuté. Les hommes aiment qu'on les corrige de choses qui leur plussent. L'ameur arbitrairement. C'est le motif d'un flatter d'excuser les hommes dans cette humanité délicate. Pendant qu'un Orateur

* *Amabile auctoritate, obsequiosa auctoritate coram.*
Cleric. de Amabil.

Chatoies espère de gagner les Auditeurs par la douceur il s'en douteroit ; mais s'ils font résistances & qu'ils ne veulent point quitter les autres qu'ils ont prises pour la vérité ; ce seroit pour lors fatiguer, & non pas charmer que de s'appliquer à vouloir leur plaire. Si les prières n'ont point de succès, il faut recourir aux menaces.

C'est la crainte que les Peres ont toujours eue. Ils ont toujours exhorté par la douceur ; mais ils ont fini par la fermeté, lorsque la douceur a été inutile. Saint Augustin dit qu'il n'eût pas voulu remonter l'église dans les premiers Livres qu'il composa contre les Hérétiques, afin de lui épargner la honte de se voir reconnu pour Auteur d'une Hérésie ; mais quand ce Pere vit que ces Hérétiques ne professoient point de cette doctrine, & qu'ils pouvoient contribuer à lui donner de la honte ; il crut que la même charité qui l'eût fait parler d'abord avec douceur, l'obligeoit à se servir de remèdes plus violens, & proportionnés à la maladie de ces Hérétiques, ou pour le guérir, ou pour avertir les peuples, & leur faire connaître le danger qu'il y avoit à continuer avec lui.



CHAPITRE III.

I.

Il est permis d'exciter dans ceux à qui l'on parle les passions qui les peuvent porter où on les veut conduire.

LE véritable moyen que l'Orateur doit employer pour persuader, est l'Art d'exciter dans l'esprit de ses Auditeurs, les passions qui les feront passer du côté où il les veut porter, & d'éloigner le feu de celles qui pourraient éloigner de lui les mêmes Auditeurs. Mais on me dira qu'il n'est point permis d'agir de moyens aussi injustes que sont les passions. Que c'est mal s'y prendre pour régler, & pour éclaircir l'esprit d'un Auditeur, que d'y exciter le trouble, & les passions obscures de ses passions. Répondons à cette objection que nous avons présentée, la chose mérite qu'on la considère.

Les passions sont bonnes ou mauvaises: leur seul éloignement est criminel. Ce sont des mouvements dans l'ame qui la portent au bien, & qui l'éloignent du mal, qui la poussent à acquiescer l'un, & qui l'empêchent de l'autre: elle est trop portée à être l'autre. Jusques-là il n'y a point de mal dans les passions; mais lorsque les hommes suivent les fautes idées qu'ils ont de bien, & de mal, d'aimez que la terre, alors ces passions qui les font agir, qui les ont tirés par leur amour, deviennent criminelles par les fautes idées.

de l'objet, vers lequel on les tourne. Qui peut donner que les passions ne soient ébranlées, lorsqu'on dans l'idée de ce motif de passion on contemple les mouvements de l'âme avec tous ses désordres ? Si par la colère il faut entendre ces rages, ces emportemens, ces farouches qui soulèvent la raison, j'avouerais que la colère est un état très-mauvais ; mais si on la prend pour un mouvement, pour une affection de l'âme qui nous anime à vaincre les empêchemens qui nous retiennent la possession de quelque bien, & pour une force qui nous fait combattre les inconvéniens du mal ; je ne crois pas qu'une personne puisse dire raisonnablement qu'il n'est pas permis d'ébranler la colère, & de se servir de son mouvement pour porter les hommes à chasser le bien qu'on leur propose.

Dans les passions les plus douces, dans celles qui n'ont pour objet que de les élever, il y a toujours quelque chose de bon. N'est-ce pas une bonne chose d'aimer ce qui est bien fait, ce qui est grand, ce qui est noble ? On peut donc se servir de ce mouvement qui nous porte vers la beauté, & vers la grandeur pour faire agir les hommes ? On peut sans scrupule éveiller dans leur cœur ce mouvement, en proposant la beauté & la grandeur de la chose vers laquelle on les porte, puisque je suppose qu'on s'entreprend de faire aimer que ce qui est beau d'une véritable beauté, & qui possède une grande valeur.

L'on ne peut faire agir les hommes que par le mouvement des passions ; chacun est entraîné par le poids de son amour, & l'on voit ce qui doit être de plaisir, il n'y a donc point d'autre moyen naturel de conduire les hommes que celui dans lequel parvient. Vous ne devez jamais se servir de

l'inclination qu'il a pour l'or & l'argent, que par l'espérance de quelques autres richesses plus grandes ; ou voluptueux de ses sages plaisirs, que par la crainte de quelque grande douleur, ou par l'espérance d'un plus grand bien. Pendant que nous sommes dans ces passions, nous sommes sans action, & nous ne nous faisons rien de l'ambition que le besoin de quelque affection. On peut dire que les passions sont le ressort de l'ame ; quand une fois le ressort s'est pu lâché de ce ressort, & qu'il se quitte comme, rien ne lui est difficile, il n'y a rien qu'il ne puisse.

Les Chrétiens s'étonnent que les saintes Martyres aient triomphé que par un secours du Ciel, que tant de saintes Vierges aient vaincu dans leur corps faible une vie bellueuse, & accablée de peines, que parce qu'elles étoient aidées de la grace, mais aussi il est constant que les plus méchants sont capables d'entreprendre les mêmes actions, & de faire tout ce que les Martyrs & les Vierges ont fait, s'il arrivoit qu'ils ne pussent surmonter la passion qui les domine qu'en se reportant en leurs Cœurs à être un très-méchante homme ; ce qui est un mélange dans la vie des exemples d'une noblesse & d'une pureté extraordinaires. Je sçai que quelques personnes croient que les servantes de Dieu ambitionnent, comme parle un grand Théologien ; mais je ne fais cette réflexion, que pour montrer que l'on peut faire entreprendre toutes choses à un homme, & l'effort n'a pu lui inspirer les passions propres pour cela ; & que par conséquent le désir de la vérité ne doit pas négliger un moyen si efficace.

Saint Augustin dit fort à propos : faites par la crainte des peines, ce que vous ne pouvez

faire naître par un panache de la justice. Par exemple, quand on veut faire aimer justice, Je ne feroit point de difficulté pour inspirer à une femme du monde de l'horreur pour le larcin, de lui faire concevoir qu'il n'y a rien qui gêne davantage le village. Je tâcherois par cette crainte de la détourner d'une action qu'elle ne peut encore haïr par un amour de l'honneur. Cette crainte n'est pas sans profit. Mais ce foible Peuple qui apprend à se faire utile par l'usage qu'il en veut faire. Les grandes playes ne se guérissent que par des blessures, pour faire cesser une apostrophe, il faut faire des incisions. Cette conduite se peut justifier sans peine, mais ce n'est pas ici le lieu de le faire.

11.

Ce qu'il faut faire pour exciter les Passions.

Le moyen général pour remuer le cœur des hommes, est de leur faire sentir vivement l'objet de la passion dont on desire qu'ils soient émus. L'amour est une affection qui est excitée dans l'âme par la vue d'un bien présent : Pour allumer cette affection dans un cœur capable d'amour à l'égard de quelque objet qui a des qualités aimables. La crainte a pour objet des maux qui surviennent certainement, ou qui peuvent arriver. Pour donner de la crainte à une ame timide, il faut lui faire connaître les maux qui la menacent. On a quelque raison de ne pas séparer l'Art de Persuader de l'Art de bien dire; car l'un ne sert pas de grand chose sans l'autre. Pour ébranler une ame, il ne faut ni plus de lui représenter d'une manière sèche l'ob-

jet de la passion, dont on veut l'exciter : il faut déployer toutes les richesses de l'éloquence pour lui en faire une peinture sensible & intéressante qui la fasse vivement, & qui ne soit pas semblable à ces vaines images, qui ne font que passer devant les yeux. Il ne suffit pas de se pour donner de l'attention, de dire simplement que la chose qu'on propose est sensible ; il faut approcher des sens les images qu'on veut lui faire sentir, en faire des descriptions, les représenter par toutes leurs forces ; afin que si elles ne gagnent pas tout d'un coup, elle le fassent quand elles ont occupé de l'esprit. On doit s'imaginer soi-même, à l'air de se l'acquiescer, que cette chose soit sensible, qu'il soit comme une fournaise ardente, dont les paroles sortent pleines de ce feu que nous voulons allumer dans le cœur des autres.

Pour bien exciter cette passion, je serois obligé de parler au long de la nature des passions, de les expliquer avec un particulier, de dire quels sont leurs objets, quelles choses les excitent, & les calment ; mais il faudroit pour cela connoître dans cet Art la Physique & la Morale, ce qui ne se peut faire sans confusion ; néanmoins je ne puis m'empêcher de parler plus particulièrement de quelques-unes de ces passions, savoir de l'admiration, de l'estime, du mépris, & du ris, qui font de très-grand usage dans l'Art de Persuader.

L'admiration est un mouvement dans l'âme qui se donne vers un objet qui se présente à elle extraordinairement, & qui l'applique à considérer si cet objet est bon ou mauvais, afin qu'elle le suive, ou qu'elle s'évite. Il est important à un Orateur d'exciter cette passion dans l'esprit de ses Auditeurs. La vérité persuade, mais il faut pour cela

qu'elle soit connue. Ce n'est qu'elle être connue, il faut que celui à qui on la déclare s'applique à la connaître. Tous les jours nous voyons que de certains raisonnemens on ne peut être guidé, & qu'ils sont approuvés dans la suite ; parce que pour lors on ne peut par la prise de ses raisons. Il y a de certaines opinions lesquelles ont été négligées pendant plusieurs siècles se réveillent, & font du bruit ; parce qu'on les étouffe, & par là même on en reconnoît la vérité ou la fausseté.

Ce n'est donc pas assez de proposer de bonnes raisons, de les exposer avec clarté ; il faut les dire avec un certain ton extraordinaire qui surprenne, qui donne de l'admiration, & qui attire les yeux de tout le monde. J'ai vu en quelque Auteurs qu'un homme d'esprit s'étant présenté plusieurs fois devant un Prince, pour lui proposer une affaire de grande importance, lors que ce Prince eût fini, n'eût daigné jeter les yeux sur lui, il s'efforçoit de paroître seul devant lui comme de solliciter de lui-même. Ce qui lui réussit fort bien ; car ce Prince convenant de lui-même de la nécessité de ce Prince, & l'ayant pressé à lui demander qui il étoit, pour lors il prit occasion de proposer ce qu'il avoit tant de fois tâché de dire.

Saint Jean Chrysostome remarque, que saint Mathieu commence l'histoire du Fils de Dieu, par dire qu'il étoit Fils de David & d'Abraham, au lieu de dire Fils d'Abraham & de David, pour obliger les Juifs à lier son Malheur avec plus d'attention, car les Juifs attendoient le Messie de la famille de David, ainsi qu'ils étoient plus capable de les rendre attentifs que de leur parler d'un Fils de David. Tous les livres qui sont liés, tous les Commentaires qui sont écrits, ont tous quelque chose

d'entreprendre, soit dans la matière qu'ils manient, soit dans la manière de la traiter, soit dans les circonstances du temps & du lieu.

L'admiration est feinte : d'effiance & de mépris. Lorsque on remarque du bien dans l'objet qu'on a considéré avec application, on l'effiance, on le recherche, on l'aime. C'est par qu'on s'attache vers ce qui, on s'effiance proprement que ce qui est véritable, que ce qui est grand, que ce qui est bien fait, & l'espérance fait effiance des choses nouvelles, c'est en que l'on se trompe dans les jugemens, ou qu'on considère ces choses sous une face qui n'est pas véritable. Ainsi un Orateur tromper se persuade que pour quelque temps : & les Auditeurs changent leur effiance, & leur amour en haine, & en mépris aussi-tôt qu'ils reconnoissent qu'ils ont été trompés.

Le mépris a pour objet la bassesse de l'homme ; c'est à dire que cette passion est excitée lorsque l'ame s'aperçoit dans l'objet qu'elle considère, que de l'infirmité & de l'erreur. On se laisse aller volontiers à cette passion. Elle est agréable, elle flatte une crasse ambition naturelle que nous les hommes ont pour la supériorité de pour l'élevation. On ne méprise véritablement que ce qu'on regarde au-dessous de soi. Ce regard donné au plaisir, au lieu que ce n'est qu'avec chagrin qu'on lève les yeux pour considérer ce qui est au dessus de nous ; parce que nous nous apercevons de ce que nous ne sommes pas. Les autres passions équilibrent, & incertaines laissent ; mais celle-là lui est visible, & on peut dire qu'elle est plus de un report qu'un mouvement de l'ame, qui la débaise dans cette passion, au lieu que dans les autres elle travaille avec égalité.

Tout mépris n'est pas agréable ; car si le mal que en est l'objet est redoutable, pour lors on raffera de la crainte qui est une véritable douleur, mais si ce mal ne nous touche pas de fort près, & qu'on n'y peusse pas grand intérêt, le mépris qu'on en fait donne du plaisir, & est suivi du ris qui accorde par ce redoublement les états de joie & de tristesse, & d'indifférence. Il n'y a rien de plus utile pour détourner les hommes de quelque erreur, que de leur en donner du mépris, & de la faire paraître ridicule. Car il n'y a rien qu'on appréhende davantage que d'être raillé, & d'être exposé à la risée de tout le monde. Aussi une raillerie faite à propos fait quelquefois plus d'effet, que le plus bon raisonnement.

Ridicules des

Fertilité de toutes sortes de persuaſions ſont en-

Quand on combat avec de faibles raisons, la pitié que nous est l'audace à concevoir la fierté d'un raisonnement sérieux le rebute, lorsqu'on lui propose quelque chose de grand, cette grandeur l'oblige, & lui est un sujet d'invraisemblance, mais lorsqu'il n'est question que de riser, & de se divertir, ces Audaces s'applique volontiers, & avec application les doctes du divertissement, & le mépris qu'il fait de la chose qui lui parait ridicule, ôtant la crainte, qui regarde de haut en bas cette chose. C'est pourquoi on croit de en croquer plus facilement le mépris que toutes les autres passions ; puisque les hommes sont mieux disposés qu'à l'indignation, le dévouement que l'envie. Ajoutez qu'il y a beaucoup de choses qui nous font d'être ainsi moqués, de peur de

leur donner du poids en les conduisant féculose-
ment. *Alvda jove fit digna reuinae ne quere-
tate adueniat.*

III.

*Comment on peut donner du poids des
choses qui sont dignes des réflexes.*

Plusqu'il est permis de se servir de rappor-
ment des passions pour faire agir les hom-
mes, l'on ne peut pas blâmer l'Art que nous con-
grons de rendre ridicules les choses, dont on veut
détourner ceux que l'on instruit ; mais il faut ar-
veiller que si les réflexes ne sont faites avec prudence,
elles ont un effet tout contraire à celui que l'on ex-
amuloit. Les Poëtes succèdent dans leurs Comé-
dies à conduire le vice en le rendant ridicule ; Leur
succès ne s'est point bien vu, l'expérience ne s'est
que trop convaincu que la lecture de ces livres d'ou-
trage n'a jamais produit aucune véritable correc-
tion. La cause en est bien évidente. On ne se gêne
point de se que d'une chose basse que l'on regarde
comme un petit mal. L'on ne se fait pas de grandes
réflexions que souffrent les passions ; Si les li-
bertins se railent d'un adulateur, de de crimes sem-
blables qui sont au sujet de l'un ou l'autre grand
bien, c'est qu'ils ne considèrent ces crimes que
comme des bagatelles.

Or les Poëtes dans les Comédies ne travaillent
point à inspirer l'attention que l'on doit avoir de
vice, ils tâchent seulement de le rendre ridicule ;
ainsi ils accoutument leurs Lecteurs à regarder les
détachés, comme des livres de peu de consé-
quence. On'y conçoit point ces hautes réflé-

faire pour réussir à la conquête. La crainte d'être raillé ne peut donner l'amour des succès aussi vains, que les débauches font les peccateurs à la raillerie de leurs débauchés. Il y a des vices que l'on ne fait point que par le plaisir de l'abbé, & dont la bien-séance ne permet jamais de parler. Les descriptions d'un adroit vicer jamais rends chastes ceux que les ont entendus; cependant ces sortes de crimes sont la matière ordinaire des Comédies.

L'Orateur doit garder la bien-séance dans les railleries, & ne s'arrêter jamais aux choses que l'Honnêteté oblige de passer sous silence. Puisqu'il est l'organe de la raison de bien, il n'est pas nécessaire de l'insulter quand il doit être en telle ou telle circonstance de ridicule, qui se font à contre-temps, & qu'il n'y a que le mal qui puisse d'être raillé. Si ce mal est peu considérable, il ne doit pas le circonstance de le rendre ridicule, il faut qu'il en donne de l'honneur. Néanmoins on peut quelquefois combattre par les railleries, en combattant des erreurs de grande conséquence; lorsque c'est une nécessité de rendre les Auditeurs attentifs par le plaisir, ce qui est l'effet de l'indignité des railleries; & ce qui oblige de donner quelques règles touchant la manière de combats en ridicule les choses qui le méritent.

Puisque le rire est un mouvement qui est excité dans l'âme lorsqu'après avoir été frappé de la vue d'un objet extraordinaire, elle aperçoit qu'il est en même temps petit, pour rendre un objet ridicule. Il faut souvent une manière fine & comédienne de représenter la bassesse. L'on ne peut donner des préceptes particuliers pour faire des railleries. C'est qu'on veut, comme dit Cicéron, enseigner le

meun de ciller les autres, se font fait tailler en-rebut. Néanmoins on peut remarquer que tous les vers, & toutes les mesures extraordinaires sont propres pour faire une taillerie, c'est à dire pour faire appercevoir la bassesse de l'objet que l'on veut faire mépriser. C'est pourquoi l'histoire est de grand usage dans ces occasions: parce que déformé le contraire de ce que l'on parle, & avec des termes extraordinaires qui se conviennent peu à la chose dont on parle, cette disproportion fait que l'on remarque ce qu'elle est effectivement. Quand on vient à me proposer la qualité d'homme honnête, cette expression fait réfléchir de ce qu'il n'est pas. L'on ne peut faire concevoir plus faiblement la lâcheté d'un homme sans avoir recours à d'autres vers que les autres, dont il n'a pas la hardiesse de se défendre. Ainsi quand le Prophète Hic dit aux Prophètes de Samarie, qui invoquoient avec de grands cris leur idole à faire descendre le feu du Ciel, pour réduire en cendre le sacrifice qu'ils lui offroient: *Criez encore plus haut, car peut-être que ce Dieu ne vous entend pas, à cause qu'il parle à d'autres profanes, ou qu'il est dans une bassesse, ou en absence, ou qu'il dort.* On ne peut être étonné que par un grand vers. C'est pourquoi de parler de ces idoles qui étoient extraordinaires faisoit connaître son impuissance & sa bassesse.

Les allures sont propres pour les tailleries, parce que la difficulté qu'il y a à les entendre, fait qu'on s'applique à en pénétrer le sens, & cette application est cause qu'on le découvre avec beaucoup plus de clarté. Lesquels aussi après avoir loué la chose qu'on veut faire mépriser, & l'avoir relevée par des expressions hyperboliques, qui sont attachées quel-

quel chose de grand, ou même tout d'un coup à marquer la bassesse ; il est manifeste que cette sottise soit qu'on s'applique ; ainsi l'entend-t-on aisément ce que l'on dit.

Quand on expose toute naïve la bassesse d'une chose ou lui ôte toutes les qualités dignes d'estime, dont elle paroit revêtue, on la rend ridicule infailliblement. Lucien se rapporte à des Dieux & des Sages de la Grèce, que ce que les Administrateurs des uns, & les Administrateurs des autres publient dans les éloges qu'ils leur donnent ; mais dans les écrivains de cet auteur ils paroissent ridicules, parce qu'il détache la bassesse des Divinités de la Grèce, & des Sages de la Grèce de ces qualités imaginaires, que les Anciens attribuoient dans leurs Dieux, & dans leurs Sages ; ainsi on ne peut lire les ouvrages sans concevoir du mépris de la religion, & de la saine sagesse des Grecs. Quant à la maniere des Dialogues, qui est la maniere d'écrire de Lucien, elle est très-propre pour découvrir la bassesse de ceux qu'on veut joindre ; car les faisant parler conformément à leurs propres inclinations, & aux principes qu'ils suivent, on voit qu'ils publient eux-mêmes ce qu'on est de ridicule & de bas ; & font qu'il n'est pas possible d'en douter.



CHAPITRE IV.

I.

De la disposition & des parties, dont un discours doit être composé.

DE L'EXORDE.

Pour persuader il faut disposer les Auditeurs à écouter favorablement les choses, dont on doit les convaincre. En second lieu il faut leur donner quelque connoissance de l'affaire que l'on traite, afin qu'ils sachent de quoi il s'agit. On ne doit pas se contenter d'établir les preuves dans on se sent, il faut renverser celles des adversaires, & lorsqu'un discours est grand, & que l'on peut en tirer qu'une partie des choses qu'on a dites avec étendue, on se fait échapper de la mémoire de ceux à qui on parle, & c'est bon sur la fin de dire en peu de mots ce que l'on a dit plus au long. Ainsi un discours doit avoir cinq parties, l'Exorde ou l'Exorde, la Narration ou la Proposition de la chose sur laquelle on doit parler, les Preuves ou la confirmation des vérités que l'on défend, la Réfutation de ce que les ennemis de ces vérités alléguent contre, & l'Épilogue ou la recapitulation de tout ce que l'on a dit dans le corps du discours. Je parlerai de ces cinq parties séparément.

L'Orateur doit se proposer trois choses dans l'Exorde ou entrée de son discours, qui sont la faveur, l'attention, & la docilité des Auditeurs. C'acquiescer à ce qu'on parle, & en acquiescer tout

force, en leur donnant d'abord des arguments irré-
futibles, que l'on ne parle que par un motif sincère de
la vérité, & par un amour du bien public. On les
rend attentifs en priant pour l'honneur de qu'il y a de
plausible, & de plus célèbre dans le sujet qu'on
traite, & qui par conséquent puisse exciter le desir
d'entendre la suite de discours.

Un Auditeur est docile lorsqu'il aime, & qu'il
est attentif: L'amour lui ouvre l'esprit, & le dé-
gageant de toutes les préoccupations avec lesquelles
on écoute un orateur, elle le dispose à rece-
voir la vérité. L'attention lui fait porter dans les
choses les plus obscures. Il n'y a rien de caché
qui ne se découvre à une personne qui s'appli-
que, & qui s'attache aux choses qu'elle veut con-
noître.

J'ai dit qu'il faut bien de surprendre d'abord les
Auditeurs en plaçant quelque chose de noble à
l'entrée de son discours; mais il faut aussi prendre
garde de ne pas présenter plus qu'on ne peut, &
quelque chose d'été dans les yeux, on ne fait con-
traire de sauter par terre. Un Orateur qui com-
mence d'un ton trop élevé, excite dans l'esprit de
ses Auditeurs une certaine jalousie, qui fait qu'ils
se refusent à le croire, & qu'ils conçoivent le
désir de se le pas épargner en cas qu'il ne sou-
tienne pas ce ton. La modestie doit être bien so-
ignée, & gagner un Auditeur.

I I.

P R O P O S I T I O N.

Quelqu'ait on commencé son discours par
ce propos le plus haut le ton d'hauteur
et

qu'il faut faire de telle manière que la justice de la cause que l'on défend, paroisse dans toute sa plénitude, laquelle se confie que dans une déclaration de ce qu'on a à dire ; par conséquent elle n'a point de règle pour la longueur. Quand il ne s'agit que de traiter une question, il faut de la proposer, et qui demande peu de paroles : si c'est une action qui fait la matière de différend, on doit faire un état de cette action, en rapporter toutes les circonstances, & en faire une prière qui Propose aux yeux des Juges, afin qu'ils en puissent juger sans aucun préjugé que s'ils avoient été présents lorsqu'elle s'est faite.

Il y a des personnes qui ne sont point de loi, mais pour faire paraître une action, telle qu'ils la veulent qu'elle paroisse, de la vérité de circonstances sans bien à leur égard, & qui sont contraires à la vérité. Ils croient le pouvoir être, parce qu'ils prétendent rendre service à la vérité : exposant la bonté de la cause qu'ils défendent. Il n'est pas nécessaire que je condamne cette fautive persuasion ; car il est nécessaire que le droit comme la vérité qu'on emploie le mensonge ; c'est une chose très-mauvaise, qu'il s'en abuse de la parole qui n'est pas de vérité pour exposer la vérité de son jugement comme la vérité même ; & si l'on veut pour la vérité, cet usage qu'on lui rend lui est dégoûté, & n'est pas besoin de secours de mensonge pour le défendre.

On doit donc dire les choses simplement comme elles sont, & prendre garde de ne rien insinuer qui puisse porter les Juges à rendre un jugement injuste. Dans une affaire il y a plusieurs faces dont les unes sont plus grandes, les a une ou plusieurs chose de choquant, & qui peut rebouter les Juges

que de dire les choses d'une manière dure, & de donner occasion à ceux qui étoient de faire un jugement contraire. Les hommes jugent d'abord, & discutent après leurs premières jugemens; mais il est important de les prévenir.

Les Rhéteurs demandent trois choses dans une narration, qu'elle soit courte, qu'elle soit claire, qu'elle soit probable. Elle est courte lorsqu'elle dit tout ce qu'il faut, & que l'on ne dit que ce qu'il faut. On ne doit pas juger de la bonté d'une Narration par le nombre des paroles, mais par l'exactitude à écrire tout ce qui est nécessaire. La clarté est une suite de cette exactitude, le nombre des choses vaines ôtant une belle air, & empêchant qu'elle ne ressemble au bavardage à l'égard l'action qu'on raconte. Il n'est pas difficile à ceux Orateurs de rendre vraisemblable ce qu'il dit, puisqu'il n'y a rien de si sensible à la vérité qu'il déteste, que la vérité même. Cependant pour cela il faut un peu d'adresse, & il est certain qu'il y a de certaines circonstances qui nous font croire les mêmes choses, & ne pourrions être cruës, si elles étoient racontées par d'autres circonstances. Pour faire donc paroître une Narration vraie comme elle l'est en effet, il ne faut pas oublier ces circonstances.

III.

De la Confirmation, ou de l'établissement des preuves, & en même temps de la Réfutation.

Les règles que l'on doit suivre pour établir par des raisons solides la vérité que l'on dé-

faud. & pour convertir le mélange que l'on oppose à cette vérité, appartenant à la Logique, c'est d'être qu'il faut opposer à raisonner. Ces deux sont nos premières règles les exemples.

Premièrement, on doit considérer le sujet sur lequel on doit parler, faire attention à toutes les parties, & les avantages secrets, afin d'apprendre quel chemin l'on doit prendre, ou pour faire connaître la vérité, ou pour découvrir le mélange. Cette règle ne peut être pratiquée que par ceux qui ont une grande étendue d'esprit, qui se font eux-mêmes à résoudre des questions difficiles, à pénétrer les choses les plus cachées, qui sont réservés dans les affaires, qui d'abord qu'on leur propose une difficulté quel qu'elle soit, en trouvent aussitôt le dénouement, & qui ayant l'esprit plein de vérité & de justice, aperçoivent sans peine des principes incontestables pour prouver les choses dont la vérité est cachée, & convaincre de faux celles qui sont fausses.

La seconde règle regarde la clarté des principes sur lesquels on appuie son raisonnement. La source de tous les faux raisonnemens que font les hommes, est cette facilité de supposer témérairement pour vrai les choses les plus équivoques. On se laisse séduire par un faux éclair dont on se persuade que lorsque l'on se trouve surpris dans de grandes absurdités, & que l'on se trouve obligé de consentir à des propositions très-éloignées du bien.

La troisième règle regarde la liaison des principes qui ont été examinés avec les conséquences que l'on en tire. Dans un raisonnement juste les principes & les conséquences sont si étroitement liés qu'on est obligé d'accorder la conséquence ayant consenti aux principes, puisque les principes

de la conséquence de leur qu'on ne sçait chose ; ainsi l'on ne peut pas nier raisonnablement ce que l'on a une fois accordé. Si j'accorde qu'il est permis de repousser la force par la force , & d'être la vie à un tueron indiscreté sans se point d'autre moyen de conserver la force ; après que l'on m'aura prouvé que Milon envoie Clodius qu'il fait que repousser la force par la force , je suis obligé d'avouer que Milon est innocent ; parce qu'effectivement en consentant à cette proposition, qu'il est permis de repousser la force par la force ; je consens que Milon n'est point coupable d'avoir tué Clodius qui lui voulait ôter la vie , la liberté de sa patrie , & de cette conséquence d'être innocent.

Il y a bien de la différence entre la manière de raisoner des Grecques & celle des Latins. Les vertus de Cicéronne dépendent d'un petit nombre de principes ; celles que les Orateurs emploient de prouver ne peuvent être solides que par un grand nombre de circonstances qui se forment , & qui ne seroient pas capables de convaincre sans détachés les sens des autres. Dans les preuves les plus solides , il y a toujours des difficultés qui font obscur de la manière de chicaner aux opinions , que l'on ne peut vaincre qu'en les accablant par une foule de paroles , par un débauchement de toutes les difficultés , & de toutes les chicanes qu'on peut faire. Les Orateurs doivent imiter un soldat qui combat son ennemi. Il ne se croit pas de lui faire voir son adversaire , il l'enfonce , il s'efforce à le percuter par son dépit , par son bras fort , il frappe les coups que son ennemi tâche de lui parer , en un mot , il prend toutes les postures que la nature & l'exercice lui enseignent pour attaquer & pour se défendre , comme nous avons dit ailleurs. Les Grecques

Se contentent de proposer leurs preuves, & cela suffit.

Il y a de certains arts, & de certains moyens de proposer un raisonnement, qui font sentir que le raisonnement même, qui oblige l'Auditeur de s'appliquer, qui lui fait appercevoir la force d'une raison, qui surmontent toute force, qui disposent les esprits, le portent à recevoir la vérité. Il s'agit plus de les prévenir par l'émotion, de lui en donner de nouvelles. Ceux qui savent le secret de l'éloquence ne s'amaisent jamais à rapporter un cas ni une suite de raisons : ils en choisissent une bonne, & la traitent de cette manière. Ils établissent solidement le principe de leur raisonnement, ils en font voir la clarté avec étendue : ils trouvent la liaison de ce principe avec la conséquence qu'il en vient, & qu'ils veulent démontrer. Ils éloignent tous les obstacles qui pourroient empêcher qu'un Auditeur ne se laisse persuader : ils suppriment ceux même cas de fait qu'on ne peut pas méconnoître le cas. Ils la font paroître sous cas de fait, qu'on ne peut pas l'ignorer, & ils la font naître avec une d'adresse dans les esprits, qu'elle en devienne la Maîtresse.

Les préceptes que l'on trouve dans les Rhetoriques anciennes touchant les preuves & la réfutation ne sont pas considérables. Les Rhetoriques confillent de placer d'abord les plus fortes raisons, & de les mettre à la tête du discours, les plus faibles au milieu, & de réserver quelques-unes des plus fortes à la fin. L'ordre naturel que l'on doit tenir dans la disposition des arguments, c'est de les placer de force qu'ils soient de départ aux Auditeurs pour arriver à la vérité : & qu'ils fassent sentir tout comme une chaîne qui attache ceux que l'on veut assujétir à la vérité.

L'Orateur ne demande point de règles particulières. Quand on sçait démontrer que c'est, on peut bien découvrir l'erreur qui y est opposée, & la faire passer. Ce qu'on veut de dire du sein que l'Orateur doit avoir de bien faire paroître la force de ses principes, & leur liaison avec les conséquences qu'il en tire, doit être pareillement tiré du sein que l'on doit avoir de faire remarquer la fausseté des principes des adversaires, ou si leurs principes sont vrais, que leurs conséquences sont véritablement fautes.

I V.

Epilogos, & des autres parties de l'Art de Persuader.

UN Orateur qui appréhende que les choses qu'il a dites ne s'échappent de la mémoire de son Auditeur, doit lui renouveler ces choses avant qu'il cesse de parler. Il se peut faire que ceux à qui il parle, ont été distraits pendant quelque temps; & que la quantité des choses qu'il a rapportées n'ont pu trouver place dans leur esprit; ainsi il est à propos qu'il repete ce qu'il a dit, & qu'il fasse comme une espèce d'écho qui se charge point la mémoire. Tous ce grand nombre de paroles, ces amplifications, ces redites ne font que pour expliquer davantage les choses, & les rendre dans leur jour. C'est pourquoi après qu'on a communiqué les esprits de leur vérité, & qu'on les leur a fait comprendre clairement, afin que ceux couronnés d'art toujours, à faire faire en sorte qu'on ne puisse plus perdre facilement le souvenir des raisons dont on s'est servi. Pour cela il faut faire ce petit abrégé, &

avec plus de repetition dont je viens de parler d'une manière anodine, & qui ne font pas entrer eux, & ne veulent les mouvements qu'on a choisis, & résistent pour ainsi dire les plus qu'on a faits. Mais la méthode des Orateurs, & surtout de Cicéron qui excelle particulièrement dans les Epilogues, nous fera connaître mieux que mes paroles, l'Art & l'Art avec lequel il faut conclure dans l'Epilogue, ce qu'on a répété dans le discours.

Je finis ce discours dans lequel j'ai eu dessein de donner une idée de l'Art de Persuader. Il me restait encore trois parties de cet Art à expliquer, qui sont l'Élocution, ou la manière d'exprimer les choses que l'on a trouvées & disposées; la Mémoire, & la persuasion. Mais j'ai donné un Traité entier à la première de ces trois Parties, & pour la seconde qui est la Mémoire, tout le monde est en accord qu'il n'est ni de la nature que l'Art ne peut perfectionner que par un constant exercice qui se demande plus de perceptions. La Persuasion est assez managée à un Orateur pour recourir que dans l'Art de Persuader on en parle fort au long. Car enfin il faut avouer qu'il y a une Supériorité dans les yeux, & dans l'air de la personne, qui se persuade plus aisément que les raisons. Dès qu'un Orateur qui a cet air est commencé à parler on lui donne les mains. Telles Prédications font des conversions dans les lieux publics; qui font réduites dans le bouche d'un homme qui présente aux Les hommes il consistent de l'apparence des choses: Dans le monde ceux qui parlent avec un ton ferme & élevé, & qui ont l'air agréable font affaires de rapporter la victoire. Peu de personnes font usage de leur raison; On ne se fait ordinairement attention: On n'attache pas les choses que dit un Orateur:

Orateur : On en juge avec les yeux & avec les oreilles ; Pilogonax les yeux, & il fante les oreilles, il fmaurait de ceux de ses Auditeurs.

La nécessité de pres des les hommes par leur frabilité, oblige donc notre Orateur à être la vérité, à ne pas négliger la prononciation. Il y a grand doute de certains déhors, des postures indécentes, ridicules, affectées, basses, que l'on ne peut souffrir : & des sons de voix qui blessent les oreilles, & qui les fatiguent. Il n'est pas nécessaire que je les spécifie, on les remarque assez. Tous les hommes ont chacun un ton de voix, un grès, & une mesure qui leur sont propres. Ce rapport bon ou mauvais fait les bons, & les mauvais Declamateurs ; s'il est bon, il ne contribue pas peu à faire que vous et que l'on veut faire connaître, & la prise qu'on y prendra à ce qu'il se trouve dans la prononciation, ne sera ni vague ni inutile. Mais cette étude ne se fait que naturellement dans les Langues : Les règles de la prononciation ne se peuvent enseigner que par un maître vivant.

On s'étonnera sans doute que je n'aye point parlé de cette disposition que l'on donne aux discours que l'on prononce dans les chaires de nos Eglises, & qui leur est particulière : je n'ai pas cru y être obligé, parce qu'elle n'est pas celle de quelque genre de Péloquence, mais d'une genre ordinaire que l'on a pris de donner à plusieurs d'entre eux ; par l'intercession de la sainte Vierge, & que l'on a proposé le Texte de Péloquence que l'on a pris pour Thème, ou sujet de ses discours. Cette disposition en nous poëtes est aussi une chose qui dépend de l'usage, & qui est venue des anciens Scholastiques qui expliquent toutes les sciences par des divisions, & subdivisions. Les Prosc-

après les cas positifs, nous pouvons en dire plus aisément bien plus loin qu'aujourd'hui, comme d'on le voit dans les anciens Sermons. Mais avant l'on se contentoit de diviser un sujet en trois parties. Comme l'on doit ériger la singularité en passant en public, il faut s'appliquer avant qu'on le passe à cette disposition, qu'il n'est pas sans une de bien ordonné. Il y a de l'espérance à trouver une division ingénieuse, par le moyen de laquelle l'on puisse rapporter accidentellement à deux ou trois choses, toutes les différentes choses que l'on a érites. Ce qui donne aussi une grande facilité aux Auditeurs pour conserver dans leur mémoire ce qu'ils ont entendu dire.

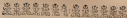
Les Publications se demandent point tant d'art que les *Paraboles* & les *Apologies*, car l'on ne propose que des vérités reçues, connues presque de tout le monde; Il n'est besoin que d'acquiesce, & à tenir en conviction les Auditeurs qui le font déjà, mais pour les leur faire concevoir encore plus clairement, & en imprimant l'aveu dans leur cœur. Ce n'est pas qu'en Publications ne doive se servir de la force du raisonnement pour résoudre les difficultés, mais la conscience oppose à la vérité; Il doit employer l'autorité de l'Écriture sainte & des Saints Pères. Les paroles saintes par le saint Esprit ont plus d'autorité que les sermons; & elles sont mieux reçues.

L'usage de cette disposition doit nous rendre de parler catholique dans les *Prædicationes* des Saints; & dans les sermons que l'on fait sur les Mystères. Le Titre de l'Écriture & que l'on choisit doit convenir au sujet que l'on traite.

Le premier Sermon qui se fait avant l'Évêque *Abbas*, doit donner une idée générale de ce sujet d'ill.

Auditeurs, & présente leur épreuve. Le surnom
 Esordé qu'il lui a pris, élève vers la possession
 de sujet, dans la quelle l'Orateur fait voir que
 l'on peut réduire sous deux ou trois chefs, tout ce
 qui est renfermé dans ce sujet ; et qu'il croient
 dans le reste de son discours avec diligence, pa-
 rler avec clarté, avec force d'une manière capi-
 ble d'attention, de plaisir, & de toucher. A quoi
 les préceptes que nous avons donné, ne lui feront
 pas inutile, pourvu qu'après avoir étudié la
 Théorie de la Rhétorique, il vienne à la pratique
 qui consiste dans la lecture des Ouvrages, & des
 compositions que l'on doit lire. Dans ces exercices
 avant les spéculations ne seroit de rien, si ce
 n'est pour régler des Ouvrages des autres.

F I N.



Extrait du Privilège du Roy.

PAR LETRES PATENTES du Roy, données à Paris Certain en Ley le 24. Juillet 1675. Signées, Par le Roy en son Conseil. Des VINGT : Et Justices du grand Secre de ceste Justice : Il est permis à ANDRÉ PRALARD, Libraire de l'imprimerie à Paris, d'imprimer, vendre, & débiter par tous les lieux de l'obéissance de Sa Majesté, un Livre intitulé *Paris de Paris*, Ec. composé par *** , durant le temps de espace de dix années consécutives. Avec d'iceux à tous Libraires & autres personnes de l'imprimer ou débiter, à peine de trois mille livres d'amende, comme il est plus au long porté par lesdites Lettres.

Enregistré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 10. Juillet 1675.

Signé, D. TURENAU, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la première fois, le 31. Octobre 1675.

Les Exemplaires ont été fournis.





